

NAPOLÉON ET L'AMOUR

PAR FRÉDÉRIC MASSON.

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

PARIS - FLAMMARION - 1933.

I. — APRÈS LE SACRE.

II. — STÉPHANIE DE BEAUHARNAIS.

III. — ÉLÉONORE.

IV. — HORTENSE.

V. — MADAME WALEWSKA.

VI. — LE DIVORCE.

VII. — MARIE-LOUISE.

VIII. - L'ÎLE D'ELBE.

IX. — LES CENT-JOURS.

I. — APRÈS LE SACRE.

Si la femme ne jouait aucun rôle en sa vie, Napoléon cesserait d'être ce qu'il est, l'exemplaire le plus surprenant du génie masculin. Il serait un individu sans sexe, à part, exceptionnel, et qui n'intéresserait plus l'humanité puisqu'il n'éprouverait aucune de ses passions, ne suivrait aucune de ses traditions, et n'aurait avec elle aucun sentiment qui serait commun. Tel qu'il est, au contraire, lui, dont l'activité cérébrale est supérieure à celle de tous l'es-hommes connus ; lui, qui, servi par une fortune sans égale, a trouvé sans cesse en son esprit des ressources égales à sa fortune ; lui, qui a accompli l'œuvre la plus grande que mortel ait jamais accompli, il est par excellence l'homme à qui rien d'humain n'est demeuré étranger.

L'humain, c'est de subir la femme, c'est de croire en la femme, c'est d'aimer la femme. Ces sentiments, Napoléon les a eus pour Joséphine dans sa jeunesse. Elle domine les débuts de son immense destin. Elle a suivi sa gloire. Il l'a appelée au trône ; il l'a fait sacrer par un pape. Mais lorsque Bonaparte cède la place à Napoléon, l'Empereur songe à l'avenir de la dynastie qu'il vient de fonder, à l'héritier qu'il doit avoir pour l'assurer. Désormais la puissance de Joséphine, qui ne donne pas d'enfant, va décroître. Elle sera à la Cour impériale, jusqu'au divorce, la-première, mais elle n'occupe plus, à peu près seule, comme jadis, le cœur de l'Empereur. Il trouve ailleurs l'amour. Quelle a donc été, pendant son règne, sa vie sentimentale ? Comment s'est-il comporté à l'égard de la femme ? Quelle place lui a-t-il accordée dans son existence ?

Les fantaisies purement physiques amusent les entr'actes et occupent la scène, mais il y a chez Napoléon d'autres facultés qui exigent satisfaction. L'homme ne serait point tel qu'il est s'il se trouvait content de ces amours de passage que quiconque aurait en les payant. Il y a chez lui des côtés de mélancolie insoupçonnés, des goûts d'isolement à deux au milieu de la foule, un besoin d'amour sentimental qui se fait jour à mesure qu'il avance en âge, que les occasions de sensualité se multiplient autour de lui et que, en même temps, par l'ascension continue de sa fortune, il se trouve plus élevé et davantage perdu au-dessus des autres êtres.

Cela est encore fugitif, à peine esquissé à la fin du Consulat ; mais, depuis lors, cela se répète et s'accentue, cela se précise et s'affirme ; ce n'est plus cette explosion de jeunesse et de tempérament qu'il a éprouvée lorsqu'il a connu Joséphine ; c'est, à côté de l'amour physique, un sentiment dont la répétition, à intervalles divers, montre chez Napoléon un être dont la nature inquiète, sans cesse altérée d'inconnu, poursuit aussi bien un rêve de bonheur qu'elle poursuit un rêve d'ambition.

Lorsque chez lui ce sentiment est encore confus, la possession, qu'il a ardemment convoitée, qu'il a convoitée d'autant plus vivement que les obstacles étaient plus grands et qu'il a convoitée surtout à cause de ces obstacles mêmes, a pour conséquence presque immédiate de supprimer le désir, parce qu'il trouve la réalité inférieure au rêve de ses sens : mais ceux-ci s'épurent et se spiritualisent à leur tour ; la possession physique cesse d'être l'objet unique, et l'on se trouve alors en présence d'un Napoléon nouveau, tout différent de celui qui satisfait des besoins matériels avec les visiteuses de l'appartement secret, un

Napoléon délicatement tendre et qui rencontre, pour exprimer ses idées, un langage qu'on croirait presque d'un héros de l'*Astrée*.

Toutefois, nulle preuve directe, et, pour ne point s'égarer, des difficultés sans nombre. Ces femmes auxquelles Napoléon s'adresse ne sont plus, comme les autres, empressées à conter leurs triomphes : elles ont soin, pour la plupart, d'en détruire jusqu'au moindre vestige. Elles ont un mari à ménager, une réputation à maintenir. Elles laissent des descendants qui soigneusement, retiennent leur secret. Même les indiscrets qui parlent d'elles ne le font qu'en déguisant le nom qu'elles ont porté, et l'on serait mal venu, fût-ce après un siècle écoulé, à soulever le voile, très léger, qui le couvre. Ce voile, d'ailleurs, est-on certain qu'il dissimule toujours la même femme ? qu'il n'y a derrière lui qu'une femme et non plusieurs ?

Certes la plupart des traits de la figure et les traits de l'âme sont identiques ; il est des faits caractéristiques auxquels on ne peut se tromper, surtout lorsque, soi-même, on a gardé de l'enfance l'impression très vivante et très nette d'un certain visage ; mais ce ne sont plus ici des documents, et ce n'est qu'avec une extrême précaution qu'il convient de s'avancer au risque même de rester obscur et de laisser bien des points dans l'ombre.

Il y avait à la Cour consulaire une jeune femme de vingt ans, mariée à un homme de trente ans plus vieux qu'elle.

Ce mari fort respectable, grand travailleur, ayant laissé la meilleure réputation partout où il avait passé, était un de ces admirables serviteurs de l'État dont l'ancien régime faisait des premiers commis et le nouveau des directeurs généraux. En une matière spéciale, mais qui importait fort aux finances de la nation, il était passé maître ; il avait lui-même organisé l'administration qu'il dirigeait et qui fonctionne, aujourd'hui encore, d'après les traditions et les lois qu'il lui a données.

La femme était charmante, toute grâce, toute douceur, avec un joli visage, de très belles dents, d'admirables cheveux blonds, un nez aquilin un peu long, mais busqué et plein de caractère, une main à remarquer, un très petit pied ; peu de régularité dans les traits, mais infiniment de charme dans le sourire et un accord complet de la physionomie rendue très particulière par le regard prolongé de grands yeux d'un bleu foncé, à double paupière.

Ces yeux, il est vrai, exprimaient toutes les impressions qu'il plaisait à leur maîtresse de leur donner, et par là même manquaient de franchise, mais il fallait être femme et jalouse pour le surprendre. Elle dansait à merveille, chantait en artiste, avait un talent véritable sur la harpe, pouvait lire et écouter, et ne découvrait pas trop alors l'esprit remarquable qu'elle développa par la suite. Il ne lui manquait ni la volonté qu'elle avait des plus fermes, ni le sens de la vie, ni l'ambition, ni le dédain des moyens ; mais elle paraît cette sécheresse réelle d'une élégance générale qui seyait à sa beauté, et quoique bourgeoise d'origine, s'entendait mieux que bien des grandes dames aux politesses nobles, aux toilettes raffinées, aux façons solennelles qui étaient de mise en une cour. Elle avait, de naissance, l'instinct délicat de la vie et des manières du monde, cet art, a-t-on dit, qui se devine et qui ne s'enseigne pas ; mais elle y portait, faut-il ajouter, un air assez hautain et dédaigneux, à croire qu'elle-même aurait eu pour ancêtres non de petites gens, bourgeois de province fort humbles, mais des ducs et pairs.

A quel moment Bonaparte devint-il amoureux de cette jeune femme ? Selon quelques indices, on penserait que ce fut en brumaire an XII (novembre 1803) ; mais la rapidité avec laquelle furent menés les préliminaires avec la femme que Joséphine alla surprendre dans l'appartement de l'Orangerie, à Saint-Cloud, semble devoir faire écarter cette hypothèse, quelque vraisemblance que lui prêterait l'événement d'une naissance qui se place exactement neuf mois plus tard (le 5 août 1804).

Il est vrai que l'enfant qui naquit alors n'avait, ni dans la figure ni dans l'esprit, rien qui le signalât ; mais des traits aussi caractéristiques que ceux des Bonaparte peuvent sauter une génération pour éclore chez quelque descendant en leur fleur de beauté souveraine et révélatrice. C'est ce qui arriva, sans doute : ce qui, en inspirant à Napoléon des doutes de sa paternité, affermit alors la confiance du mari et assura la sécurité de la femme ; ce qui, une génération plus tard, dévoila un secret jusque-là à peu près bien gardé.

Cette dame de Saint-Cloud est-elle l'inconnue qui fréquentait, à la fin du Consulat, une petite maison de l'allée des Veuves où Napoléon se rendait mystérieusement de son côté ? Est-elle la même femme que Napoléon allait, seul, sous un déguisement, retrouver dans sa demeure au milieu de Paris ? On s'y perd. L'aventure de Saint-Cloud semble une de ces fantaisies banales qui n'ont point de lendemain ou qui n'en ont guère ; les excursions nocturnes, quel qu'en soit le but, témoignent au contraire, chez Napoléon, si casanier d'habitude, un entraînement irrésistible et dont on noterait bien rarement le renouvellement dans sa vie. Il y a là des incertitudes que, pour le moment, on ne saurait éclaircir.

L'Empereur est allé à Fontainebleau, au devant du Pape, qui vient de Rome pour le sacrer. Il y a amené sa cour. On ne tarde pas à constater que son air est plus serein, son abord plus facile. Après que le Pape est retiré dans ses appartements, il demeure chez l'Impératrice et cause de préférence avec les femmes qui s'y trouvent. Joséphine commence à s'inquiéter : sa jalousie s'éveille ; ces façons ne lui semblent point naturelles, et elle s'imagine qu'il y a quelque intrigue sous jeu. Mais qui soupçonner ? qui accuser ? Elle s'en prend à Mme Ney, laquelle, très vivement, se défend près d'Hortense, sa compagne de la pension Campan, et prouve que l'Empereur ne s'occupe nullement d'elle, mais d'une dame du Palais qu'Eugène de Beauharnais trouve fort de son goût et que, par suite, Joséphine traite des mieux. Eugène n'est qu'un paravent : si la dame répond à ses œillades et semble prendre plaisir à sa conversation, elle est, de fait, uniquement liée avec les Murat, avec Caroline plutôt, car, en pareilles intrigues, Murat ne compte point, et Caroline, qui n'aime guère sa belle-sœur et qui est toujours prête à lui jouer des tours, mène cette affaire comme elle en mènera bien d'autres.

On revient à Paris : rien n'est conclu encore. Napoléon, décidément amoureux, ne quitte qu'à regret l'appartement de l'Impératrice lorsqu'une certaine dame est de service. Il rejoint Joséphine au spectacle si une certaine dame l'accompagne. Il imagine des parties en petite loge, — lui qui, d'ordinaire, n'admet point que sa femme aille au théâtre autrement qu'en apparat, — pourvu qu'une certaine dame soit de la compagnie. Joséphine, énervée de plus en plus, veut tenter des explications, qui sont mal reçues et, quoique, en public, Napoléon soit plus gai, plus affable et plus ouvert qu'il n'a jamais été, dans le particulier, quand une certaine dame n'est pas présente, il montre de l'humeur et se retrouve agacé et

irritable. Ce sont tous les jours des scènes de la part de Bonaparte, écrit Joséphine, et sans jamais y donner lieu, ce n'est pas vivre.

A la table de jeu, — car à cette époque, le soir, il s'est mis à jouer aux cartes, ou plutôt à faire semblant d'y jouer, — il appelle régulièrement sa sœur Caroline et deux dames du Palais, dont l'une est toujours la dame qu'il préfère. Tenant négligemment les cartes, seulement pour se donner une contenance, il se plaît à analyser longuement les impressions les plus ténues d'un amour idéal et platonique, ou bien, sans nommer personne et parlant à la cantonade, il se livre à de véhémentes tirades contre la jalousie et les femmes jalouses.

Joséphine à l'autre bout du salon, jouant tristement au whist avec quelques dignitaires, jette de temps en temps un regard vers la table des favoris et prête l'oreille aux propos que cette voix sonore et pleine porte, jusqu'aux extrémités de la salle, dans le grand silence respectueux, à la muette attention des courtisans spectraux.

A une fête que le ministre de la Guerre offre aux Souverains à l'occasion du Couronnement, les femmes, comme d'usage, sont seules assises au souper. A la table d'honneur, l'Impératrice, avec quelques-unes de ses dames et des femmes des grands officiers de la Couronne et de l'Empire. Napoléon a refusé de prendre place ; il fait son tour, il parle à chacune des femmes ; il est galant, il est empressé : il sert Joséphine, prend une assiette des mains d'un page pour la lui présenter. **Il veut être aimable uniquement pour une femme et ne veut pas qu'on le remarque. Cela seul est une preuve d'amour.** Après qu'il a bien manœuvré en long et en large et qu'il a dit un mot à toutes les femmes pour se donner le droit de parler à une seule, il arrive près de la dame et, embarrassé, commence par s'adresser à sa voisine. Il s'appuie entre les deux chaises, engage une conversation, y mêle la personne à qui il rend ses soins, prévient ses désirs, atteint sur la table un ravier qu'elle souhaite. Ce sont des olives. **Vous avez tort, dit-il, de manger des olives le soir : cela vous fera mal,** et, s'adressant à la voisine : **Et vous, dit-il, vous ne mangez pas d'olives ? Vous faites bien, et doublement bien de ne pas imiter Madame, car en tout elle est inimitable.**

Rien de ce manège n'a échappé à Joséphine, qui, par surcroît, en plein hiver, s'est vue obligé de partir à Malmaison sur une volonté subitement exprimée par l'Empereur. Cela a dérangé tous ses projets, et, de plus, comme on n'a point eu le temps de chauffer les poêles, on a passé la première nuit dans une véritable glacière ; mais peu importait le froid à Napoléon, qui, par les corridors carrelés, a fait une excursion dont il se félicite, quoique, sans qu'il s'en doute, Joséphine, après une longue attente derrière une porte vitrée, en ait surpris le secret et ne puisse garder aucun doute sur l'objet de cette visite nocturne.

La Cour retourne donc à Malmaison après cette fête du ministre, et le lendemain, sous un prétexte, l'Impératrice fait venir la dame qui n'a point mangé d'olives. Après une sorte de conversation oiseuse, elle lui demande ce que l'Empereur lui a dit. Puis : **Que disait-il à votre voisine ?** L'autre, répondant qu'il lui conseillait de ne pas manger d'olives le soir : **Eh ! reprend-elle, puisqu'il lui donnait des conseils, il devait lui dire qu'il est ridicule de faire la Roxelane avec un si grand nez.** Puis, elle ouvre un livre qui est sur la cheminée ; c'est le nouveau roman de Mme de Genlis, *la Duchesse de la Vallière* : **Voilà un livre, dit-elle, qui tourne les têtes de toutes les jeunes femmes qui ont des cheveux blonds et qui sont maigres.**

L'Empereur pourtant n'avait nulle intention d'instituer une favorite. Je ne veux nullement à ma Cour, disait-il, de l'empire des femmes. Elles ont fait tort à Henri IV et à Louis XIV ; mon métier à moi est bien plus grave que celui de ces princes, et les Français sont devenus trop sérieux pour pardonner à leur souverain des liaisons affichées et des maîtresses en titre. Sa vraie maîtresse, comme il disait, c'était le pouvoir. J'ai trop fait pour sa conquête, ajoutait-il, pour me la laisser ravir ou souffrir même qu'on la convoite. Or, il sentait qu'on lui gagnait à la main. Sans doute, la dame très intelligente, très adroitement conseillée, ne demandait rien pour elle-même. Elle n'aurait pu recevoir certains avantages qui eussent paru suspects et eussent éveillé les soupçons d'un mari qui n'était rien moins qu'un complaisant. Tout au plus avait-elle pu se faire nommer à une place de dame du Palais, bien que sa jeunesse, sa position et sa naissance ne la désignassent point, que rien dans son passé ne se rattachât au passé des Bonaparte et ne servît à justifier sa présence : cela avait déjà fait parler et surtout sourire ; mais, moins pour elle-même, elle pouvait être vénale et ambitieuse, plus, sans doute, elle pouvait mettre en avant de prétentions pour d'autres, ses protecteurs d'hier, ses protégés d'aujourd'hui.

Murat, déjà maréchal d'Empire, fut promu à la dignité de prince grand-amiral, ce qui le classa, après Cambacérès et Lebrun, parmi les Altesses sérénissimes. Mais en même temps, et de lui-même, l'Empereur nomma Eugène de Beauharnais prince archichancelier d'Etat et le mit sur le même rang que Murat. C'était la balance rétablie entre les Bonaparte et les Beauharnais, et même penchée en faveur des Beauharnais. Quelle différence, en effet, dans les termes dont Napoléon se sert pour annoncer au Sénat ces deux décisions et à quelle distance, il marque que son beau-fils et son beau-frère sont établis dans son cœur !

Rien ne pouvait mieux marquer que Napoléon se rapprochait de Joséphine, qu'il n'entendait point se laisser conduire, et que l'amour qu'il avait ressenti et dont on avait tant espéré, était déjà presque passé. La satiété vint vite, en effet ; surtout lorsque la contrainte n'exista plus. C'était à Malmaison, au cœur de l'hiver, que l'intrigue s'était nouée : ce fut à Malmaison, avant le printemps, qu'elle se dénoua.

Dans un voyage de quinze jours que la Cour y fit alors, Napoléon, en pleine liberté d'allure, put se promener avec la dame, l'entretenir et ne se priva point de l'aller retrouver ; Joséphine, enfermée dans sa chambre, passait les journées à pleurer et maigrissait à vue d'œil. Un matin, l'Empereur vient chez elle, reprend en lui parlant son ton d'autrefois, lui avoue qu'il a été très amoureux et qu'il ne l'est plus, et finit par lui demander de l'aider à rompre. Elle s'y emploie en effet, fait appeler la dame, qui, parfaitement maîtresse d'elle-même, ne montre aucune émotion et oppose au discours de l'Impératrice une dénégation muette et superbe et l'impassibilité d'un visage de marbre.

Elle demeura toujours tendrement attachée à l'Empereur, bien que celui-ci, après Austerlitz, n'eût point repris sa chaîne, et que, si quelquefois il eut des retours, ils furent si fugitifs, que les observateurs les plus attentifs purent à peine les noter. Il la tint d'ailleurs en grande considération, lui accordant toutes les grâces qui pouvaient être compatibles avec le rang qu'occupait son mari et la désignant des premières pour les honneurs et les faveurs de cour. Elle fut de celles qui, aux mauvais jours, se montrèrent entre les fidèles. Elle para de sa beauté les fêtes des Cent-Jours, et lorsque, le 26 juin 1815, le vaincu de Waterloo allait s'éloigner pour jamais de la patrie, ce fut elle qui, une des dernières, vint à Malmaison, dans ce château qui avait vu naître et mourir cette histoire d'amour, porter à

l'Empereur découronné le tribut suprême de son respectueux attachement et de son dévouement inaltérable.

II. — STÉPHANIE DE BEAUHARNAIS.

Dès avant Austerlitz, Napoléon a résolu d'établir entre sa maison et les maisons souveraines d'Allemagne un réseau d'alliances familiales qui doublent et resserrent les alliances politiques. Il croit fermement que son système ne sera établi en Europe que lorsque le sang des Napoléonides sera intimement mêlé au sang des vieilles dynasties. Tenant qu'il ne saurait être mariable, il mobilise autour de lui tout ce qui est nubile, filles et garçons, afin de nouer les seuls liens auxquels il attache une valeur, parce qu'ils lui paraissaient .au-dessus des hasards de la fortune politique, et que, suivant lui, ils obligent les princes et les engagent en leur chair.

C'est d'abord, au retour de la campagne, le mariage d'Eugène de Beauharnais avec la princesse Auguste de Bavière. Elle était fiancée au prince de Bade, mais il n'importe. Donnant de sa main un mari à la princesse Auguste, Napoléon saura bien trouver une femme pour le prince de Bade. Pour celui-ci, c'est encore une Beauharnais qu'il choisit : Stéphanie-Louise-Adrienne de Beauharnais, fille de Claude de Beauharnais, comte des Roches-Baritaud et de sa première femme, Adrienne de Lezay-Marnésia, cousine tout juste au sixième degré d'Hortense et d'Eugène. Elle est née à Paris le 26 août 178g, est restée orpheline dès l'âge de quatre ans, et, après avoir traversé le couvent de Panthemont, a été recueillie par une amie de sa mère, une certaine Lady de Bath, qui, après la fermeture des couvents, a confié sa pupille à deux anciennes religieuses de Panthemont. Sa grand'mère paternelle, Fanny de Beauharnais, s'occupe de Cubières, de petits vers et de galanterie. Son père est émigré. Son grand-père, le marquis de Marnésia, voyage en Pensylvanie. Sans Lady de Bath, l'enfant serait à la charité publique. Un jour, en l'an XIII, Joséphine parle devant son mari de cette petite cousine. Bonaparte, si susceptible sur ce qui est famille, s'indigne que sa femme laisse quelqu'un de son nom à la charge d'une étrangère, d'une Anglaise ! Il expédie un courrier avec ordre de ramener l'enfant. Les religieuses résistent, mais un nouveau courrier apporte au préfet, M. Bailly, l'injonction de s'emparer de Stéphanie au nom de la loi. Il faut obéir ; ce n'est pas sans pleurs et sans effroi. Aussitôt arrivée, l'enfant est placée chez Mme Campan et fait partie désormais de ce petit groupe de jeunes filles qui viennent à Malmaison le dimanche, et de leurs robes blanches égaient les parties de barres sous les grands marronniers. Joséphine et Hortense sont des meilleures pour elle ; mais elle ne paraît pas les jours de gala, n'est de rien, n'a aucun rang et semble destinée à un mariage tel que celui qu'on a ménagé à sa cousine Emilie de Beauharnais, Mme Lavallette. La petite personne ne l'entend pas ainsi, prend volontiers des airs de princesse et traite fort sèchement celles de ses parentes qui n'ont point, comme elle, l'honneur de loger dans les palais impériaux.

Telle est la situation lorsque, Eugène marié, il faut pourvoir le prince de Bade : Napoléon songe d'abord à une autre pupille de Joséphine, sa nièce, Stéphanie Tascher, puis se rabat à Stéphanie de Beauharnais. Le mariage, définitivement arrêté par lui à son passage à Carlsruhe, le 20 janvier 1806, est confirmé par un traité signé à Paris le 17 février.

Stéphanie avait alors dix-sept ans, une figure agréable, de l'esprit naturel, de la gaîté, même un peu d'enfantillage qui lui allait bien, un son de voix charmant, un joli teint, des yeux bleus animés et des cheveux d'un beau blond. Amenée de sa

pension aux Tuileries dès le retour de l'Empereur à Paris, installée dans un appartement voisin de celui de l'Impératrice, elle fut tout de suite la joie et la gaieté du palais. Vive, piquante, plaisante, amusant de ses enfances les mornes salons, n'ayant devant l'Empereur nulle timidité et forçant plutôt les espiègleries en sa présence, elle le change, elle le distrait, elle l'amuse, elle lui plaît ; elle n'est pas longue à s'en apercevoir et en prend d'autant plus d'aplomb. C'est comme un intermède, non pas d'amour, mais de coquetterie de la part de Stéphanie et de flirt de la part de Napoléon. Peut-être souhaiterait-il aller plus loin, mais la petite personne ne veut que s'amuser, tirer le meilleur parti de sa position et ne se soucie point de se compromettre. Elle sent fort bien que ce ne peut être Mlle de Beauharnais qu'épousera le prince de Bade, mais une Napoléonide : seulement à quel titre, de quelle façon, avec quels honneurs entrera-t-elle dans la Famille ? Tout cela dépend de l'Empereur et uniquement de lui, et, par suite, il s'agit de savoir jusqu'où pourra bien le mener le petit désir qu'elle lui a inspiré.

La lutte, pour Stéphanie, n'est point avec Joséphine, qui, si sa jalousie commence à s'éveiller, se tient contente encore d'avoir fourni cette princesse, mais avec les sœurs de Napoléon, qui n'ont nul désir de céder leur rang. Elles le défendent, surtout Caroline Murat, avec une extrême âpreté et ne ménagent point la petite ; mais celle-ci riposte en riant à belles dents, et moins les idées plaisantes qu'elle trouve que les dents qu'elle montre lui assurent l'avantage. Caroline, exaspérée, en arrive aux insolences. Un soir qu'on attend l'Empereur, Stéphanie s'est assise sur un pliant : la princesse Caroline lui fait donner l'ordre de se lever, attendu qu'on ne doit pas s'asseoir devant les Princesses Sœurs de Sa Majesté. Stéphanie se lève, mais elle ne rit plus ; elle pleure à chaudes larmes, juste, l'Empereur rentre et remarquant ses pleurs qui, peut-être, lui vont aussi bien que son rire, il s'informe. *Ce n'est que cela ?* dit-il : *eh bien ! assieds-toi sur mes genoux, tu ne gêneras personne.* Si l'anecdote n'est point authentique, ce qui lui donne au moins l'air d'être telle, c'est, le lendemain de l'arrivée du prince de Bade, cette note au registre du Grand Maître des cérémonies : *Notre intention étant que la princesse Stéphanie-Napoléon, Notre fille, jouisse de toutes les prérogatives dues à son rang, dans tous les cercles, fêtes et à table, elle se placera à nos côtés, et, dans le cas où Nous ne Nous y trouverions pas, elle sera placée à la droite de l'Impératrice.* Donc, c'est le pas sur Julie, qui va être reine, sur Hortense, sur toutes les sœurs et belles-sœurs de l'Empereur, même sur la princesse Auguste, femme du fils adoptif.

Et le lendemain, message au Sénat annonçant à la fois l'adoption de la princesse Stéphanie-Napoléon et son mariage ; ordre aux grands corps de l'État d'envoyer des députations, et, dans la députation du Sénat, figure, comme sénateur, Claude de Beauharnais, le père même de la princesse. Cet ancien émigré, sénateur dès l'an XII (25.000 francs de traitement), va être récompensé d'avoir eu cette aimable fille par le don de la Sénatorerie d'Amiens (25.000 francs de revenu), en attendant 25.882 francs de dotation en 1807, sans parler, en 1810, de la charge de Chevalier d'honneur de Marie-Louise (30.000 francs par an) et de 200.000 francs de don manuel le 22 septembre 1807.

Mais qu'est-ce que cela près de ce que l'Empereur fait pour Stéphanie ? Lui-même s'inquiète des robes qu'il lui donne et du trousseau qu'il lui commande, de la robe longue en tulle brodé or et pierres qui coûte 24.000 francs, des douze robes que fournit Lenormand à 1.900, 1.800 et 1.200 francs ; il fait prendre chez Leroy pour 45.178 fr. 96 de modes et d'affiquets ; chez Roux-Montagnat, pour 2.574 francs de fleurs artificielles. Il donne une dot de quinze cent mille francs ;

il donne une admirable parure de diamants, des bijoux en quantité et, pour argent de poche, il lui fait remettre mille louis sur sa petite cassette.

Au mariage civil, au mariage religieux surtout, toute la pompe imaginable, toutes les ressources des cortèges impériaux, tout le déroulement des splendeurs souveraines. Napoléon ne pourrait rien faire de plus pour une fille à lui. Et la fête n'est point contenue dans le palais : elle déborde dans la ville, illuminée par le feu d'artifice tiré sur la place de la Concorde. Mais, les dernières fusées éteintes, les dernières notes du concert envolées, le cercle congédié, lorsque l'Empereur et l'Impératrice ont reconduit, selon l'usage, les deux époux, impossible de décider Stéphanie à recevoir son mari dans son appartement. Elle crie, elle pleure, elle exige qu'on laisse coucher dans sa chambre son amie de pension, Mlle Nelly Bourjolly. On part pour Malmaison : même musique. Quelqu'un dit au prince de Bade que cette répugnance de la princesse tient à la façon dont il se coiffe, qu'elle a horreur des coiffures à queue. Il se fait aussitôt couper les cheveux, à la Titus, mais, dès qu'il apparaît, Stéphanie éclate de rire et lui déclare qu'elle le trouve encore plus laid. Chaque soir, le prince vient, prie, supplie, n'obtient rien, et finit, de lassitude, par s'endormir sur un fauteuil. Au matin, il va se plaindre à l'Impératrice, et Napoléon en souriant surveille ce manège, qui est la fable du Château. Que l'Empereur y prenne quelque plaisir et qu'il n'en veuille point à Stéphanie, il en donne une bonne preuve, c'est la grande fête qu'il ordonne aux Tuileries en l'honneur du mariage : le premier grand bal, où non seulement toute la Cour, mais toute la Ville est invitée — deux mille cinq cents personnes. On n'a rien vu de pareil aux deux quadrilles que conduisent la princesse Louis et la princesse Caroline, l'un dans la galerie de Diane, l'autre dans la salle des Maréchaux ; rien de pareil aux buffets avec les cent grosses pièces, les soixante entrées, les soixante plats de rôts, les deux cents entremets, où l'on boit mille bouteilles de vin de Beaune, cent de Champagne, cent de Bordeaux, cent de vin de dessert. Mais au retour Stéphanie n'est pas plus tendre.

Il faut que la politique s'en mêle pour que Napoléon se décide à intervenir ; les coquetteries de Mlle de Beauharnais l'ont amusé, il en a taquiné sa femme et s'est même laissé aller plus loin qu'il n'eût voulu, en accordant à la jeune fille ; un rang disproportionné, en entourant son mariage de cet éclat inattendu. Mais il voit que le prince de Bade s'inquiète, et, au moment où la guerre devient imminente avec la Prusse, il convient de ménager tous les princes allemands qui peuvent être des auxiliaires ou tout au moins des renseignements. D'ailleurs, à quoi le mènerait cette amourette, qui n'est ni de sa dignité, ni de son âge, ni de son tempérament ? De même qu'il n'a point eu la pensée de faire épouser ses restes au prince de Bade et que sûrement il a respecté Stéphanie avant qu'elle fût mariée, il ne saurait s'affubler pour maîtresse de cette princesse héréditaire qui déjà porte beau, superbement enorgueillie qu'elle est par l'adoption. Elle devient gênante à Paris, elle peut être utile à Carlsruhe, ne serait-ce que pour balancer l'influence de la margrave Louis et de toute cette petite cour hostile à la France.

Napoléon prend à peine le temps d'éclaircir certaine histoire de lettres interceptées qui montre assez quels mauvais procédés attendent sa fille adoptive, et avant même d'avoir obtenu satisfaction, il presse le départ. Stéphanie s'en va désespérée, bien qu'elle emmène avec elle trois de ses amies de pension, Mlle de Mackau, Mlle Bourjolly et Mlle Gruau. A peine arrivée dans les États de son beau-père, elle écrit à l'Empereur : *Sire, tous les jours, quand je suis rendue à moi-même, je pense à vous, à l'Impératrice, à tout ce que j'ai de plus cher. Je me transporte en France, je me crois près de vous et je trouve du plaisir encore à m'occuper de mon chagrin.* Napoléon répond avec certaine

sévérité, sur le ton du conseil, sans nulle formule paternelle, sans nulle expression d'affection tendre : **Carlsruhe est un beau séjour... Soyez agréable à l'Électeur, il est votre père... Aimez votre mari, qui le mérite par tout l'attachement qu'il vous porte.** Lorsqu'elle lui a répondu, de façon à le contenter, qu'elle se plaît à Carlsruhe, il s'adoucit, l'appelle sa fille, mais revient aux règles de conduite, y insiste encore. Il ne se rend tout à fait aimable que lorsque le Prince héréditaire lui a demandé à faire avec lui la campagne qui va s'ouvrir et, du même coup, lui a annoncé la grossesse de Stéphanie. **Je n'apprends que de bonnes nouvelles de vous,** écrit-il. **Continuez donc à être sage et bonne pour tout le monde.** Désormais, dans les lettres qu'il écrit à Joséphine, Napoléon manque rarement de donner un souvenir à Stéphanie ; mais c'est en passant, parce qu'il sait qu'elle est là, sans nulle intention de coquetterie.

En 1807, Stéphanie est invitée ainsi que son mari aux fêtes données à l'occasion du mariage de Jérôme avec Catherine de Wurtemberg et elle s'empresse de venir à Paris. Mais, si elle a conservé quelque prétention sur le cœur de Napoléon, si elle a gardé quelque illusion sur cette adoption qui date à peine d'une année, sur le rang exceptionnel qui lui a été solennellement attribué, quelle déception ! A présent la place qui lui est assignée est la dernière du côté des Princesses ; c'est à peine, et comme par grâce, qu'elle figure dans la Famille Impériale. Elle n'est plus qu'une princesse de la Confédération germanique, et, comme telle, s'il se trouvait là des reines allemandes, celles-ci prendraient le pas. C'est par faveur qu'on lui donne un pliant, tandis que les princesses de la Famille ont des chaises. D'abord, elle ne semble pas s'apercevoir de sa déchéance et elle prend plaisir à se laisser courtiser par Jérôme, le nouveau roi de Westphalie ; mais sa tante lui fait des observations, la situation lui apparaît telle qu'elle est ; elle se rend compte qu'elle ne peut affermir sa position qu'en s'attachant à son mari, et elle le rend si amoureux qu'il en devient insupportable de jalousie.

Au moins, contre tous ses parents coalisés, la défendra-t-il en 1814, lorsque, l'Empereur tombé, on voudra exiger qu'il la répudie, qu'il fasse sortir de la maison de Zæhringen cet importun témoin des serments abolis, dont la seule présence rappelle des bienfaits dont on se plaît à oublier l'auteur ? Mais est-ce pour cela que, à trente-deux ans, cet homme, de la santé la plus vigoureuse, tombe brusquement malade, traîne une année, finit par mourir en d'étranges souffrances en 1818 ?

Et Stéphanie n'a pu, dans tous ses enfants, conserver un fils ! Quand elle perd le second ou qu'elle le croit mort, elle jette vers l'Empereur ce cri désespéré : **J'étais trop heureuse de pouvoir dire à Votre Majesté que j'avais un fils, lui demander de l'aimer, de le protéger ; un fils me faisait oublier bien des chagrins et était bien nécessaire à ma position dont les devoirs sont quelquefois bien difficiles... J'ai dû renoncer à toutes mes espérances !...** C'est chez elle un deuil profond, devant cette fatalité qui s'acharne à ses fils, qui ne lui laisse que des filles, qui enlève à sa race, frappée à cause d'elle d'une stérilité politique, l'hérédité du trône.

Or, dix ans après la mort du Grand-Duc, le 26 mai 1828, entre quatre et cinq heures du soir, sur le marché au suif de Nuremberg, un bourgeois rencontre un jeune homme de seize à dix-sept ans qui récite une ou deux phrases de bas-allemand : les pieds de ce jeune garçon n'ont jamais marché, ses yeux n'ont jamais vu la lumière du soleil, son estomac ne peut supporter aucune nourriture animale : c'est un être dont les organes n'ont pu être ainsi atrophiés que si, dès sa prime enfance, il a été séquestré dans l'obscurité. Stéphanie, la première,

calcule, raisonne, rapproche les dates : elle arrive à être convaincue que le mystérieux inconnu de Nuremberg, celui auquel on a donné le nom de Gaspar Hauser, est son fils— son fils auquel on a substitué un enfant mort, et qui, victime de la haine de la margrave Louis et de l'ambition de la comtesse de Hochberg, a, seize années durant, expié dans la nuit le crime d'avoir pour mère une Napoléonide. Mais que peut Stéphanie ?

Ses ennemis ont triomphé : l'une règne ; l'autre, promue, elle et ses descendants, à d'inattendus honneurs, voit sa race bâtarde, à peine morganatique, destinée au trône grand-ducal. Stéphanie ne peut que craindre pour Gaspar Hauser, que le pleurer lorsque, après trois guets-apens manqués, il est enfin assassiné. Est-ce là une de ces illusions dont le cœur d'une mère se plaît à se bercer, ou une de ces intuitions révélatrices qui, mieux que tous les ressorts de police et de justice, font brusquement la lumière sur quelque grand crime ? Quelques écrivains allemands ont voulu démontrer que cette mère se trompait : tant mieux pour la famille régnante de Bade !

III. — ÉLÉONORE.

Joséphine peut être à peu près tranquille sur son avenir tant que Napoléon n'aura point acquis la conviction qu'il peut avoir des enfants ; et, pour que cette certitude s'établisse en son esprit, il faut un concours de circonstances singulièrement improbable. Mais voici que ce concours s'établit, et la révélation vient d'où on devait, à coup sûr, le moins l'attendre, d'une passade qui semblait sans lendemain et à laquelle l'Empereur ne dut pas, au moment même, attacher la moindre importance.

Mme Campan, l'ancienne femme de chambre de la Reine, avait, comme on sait, fondé à Saint-Germain-en-Laye, vers la fin de la Révolution, une pension de demoiselles que Joséphine, presque dès le commencement, avait protégée et où elle avait placé successivement sa fille Hortense, ses nièces et ses cousines Emilie et Stéphanie de Beauharnais, Stéphanie Tascher, Félicité de Faudoas, puis sa belle-sœur Caroline Bonaparte, et même la fille de Lucien, Charlotte. Autour de ces jeunes filles, étaient venues se grouper la plupart de celles dont les pères avaient ou cherchaient quelque attache avec le Consul : Mlles Barbé-Marbois, Leclerc, Victor, Clarke, Macdonald... A la suite des mariages que, grâce à leur intimité avec Hortense, avaient rencontrés les nièces de Mme Campan, Mlles Auguié, quantité d'intrigants, même pauvres, s'étaient hâtés de solliciter l'admission de leurs filles.

Mme Campan passait pour avoir une influence ; elle avait placé quantité de gens, obtenu des radiations d'émigrés, des restitutions de biens confisqués. Bref, c'était la mode d'entrer chez elle, et, à côté de noms glorieux, mais très nouveaux, on voyait, sur les listes, des Noailles, des Talon, des Lally-Tollendal, des Rochemond, puis des noms de finance, puis des noms de rien du tout.

Il y avait une jeune fille en particulier dont la maîtresse de pension eût été assez embarrassée de dire d'où elle venait, si elle avait porté aux origines de ses pensionnaires la même attention qu'au début et si, la vogue de son institution ayant baissé après le Consulat, elle n'avait point pour remplir les vides, été obligée de prendre à peu près tout ce qui se présentait. C'était Mlle Louise-Catherine-Éléonore Dénuelle de La Plaigne. Le père, qui se disait rentier, faisait des affaires qui n'étaient point toujours heureuses ; la mère, fort jolie encore, était passablement galante, et le ménage, qui habitait, boulevard des Italiens, un somptueux appartement où il recevait grande compagnie et fort mêlée, vivait, au jour le jour, des bénéfices de monsieur ou de ceux de madame, en attendant que la fille, laquelle avait eu ses dix-sept ans en 1804 (étant née le 13 septembre 1787), trouvât à faire un riche mariage, ou, tout au moins, à se produire dans le monde.

Le temps passe, madame vieillit, monsieur s'endette, les adorateurs s'éloignent, les quartiers de pension sont durs à payer, et, depuis le départ des Beauharnais, le temps est passé chez Mme Campan des épousailles à la Ney ou à la Savary.

Mme Dénuelle se détermine, à défaut des salons où elle n'a pas accès, à montrer sa fille dans les théâtres, et, un beau soir, à la Gaîté, un officier de bonne mine se présente dans la loge dont elle occupe le devant avec sa fille, et y prend une place vacante. Les deux dames n'ont point l'air sévère ; l'officier est galant, et la connaissance est rapidement menée. Il parle amour, on lui répond mariage. Va pour le mariage, s'il faut y passer.

On l'invite à venir boulevard des Italiens, il n'y manque pas et suit sa conquête. Le père, à la vérité, cherche à lui emprunter de l'argent, et cela le met en méfiance sur le train qu'on mène, mais une conversation qu'il a avec Mme Campan lève ses scrupules — s'il en a ; il déclare seulement qu'il veut se marier à Saint-Germain, et c'est là en effet que le mariage a lieu le 25 nivôse an XIII (15 janvier 1805).

Cet officier, Jean-Honoré-François Revel, qui se qualifiait capitaine au 15^e régiment de dragons, attaché à l'inspection du général d'Avrange d'Haugéranville, était un fripon. Ancien quartier-maître de son régiment, il venait de donner sa démission et se disait sur le point d'entreprendre la fourniture générale des vivres de l'armée. En attendant, il vivait à crédit dans une auberge, comptant beaucoup plus, semble-t-il, pour se tirer d'embarras, sur la beauté de sa femme que sur ses propres ressources. Deux mois après la noce, il est arrêté pour une fausse traite qu'il a fournie en paiement à son régiment et il est mis en prison préventive, pour crime de faux en écriture privée.

Éléonore se souvient alors qu'elle a été en pension avec Caroline Murat — S. A. I. la Princesse Caroline, — et, vivement recommandée par Mme Campan, va solliciter sa protection. Caroline la place à Chantilly dans une sorte de maison de famille où l'on reçoit les jeunes femmes en semblable disgrâce ; puis, sur ses instances, elle la fait revenir près d'elle, malgré Mme Campan, qui voudrait qu'on l'éloignât du monde et que, dans quelque temps, on la remariât en province.

Éléonore est très belle : grande, svelte, bien faite, brune avec de beaux yeux noirs, vive et fort coquette. Elle n'a point été élevée à avoir des scrupules, et n'en a guère pu acquérir durant les deux mois qu'elle a passés avec Revel. D'abord dame d'annonce, puis promue à la dignité de lectrice, elle se trouve, comme par hasard, sur le passage de l'Empereur, lorsque, à son retour d'Austerlitz (fin janvier 1806), il vient voir sa sœur ; elle s'arrange pour être remarquée, et dès que des propositions lui sont adressées, elle les accepte d'enthousiasme. Elle se laisse conduire aux Tuileries, où elle prend l'habitude de venir, de temps en temps, passer deux ou trois heures, — le moins d'heures possible au reste. Elle a dit elle-même que, dans la chambre où Napoléon la recevait, au fond de l'alcôve, était suspendu un cartel et que, pendant que l'Empereur était occupé, elle trouvait moyen de pousser la grande aiguille et de l'avancer de trente minutes. Le temps que Napoléon donnait à ses divertissements était strictement mesuré : aussi, lorsqu'il levait la tête, il regardait la pendule : *Déjà !* disait-il, et l'*amoureuse* se trouvait libérée.

Si peu d'heures qu'elle eût données, elles avaient été bien employées et Éléonore savait s'y prendre. Mais au moins ne voulait-elle point que Revel en eût le bénéfice. Aussi, dès le 13 février, elle forme une instance en divorce pour cause d'injures graves, et elle obtient gain de cause presque de droit, Revel ayant été condamné à deux ans de prison par la Cour criminelle de Seine-et-Oise. Le divorce est prononcé le 29 avril 1806. Il est temps, car Éléonore est enceinte depuis le mois de mars ; elle accouche le samedi 13 décembre 1806, rue de la Victoire, n° 29, d'un enfant du sexe masculin qui est déclaré sous le nom de Léon, fils de demoiselle Éléonore Denuelle, rentière, âgée de vingt ans, et de père absent.

Point de doute sur la paternité : Éléonore, qui, dans son acte de divorce, était qualifiée *attachée à S. A. I. Madame la princesse Caroline*, habitait, depuis son retour de Chantilly, rue de Provence, hôtel du Gouvernement (c'est l'hôtel Télusson, que Murat a acheté le 22 nivôse an X). Elle n'en était sortie que pour ses

visites aux Tuileries, dont Caroline savait le secret. D'ailleurs, pour lever toute contestation, il n'y avait qu'à regarder l'enfant, dont la ressemblance avec Napoléon sautait aux yeux.

L'Empereur reçut la nouvelle de l'accouchement à Pulstuck, le 31 décembre. Désormais, le charme était rompu, et l'Empereur pouvait être certain d'avoir un héritier de son sang. Plus que tout autre fait peut-être, cette naissance clandestine d'un enfant sans nom a influé sur la suite de sa vie et a déterminé les grandes résolutions qu'il a prises dès Tilsitt, et qu'il n'a remplies que deux années plus tard.

Léon fut d'abord confié à Mme Loir, nourrice d'Achille Murat ; puis, en 1812, on lui constitua un conseil de famille, lequel lui donna pour tuteur M. Mathieu de Mauvières, maire de la commune de Saint-Forget et baron de l'Empire, mais, surtout, beau-père de Méneval, le secrétaire intime de l'Empereur. Non content de lui avoir attribué une fortune indépendante, Napoléon, en janvier 1814, au moment de son départ pour l'armée, chargea le duc de Bassano d'y ajouter 12.000 livres de rente ; il y joignit, le 21 juin 1815, 100.000 francs en dix actions des Canaux ; par un legs de conscience inclus dans son testament, il lui donna encore 320.000 francs destinés à lui acheter une terre, et, s'occupant de lui jusqu'à son dernier jour, il lui consacra le paragraphe 37 de ses *Instructions à ses exécuteurs testamentaires* : **Je ne serais pas fâché que le petit Léon entrât dans la magistrature, si cela était dans son goût.**

Mais qu'étaient ces avantages près de ceux que, un moment, il avait eu la velléité de lui faire ! Pour échapper au divorce, pour éviter de rompre avec Joséphine, à laquelle il était sincèrement attaché et dont il aimait jusqu'aux défauts, pour satisfaire en même temps, d'une façon qui lui parût rationnelle, à la loi d'hérédité, il n'est pas douteux qu'il conçut la pensée d'adopter son enfant naturel, qu'il en parla à Joséphine, et qu'il tâta le terrain avec divers de ses confidents. Il cherche des exemples, invoque des précédents, invente des justifications ; s'il recule, c'est que, en vérité, c'est bien gros de faire passer cela, qu'on n'en est plus à Louis XIV appelant le duc du Maine et le comte de Toulouse à l'hérédité du trône. Mais, en attendant qu'il ait pris sa décision, il s'est habitué, presque attaché à cet enfant. Il se l'est fait souvent amener, soit à l'Elysée, chez sa sœur Caroline, soit même aux Tuileries, pendant sa toilette et son déjeuner. Il s'est plu alors à lui donner des friandises, à jouer avec lui, à s'amuser de ses reparties.

Les événements s'accomplissent, et, nécessairement, Napoléon ne peut plus donner à Léon les mêmes soins ; mais, en 1815, c'est à Madame mère et au cardinal Fesch qu'il le recommande.

Déjà, Madame s'était occupée de lui, et elle paraissait disposée à faire bien plus ; mais Léon n'était point en vérité de ceux dont la caractère peut séduire.

En 1832, — il a vingt-cinq ans, — il apparaît déjà ruiné au jeu, s'adressant au cardinal Fesch, lui promettant de ne plus perdre 45.000 francs en une nuit. — Serment de joueur ! — Un an plus tard, on le trouve à la fois brassant des affaires, se mêlant d'illumination et de politique, provoquant en duel un peu tout le monde (1833 et 1834), car il est brave et quelque peu spadassin. En 1834, il est élu chef du bataillon communal de la garde nationale de Saint-Denis, en se réclamant **du grand homme dont il a reçu la naissance**. A la suite d'un refus de service, il est suspendu, puis révoqué, et publie des brochures apologétiques où il est difficile de se retrouver. Il se mêle, en 1840, au cortège officiel du retour

des Cendres, et, complètement, ruiné, intente alors contre sa mère une série de procès.

Éléonore a en effet conservé sa fortune. L'Empereur ne l'avait jamais revue, il avait refusé de la recevoir lorsque, en 1807, elle s'était présentée à Fontainebleau, mais il s'était acquitté en lui donnant un hôtel, rue de la Victoire, 29, et le 4 février 1808, une dot de 22.000 livres de rente inaliénable et incessible. Elle épousa ce jour-là M. Pierre-Philippe Augier, lieutenant d'infanterie, fils d'un M. Augier de La Saussaye qui, après avoir été député du Tiers à la Constituante et sous-préfet de Rochefort, était, depuis l'an XII, député de la Charente-Inférieure au Corps législatif. Le lieutenant Augier emmena sa femme en Espagne et il mourut en captivité à la suite de la campagne de Russie. Éléonore, veuve facilement consolée, se remaria à Seckenheim, le 25 mai 1814, à M. Charles-Auguste-Émile, comte de Luxbourg, major au service du roi de Bavière. Revenue à Paris avec ce nouvel époux, elle se trouva en butte aux menaces de chantage de Revel, son premier mari, lequel profitait de la chute du tyran pour se poser en victime et pour essayer de tirer parti de la situation. Mme de Luxbourg résista, et Revel, pour se venger et gagner quelques sous, publia d'innombrables pamphlets aux titres merveilleusement combinés pour faire scandale ; mais il perdit, devant toutes les juridictions, les procès qu'il intenta à son ex-femme.

Léon fut un peu plus heureux dans ses procès contre sa mère : s'il fut battu à propos d'une demande en reddition de comptes et d'une plainte en escroquerie, il se fit reconnaître comme fils naturel et obtint, le 2 juillet 1846, à défaut d'une pension alimentaire, une provision de 4.000 francs. Il semble avoir retrouvé quelque argent en 1848, car il songe à se présenter comme, candidat à la présidence de la République en concurrence avec le prince Louis-Napoléon, avec lequel, huit ans avant, en mars 1840, il a voulu se battre en duel. C'est là une histoire tellement singulière que, seul, un certain désordre mental peut l'expliquer. On en trouvera le détail dans une brochure intitulée : Réponse de M. le Comte Léon, demeurant à Paris, rue de Provence 53, au gérant du journal *le Capitale* (Paris, imprimerie de Pierre Baudouin, 1840. In-4°). En 1849, il se porte aux élections législatives et publie un manifeste : *Le citoyen Léon, ex-comte Léon, fils de l'empereur Napoléon, directeur de la Société pacifique, au Peuple Français*.

L'Empire arrive : Léon obtient de Napoléon III, qu'il a voulu tuer, une pension de 6.000 francs et le paiement du legs de conscience de Napoléon Ier, soit un capital de 225.319 francs ; ce n'est pas là pourtant de quoi le contenter. Pas une année sans des monceaux de propositions, réclamations et pétitions. Quatre, cinq, six fois, la liste civile paie ses dettes. Son cerveau est dans une ébullition perpétuelle pour des chemins de fer, des percements de boulevards, des procès, des affaires. Sa brochure : *La paix, solution de la question italienne*, publiée en 1859, est décisive : il y proclame que Coëssin est le prophète de ce temps.

Léon est mort à Pontoise le 15 avril 1881, certainement irresponsable.

On a imaginé bien des romans sur cette hypothèse d'un fils naturel de Napoléon. Quel roman vaudrait cette histoire dont on ne sait encore que des bribes récoltées çà et là dans des mémoires judiciaires, des registres de l'état civil, des circulaires et des affiches électorales, et qui, s'il était permis de la suivre et de la raconter dans son entier, donnerait encore bien d'autres surprises ?

IV. — HORTENSE.

Le début de l'année 1807 est décisif dans la vie de Napoléon. En janvier, il apprend la naissance de Léon ; en mai, il apprend la mort de Napoléon-Charles. La naissance de Léon, c'est pour lui la certitude qu'il peut avoir une postérité directe ; la mort de Napoléon-Charles, le fils aîné de Louis et d'Hortense, c'est la disparition de tout un rêve d'hérédité auquel il a habitué sa pensée et que des circonstances indépendantes de sa volonté l'ont seules empêché de réaliser jusqu'ici par un acte d'adoption solennelle. Cet enfant est l'enfant de son cœur ; c'est le fils de cette jeune fille qu'il a élevée, dont il s'est institué le père et le gardien, qui, presque dès le début, a pris sur ses sentiments tant d'empire qu'il a accordé à ses larmes le pardon qu'il refusait à son amour pour Joséphine. Et c'est en même temps le fils de ce frère bien-aimé, de ce petit frère qu'il tient presque pour son fils d'élection, qu'il a nourri, logé, instruit sur sa solde de lieutenant, qu'il a fait son aide de camp, qu'il a rendu témoin des premières grandes choses qu'il a faites, qu'il a grandi à sa suite jusqu'à un trône. En cet enfant, il retrouve le type très caractérisé des Bonaparte, nullement défiguré par la lippe et le nez de Louis, nullement émasculé par la grâce longue et créole d'Hortense, adouci seulement et poétisé par une auréole de cheveux blonds. A cet enfant, le premier garçon qui soit sorti de sa race, Napoléon a donné le nom de son père. Il l'a nommé Napoléon-Charles, il s'est accoutumé si bien à l'aimer, il a témoigné si vivement son affection, que l'on est venu à insinuer, puis à dire, qu'il en est le père, que sa belle-fille Hortense, avant qu'il l'eût mariée à son frère, a été sa maîtresse. Cela est-il vrai ?

Le contrat de mariage d'Hortense a été passé le 13 nivôse an X (3 janvier 1802) ; son mariage a été célébré le 14 (4 janvier), son fils est né le 18 vendémiaire an XI (10 octobre 1802). Elle n'était donc point enceinte au moment de son mariage et le cas n'était pas urgent, comme l'a écrit Lucien Bonaparte, puisqu'il s'est écoulé deux cent quatre-vingts jours entre le mariage et l'accouchement. La grossesse régulière dure, comme on sait, deux cent soixante-dix jours : la conception serait donc du 23 nivôse (14 janvier). Or, le 18 nivôse (8 janvier) à minuit, le Premier Consul est parti pour Lyon, et il n'est revenu à Paris que le 12 pluviôse (1er février). Ce sont là des preuves matérielles : il en est d'autres.

Louis, le mari le plus jaloux et le plus soupçonneux qui se soit jamais rencontré, qui, dès le début de son mariage, a tyrannisé sa femme au point de lui interdire de jamais passer une nuit à Saint-Cloud, qui ne la quittait point, qui la faisait constamment espionner, n'avait point manqué de faire ses calculs. Malade d'une maladie de jeunesse greffée sur un tempérament arthritique au dernier degré, il avait essayé d'abord, pour s'en débarrasser, de bains de tripes qui infectaient la vieille Orangerie, au bout de la terrasse des Feuillants. A présent, pour attirer l'humeur au dehors, il couchait dans la chemise et les draps d'un galeux de l'hôpital et il obligeait sa femme à passer les nuits sur un petit lit, dans la même alcôve où il dormait. Toute femme de chambre qui paraissait s'attacher à Hortense, était par lui impitoyablement renvoyée ; sa mère, en toute occasion, était de sa part l'objet des accusations les plus graves, et pourtant jamais Louis n'a eu le moindre doute sur sa paternité. Il a tenu à affirmer, dans les *Documents historiques sur la Hollande*, qu'il était bien le père de ses trois enfants, que sa femme et lui, dit-il, **ont aimés avec une égale tendresse**. Il a répété cette affirmation en prose et en vers, car on sait qu'il se croyait poète. Lorsque

Napoléon a proposé d'adopter pour son héritier Napoléon-Charles, Louis a pu faire allusion aux bruits qui couraient ; mais ce n'était point qu'il y attachât la moindre foi, c'était qu'il en tirait prétexte pour ne point accéder aux projets de son frère. S'il traitait d'un tel sujet avec Napoléon, même par allusion, n'était-ce point la meilleure preuve qu'il n'éprouvait aucune incertitude, que sa conviction était entière ? Napoléon-Charles vivant, Louis l'a aimé ; il l'a aimé, en subordonnant sans doute ses preuves d'affection aux caprices d'un esprit mélancolique et bizarre, mais il l'a aimé autant qu'il était capable d'aimer, et, mort, il l'a pleuré.

Ainsi, Louis n'a point cru un instant que Hortense ait été la maîtresse de Napoléon, et non seulement il a en a rendu témoignage, mais toute sa conduite depuis 1800 jusqu'en 1809 est une affirmation continue de sa conviction. Pour Hortense, jusqu'en 1809, elle ignorait entièrement que ces bruits eussent couru.

Le mariage de sa mère avec le général Bonaparte avait heurté au vif sa nature. Avant même qu'il fût conclu, elle vivait à Saint-Germain-en-Laye, dans la pension de Mme Campan, près de son grand-père, le marquis de Beauharnais et de sa tante Mme Renaudin, très récemment épousée par le marquis. Elle n'en sortit pour venir habiter aux Tuileries que vers l'époque du départ du Consul pour Marengo. Ce ne fut donc que lorsque Bonaparte revint d'Italie qu'elle fut appelée à le voir familièrement et d'une façon continue. Napoléon prit alors pour elle de l'affection, de la tendresse, un sentiment paternel très doux, mais elle eut de la peine à s'accoutumer à lui. C'était une sorte de crainte respectueuse qu'elle éprouvait, elle ne lui parlait qu'en tremblant ; elle n'osait rien lui demander ; si elle avait quelque faveur à solliciter, elle employait des intermédiaires. **La petite sottise**, disait Bonaparte, **pourquoi ne me parle-t-elle pas ? Cette enfant a donc peur de moi ?**

Il intervint peu ou point lorsque Joséphine arrangea le mariage de sa fille avec Louis Bonaparte, parce qu'il espérait que ce mariage amènerait quelque union entre sa propre famille et celle de sa femme, qu'il y voyait des avantages politiques, surtout par un sentiment de délicatesse vis-à-vis de Joséphine et des enfants qu'elle avait eus de son premier lit. Mais, toutes les fois qu'il se crut en mesure par la suite d'adoucir Louis, de le calmer, de le morigéner, de lui donner des avis sur la conduite à tenir vis-à-vis d'Hortense, il ne manqua point de le faire, avec un tact, une délicatesse, une patience admirables. Il avait sa belle-fille en grande pitié, professait pour elle une véritable vénération, mesurait devant elle ses propos. **Hortense**, répétait-il, **me force à croire à la vertu**.

Il n'ignore point que des bruits courent sur son intimité ; que, aussitôt après le mariage de Louis avec Hortense, certains, qui peut-être le touchent de près, se plaisent à répandre qu'il l'a mariée enceinte de ses œuvres, qu'Hortense est déjà accouchée avant que les neuf mois se soient écoulés depuis son mariage. Et la calomnie, ayant passé le détroit, revient à présent grossie et amplifiée par les journaux anglais. Le Consul, pour y couper court, invente un scénario qui fait moins d'honneur encore à son imagination qu'à sa délicatesse : il ordonne un bal à Malmaison. Hortense y assiste : bien qu'elle soit à son septième mois, Bonaparte vient à elle, là prie de danser. Elle refuse ; elle est fatiguée ; elle sait de plus combien il déplaît en général à son beau-père de voir danser des femmes enceintes, surtout vêtues, comme on l'est, de robes si collantes que les formes s'accusent sans nulle tricherie. Il insiste, ne demande qu'une contre-danse : nouveau refus. Enfin, il lui fait **tant de cajoleries** qu'elle cède. Le lendemain, dans un journal, vers galants sur cette contredanse. Hortense, furieuse, se plaint.

Point de réponse. C'est que le bal n'a été donné que pour fournir occasion de publier ces vers, qui prouveront que Mme Louis Bonaparte est dûment enceinte, et c'est pour cela encore que le Moniteur, lequel jusque-là n'a jamais parlé de la famille du Consul, insère dans son numéro du 21 vendémiaire cette note : **MADAME LOUIS BONAPARTE est accouchée d'un garçon le 18 vendémiaire, à 9 heures du soir.**

Napoléon a donc tout fait pour couper court à la calomnie ; mais elle résiste, elle s'accrédite, et, si choquante qu'elle soit, comme ni lui, ni Louis, ni Hortense, n'en peuvent être atteints, il s'habitue à l'envisager sous le rapport politique et voit le parti qu'il en peut tirer. Il aime cet enfant dont on veut qu'il soit le père ; il l'aime comme son enfant à lui ; il a pour lui des faiblesses toutes paternelles ; il a avec lui des enfantillages délicieux et tendres. Il est ravi quand l'enfant, voyant passer des grenadiers dans le jardin, leur crie : **Vive Nonon le soldat !** Il le fait apporter pendant qu'il dîne, le fait mettre sur la table servie, et s'amuse à le voir toucher à tous les plats et renverser tout ce qui est à sa portée. Il l'emmène donner du tabac aux gazelles, le place à califourchon sur l'une d'elles, rit de s'entendre appeler l'oncle Bibiche. On le lui amène à sa toilette, et, après l'avoir embrassé, lui avoir tiré les oreilles, lui avoir fait des grimaces, il se met à quatre pattes sur le tapis, pour mieux jouer avec lui. Eh bien ! cet enfant, s'il l'adopte pour son héritier, on sera convaincu qu'il en est le père : — que lui importe ?

En lui, on verra alors son sang, sa race, son génie. L'hérédité ne sera plus alors une hérédité factice, en contradiction avec toutes les constitutions de tous les peuples : elle sera une hérédité qui pour le peuple sera fondée sur la descendance, la seule base que la raison populaire admette à l'hérédité. Cela est contraire aux bonnes mœurs, soit ; mais Napoléon n'a pas de préjugés : il tient que sa destinée d'exception l'a mis à ce point au-dessus du commun de l'humanité que les formules ordinaires de morale ne lui sont point appliquées par la nation, et que l'immense intérêt qu'elle trouve à assurer à jamais la stabilité gouvernementale la fera très simplement passer sur l'inconvenance qu'elle soupçonnera. D'ailleurs, ce ne sera qu'un soupçon, une opinion généralement répandue, sans nulle certitude ; et, quant à lui ; Napoléon, il sait à quoi s'en tenir.

Est-ce ici prêter indiscrètement à l'Empereur, sur de simples suppositions, des opinions et des idées ? Non pas. Deux ans après, dans une conversation qu'il a eue avec Hortense et que celle-ci a rapportée dans ses mémoires inédits, il lui parle longuement des conséquences de la mort de son fils, que, dit-il, on croyait aussi le mien. **Vous savez, ajoute-t-il, tout ce qu'il y a d'absurde dans une telle supposition : eh bien ! vous n'eussiez pas ôté la pensée à toute l'Europe que cet enfant était de moi.** Il s'arrête un moment, au mouvement de surprise que témoigne Hortense, et continue : **L'opinion n'en était pas plus mauvaise sur votre compte : vous êtes généralement estimée, mais on l'a cru.** Il fait une pause et reprend : **Il était peut-être heureux qu'on le crût : aussi ai-je regardé sa mort comme un grand malheur. — J'étais si saisie, écrit Hortense, que, debout auprès de la cheminée, je ne pouvais articuler un seul mot. Je n'entendais plus ce qu'il disait. Cette réflexion : *Il était peut-être heureux qu'on le crût*, semblait m'ôter un voile de dessus les yeux ; elle jetait le trouble dans toutes mes idées, mais surtout frappait droit à mon cœur, plus cruellement froissé que tout le reste. Comment ! quand il me traitait comme sa fille, quand il m'était si doux et si simple de retrouver en lui le père que j'avais perdu, tant de soins, tant de préférences données étaient de la politique et non de l'affection !**

Hortense s'égare. S'il a comblé Hortense d'attentions, ce n'a point été pour accréditer le bruit que Napoléon-Charles était son fils, puisqu'il a, tout au contraire, fait effort pour le démentir. Mais, le bruit ayant persisté, la conviction étant établie dans les esprits, il a pensé à en profiter dans l'intérêt de son pouvoir et de la consolidation de sa dynastie. C'est une inspiration du champ de bataille qu'il a eue là, car l'une des facultés les plus surprenantes de son esprit, c'est justement d'envisager avec une extrême netteté la situation où il se trouve, de la prendre telle qu'elle est, et d'opérer aussitôt le mouvement qu'elle lui inspire.

Et c'est pour cela que, bien que tout en tenant, comme il le dit lui-même à Hortense, la mort de Napoléon-Charles pour un grand malheur, en face de l'irréparable, il n'a point de révolte. On lui prête cette phrase : **Je n'ai pas le temps de m'amuser à sentir et à regretter comme les autres hommes**. Il peut l'avoir dite : la mort du pauvre petit Napoléon lui a été très sensible, il l'écrit à tous ses correspondants, vingt fois à Joséphine, cinq ou six fois à Hortense, à Joseph, à Jérôme, à Fouché, à Monge ; mais **c'était son destin** ; et, du jour où le destin est accompli, si Napoléon s'éternisait aux larmes inutiles, il ne serait plus dans la vérité de sa nature, dans la formule philosophique qu'a imposée à son esprit le continuel spectacle de ce terrible jeu de la guerre où la mort est compagne de toutes les heures, où les vivants seuls comptent à l'effectif et entrent dans les combinaisons. Celle-ci a échoué : Napoléon-Charles formait un des liens extérieurs qui l'attachaient à Joséphine : ce lien est rompu. Il ne reste plus entre Napoléon et Joséphine que les liens intimes d'affection et de tendresse qu'ont pu tresser dix années de vie commune, traversée de longues absences, de fréquentes querelles et de singuliers malentendus. Ces liens pourront-ils résister à une épreuve analogue à celle que leur fit subir, en 1805, la liaison avec Mme *** ?

V. — MADAME WALEWSKA.

Le 1er janvier 1807, l'Empereur, venant de Pulstuck et se rendant à Varsovie, s'arrête un instant pour changer de chevaux à la porte de la ville de Bronie. Une foule y attend le libérateur de la Pologne, une foule enthousiaste et hurlante qui, dès que la voiture impériale est en vue, se précipite. La voiture s'arrête ; un officier général, Duroc, en descend et se fait place jusqu'à la maison de poste. Au moment où il y pénètre, il entend des cris désespérés, il voit des mains levées qui le supplient, et une voix dit en français : **Ah ! monsieur, tirez-nous d'ici et faites que je puisse l'entrevoir un seul instant !**

Il s'arrête : ce sont deux-femmes du monde perdues dans cette multitude de paysans et d'ouvriers. L'une, celle qui vient de lui adresser la parole, semble une enfant : elle est toute blonde, avec des grands yeux bleus très naïfs et très tendres, qui brillent en ce moment comme d'un délire sacré. Sa peau très fine, rose d'une fraîcheur de rose thé, est tout empourprée par la timidité. Assez petite de taille, mais merveilleusement prise, si souple et si ondulante qu'elle est la grâce même, elle est vêtue très simplement, coiffée d'un chapeau sombre à grand voile noir.

Duroc a tout vu d'un coup d'œil ; il dégage les deux femmes, et, offrant la main à la blonde, il la conduit à la portière de la voiture. **Sire**, dit-il à Napoléon, **voyez celle qui a bravé tous les dangers de la foule pour vous.**

L'Empereur ôte son chapeau, et, se penchant vers la dame, commence à lui parler ; mais elle, comme inspirée, éperdue et affolée par les sentiments qui l'agitent, dans une sorte de transport, dit-elle elle-même, ne lui laisse point achever sa phrase. **Soyez le bienvenu, mille fois le bienvenu sur notre terre ! s'écrie-t-elle. Rien de ce que nous ferons ne rendra d'une façon assez énergique les sentiments que nous portons à votre personne, ni le plaisir que nous avons à vous voir fouler le sol de cette patrie qui vous attend pour se relever !**

Pendant qu'elle jette ces mots d'une voix haletante, Napoléon la regarde attentivement. Il prend un bouquet qu'il a dans sa voiture et le lui présente : **Gardez-le**, lui dit-il, **comme garant de mes bonnes intentions. Nous nous reverrons à Varsovie, je l'espère et je réclamerai un merci de votre belle bouche.**

Duroc a repris sa place près de l'Empereur ; la voiture s'éloigne rapidement, et, quelque temps encore, par la portière, on voit s'agiter en manière de salut le chapeau de Napoléon.

Cette jeune femme se nommait Marie Walewska. Elle était née Laczinska ; d'une famille ancienne, mais très pauvre, de plus singulièrement nombreuse : six enfants. M. Laczinski, étant mort lorsque sa fille Marie était en bas âge, sa veuve, tout occupée à faire valoir le très petit domaine qui constituait leur fortune, avait mis ses filles en pension. Elles avaient appris un peu de français et d'allemand, un peu de musique et de danse. A quinze ans et demi, Marie était revenue à la maison maternelle, médiocrement savante, mais parfaitement chaste, et n'ayant en son cœur que deux passions : la religion et la patrie. L'amour qu'elle avait pour son Dieu n'était balancé en elle que par l'amour qu'elle professait pour son pays. C'étaient là les mobiles uniques de sa vie, et, pour la sortir de son caractère, d'une douceur ordinairement sans réplique, il suffisait de

lui dire qu'elle épouserait un Russe ou un Prussien, un ennemi de sa nation, schismatique ou protestant.

A peine est-elle rentrée chez sa mère que, à l'a suite de circonstances singulières, deux grands partis se présentent en même temps pour elle, et Mme Laczinska lui signifie qu'elle doit choisir l'un ou l'autre de ces prétendants inespérés : l'un est un jeune homme charmant, qui a tout pour plaire et qui lui agrée au premier coup d'œil. Il est prodigieusement riche, fort bien né, merveilleusement beau, mais il est Russe ; il est le fils d'un des généraux qui ont le plus durement opprimé la Pologne. Jamais elle ne consentira à devenir sa femme.

Alors il faut bien accepter l'autre, le vieux Anastase Colonna de Walewice-Walewski. Il a passé de loin soixante ans, il est veuf pour la seconde fois, et l'aîné de ses petits-enfants a neuf ans de plus que Marie. N'importe ! il est très riche ; dans ce pays qu'habitent les Laczinski, il est le seigneur, celui qui tient toutes les terres, qui a le château, qui donne la loi, qui seul reçoit les voisins pauvres et leur offre à dîner. Il a été chambellan du feu roi ; il porte sur son habit aux grands jours, le cordon bleu de l'ordre de l'Aigle blanc. Il est le chef d'une des plus illustres maisons de Pologne, une maison qui, authentiquement, se rattache aux Colonna de Rome, porte les mêmes armes, et qui, par suite, passe en ancienneté toutes les familles du Royaume et de la République. Comment Mme Laczinska ne s'éprendrait-elle pas d'un tel gendre ! Marie n'essaie même point de résister en face, car, à la première objection qu'elle a faite, il a été répondu d'une manière frappante ; mais elle tombe malade d'une fièvre inflammatoire qui la tient quatre mois entiers entre la vie et la mort. A peine convalescente, on la mène à l'autel.

Trois années se passent, où la jeune femme souffreteuse, vit dans ce château solitaire de Walewice, prenant uniquement ses consolations dans une piété qui s'exalte chaque jour. Enfin, elle devient enceinte, elle a un fils. Tout se ranime pour elle : c'est son fils qui recommencera sa vie manquée, qui aura droit à la part de bonheur qu'elle n'a pas obtenue. Mais cet enfant, faudra-t-il donc qu'il vive, comme elle, sur une terre annexée qui n'est plus une patrie ? faudra-t-il qu'il subisse, comme elle, la servitude, et qu'il mendie du vainqueur, comme a fait son père, ses titres et ses biens ? Elle veut que son fils soit un Polonais et un homme libre, et, pour cela, que la Pologne se relève et se délivre.

Celui qui vient d'abattre l'Autriche, et qui déjà, à Austerlitz, s'est mesuré avec la Russie, va se heurter à la Prusse et à ses alliés. Napoléon est l'adversaire providentiel des puissances co-partageantes ; donc il est l'ami, le sauveur désigné de la Pologne. Il se met en marche, il marque chacune de ses étapes d'un nom de victoire, il dissipe comme une fantasmagorie vaine l'armée prussienne, il entre à Berlin, il approche des frontières de l'ancien royaume ; alors, c'est une fièvre qui s'empare de tous, d'elle surtout, une fièvre d'enthousiasme et d'attente. Walewice est loin des nouvelles : où en aura-t-elle, sinon à Varsovie ? Son mari qui est patriote lui aussi, qui même a fait, en l'an XI, le voyage de Paris pour voir le Premier Consul et qui alors lui a été présenté, lui propose de venir à la ville. Ils arrivent, ils s'installent. La maison est montée sur un pied convenable, car il faut tenir son rang et il faut que la jeune femme fasse son entrée dans le monde. Elle qui sent ce qui lui manque, qui craint de faire des fautes eh parlant français, qui est timide et ne se sent nul appui ni de famille ni de relations, redoute infiniment de se montrer, surtout d'aller à La Blacha, le palais du prince Joseph Poniatowski, le centre de la haute société. Elle se résout,

sur l'ordre formel de son mari, aux visites d'obligation, mais elle s'en tient là. Elle demeure donc presque une inconnue et, malgré sa beauté, nul ne s'occupe d'elle.

On annonce la prochaine venue de l'Empereur, et chacun s'agite pour l'accueillir, pour faire à Varsovie mieux encore qu'on n'a fait à Posen. Tout est sens dessus dessous ; il faut que Napoléon soit satisfait : le sort de la Pologne en dépend. La jeune femme veut être la première à le saluer, et, sans raisonner, sans comprendre la portée de sa démarche, elle engage une de ses cousines à l'accompagner, monte précipitamment en voiture et court à travers tous les obstacles jusqu'à Bronie.

Après avoir vu s'éloigner la voiture impériale, elle reste longtemps à la même place, regardant encore dans l'espace, comme interdite. Il faut, pour qu'elle reprenne ses esprits, que sa compagne lui parle et la pousse. Elle enveloppe alors soigneusement dans un mouchoir de batiste le bouquet que l'Empereur lui a offert, remonte en voiture et ne rentre chez elle que tard dans la nuit.

Son dessein arrêté est de garder un complet silence sur ce voyage, de ne point se faire présenter à l'Empereur, de ne se montrer à aucune fête ; mais sa compagne de route, bien qu'elle lui ait recommandé la discrétion, est trop fière de l'aventure pour la taire. Un matin, le prince Joseph Poniatowski lui fait demander l'heure où elle sera visible. Il vient dans l'après-midi, et, avec un gros rire qui veut la mettre de complicité, l'invite à un bal qu'il va donner. Comme, en rougissant, elle se défend de le comprendre, il lui explique que, à un des dîners qui ont été offerts à l'Empereur, Napoléon a paru remarquer une princesse Lubomirska : on s'est ingénié dès lors à la lui montrer ; mais Duroc vient de révéler que, si son maître prêtait quelque attention à la princesse, c'est qu'elle lui rappelait une délicieuse inconnue aperçue à la poste de Bronie. Qui était cette inconnue ? Les détails de l'aventure, Duroc les avait tous donnés : il avait décrit minutieusement les traits du visage et le caractère de la toilette ; mais Poniatowski ne devinait point, et il s'en désespérait, lorsqu'une indiscretion l'a mis sur la voie, et il est accouru.

L'Empereur l'a remarquée : il faut qu'elle vienne au bal. Elle refuse ; il insiste : **Qui sait ? dit-il, peut-être le ciel se servira-t-il de vous pour rétablir la patrie !** Elle ne cède point, et il se retire dépité ; mais à peine est-il sorti qu'on annonce successivement les principaux représentants de la Pologne, **les hommes d'État dont l'autorité repose sur la considération, l'estime publique et la déférence dues à leur conduite et à leur lumière.** Chacun d'eux sait ce dont il s'agit et s'empresse aux mêmes compliments, aux mêmes insinuations. Ce n'est point assez : voici le mari qui arrive à la rescousse. Lui seul ignore l'aventure de Bronie ; il ne voit dans cette insistance que la reconnaissance par ses pairs du rang qu'il occupe,*que l'approbation publique donnée au choix qu'il a fait de cette jeune femme, hors de son monde, pour sa troisième épouse, et, plus que tous les autres, il insiste, traitant ses craintes de timidité ridicule et de défaut d'usage. Ce n'est pas assez qu'il prie, il ordonne. Elle cède donc, elle ira au bal. Elle n'y met qu'une condition : c'est que, toutes les femmes ayant déjà été présentées, elle ne sera point l'objet d'une présentation isolée qui redoublerait son embarras.

Le grand jour est venu : son mari presse sa toilette ; il craint d'arriver en retard, après le départ de l'Empereur. Il fait ses objections et ses critiques : il aurait voulu une toilette extrêmement élégante et riche, tandis qu'elle a choisi une robe tout unie, „de satin blanc, avec une tunique de gaze, et que, sur ses cheveux, elle a posé simplement un diadème de feuillage. Elle arrive. Elle traverse les

salons au milieu d'un murmure flatteur. On l'installe entre deux dames qu'elle ne connaît pas, et, tout de suite, Joseph Poniatowski se précipite et vient se placer derrière elle : ON vous a attendue avec impatience, lui dit-il. ON vous a vue arriver avec joie. ON s'est fait répéter votre nom jusqu'à l'apprendre par cœur. ON a examiné votre mari ; ON a haussé les épaules en disant : Malheureuse victime ! et l'ON m'a donné l'ordre de vous engager à la danse.

— Je ne danse pas, répond-elle. Je n'ai nulle envie de danser.

Le prince répond que c'est un ordre, que l'Empereur observe s'il est exécuté ; que si elle ne danse pas, c'est lui-même qui sera compromis, que le succès du bal dépend uniquement d'elle. Refus de plus en plus accentué. Poniatowski n'a qu'une ressource : aller trouver Duroc, qui reçoit sa confiance et la porte à l'Empereur.

Autour de la belle inconnue, plusieurs des brillants officiers de l'état-major s'approchent et papillonnent. Ce qui n'est point un secret pour les Polonais en est un pour les Français. Napoléon, alors, emploie les grands moyens pour écarter ces rivaux inconscients. C'est Louis de Périgord qui paraît le plus empressé : l'Empereur fait signe à Berthier et lui ordonne d'expédier sur-le-champ cet aide de camp au 6e corps, sur la Passarge. Puis c'est Bertrand ; nouveau signe : Bertrand partira immédiatement pour le quartier général du prince Jérôme, devant Breslau.

Cependant les danses sont suspendues ; l'Empereur parcourt les salons, semant des phrases qu'il voudrait rendre aimables, mais qui, par l'effet de la préoccupation où il est, tombent singulièrement à faux.

A une jeune fille il demande combien elle a d'enfants, à une vieille demoiselle si son mari est jaloux de sa beauté, à une dame d'un embonpoint monstrueux si elle aime beaucoup la danse. Il parle comme sans penser, sans entendre les noms qu'on lui dit, sans que ces noms rappellent rien à son esprit de la leçon apprise, les yeux et l'esprit uniquement tendus sur une femme, la seule qui à ce moment existe pour lui.

Il arrive devant elle ; ses voisines la poussent du coude pour qu'elle se lève, et, debout, les yeux baissés, singulièrement pâle, elle attend : **Le blanc sur le blanc ne va pas, Madame**, dit-il tout haut, et il ajoute presque bas : **Ce n'est pas l'accueil auquel j'avais droit de m'attendre après...** Elle ne répond rien.

Il l'observe un moment et passe.

Quelques minutes après, il quitte le bal. Aussitôt le cercle se rompt ; on s'empresse de se raconter ce que Napoléon a dit à l'une et à l'autre ; mais surtout, que lui a-t-il dit à Elle ? qu'est-ce que cette phrase à voix haute ? qu'est-ce surtout, que cette phrase à voix basse dont les plus proches n'ont entendu que le dernier mot ? Elle s'esquive, mais, en voiture, le mari recommence les questions ; puis, sur son silence, il l'avertit qu'il a accepté une invitation à un dîner où l'Empereur doit se trouver. Il lui recommande une toilette plus recherchée, et il la quitte brusquement à la porte de son appartement, au moment où elle est tentée de lui avouer, avec son imprudence de Bronie, toutes les sollicitations dont elle est l'objet et toutes les inquiétudes qui l'assiègent.

A peine est-elle rentrée chez elle, que sa femme de chambre lui remet ce billet, qu'elle déchiffre à grand-peine :

Je n'ai vu que vous, je n'ai admiré que vous, je ne désire que vous.
Une réponse bien prompte pour calmer l'impatiente ardeur de

N.

Elle froisse avec dégoût ce papier, dont le style la révolte ; mais, dans la rue, quelqu'un attend, et c'est le prince Joseph Poniatowski. **Il n'y a point de réponse**, dit-elle, et elle envoie la femme de chambre le signifier ; mais le prince ne se tient point pour battu, il suit la messagère, il pénètre jusqu'à l'appartement. Elle n'a que le temps de s'enfermer à double tour. Elle déclare, à travers la porte, que sa résolution est immuable : elle ne répondra point, de même qu'elle n'a pas dansé. Le prince prie, supplie, menace, et, au risque d'un scandale, s'éternise une demi-heure contre cette porte close. Il part enfin, furieux.

Le lendemain, à peine est-elle éveillée, que sa femme de chambre lui remet un second billet. Elle ne l'ouvre point, le réunit au premier, et ordonne qu'on les rende tous deux au porteur. Que peut-elle faire ? Elle est jeune ; elle est seule, sans conseil, sans direction ; elle se défend de son mieux, mais que peut-elle contre tous ? Dès le matin, son salon s'emplit, c'est un tourbillon. Il y a tous les personnages de la nation, les membres du gouvernement, le grand-maréchal Duroc. Elle refuse de paraître, prétexte une migraine, se renferme obstinément dans sa chambre, où elle s'étend sur sa chaise longue ; mais son mari se met en fureur, et, pour prouver qu'il n'est point, comme on le dit, un jaloux, il introduit de force le prince Joseph et les Polonais. Devant eux, il exige qu'elle se laisse présenter, qu'elle assiste au dîner où elle est conviée. Les Polonais font chorus. L'un d'eux, le plus âgé, le plus respecté et le plus écouté des chefs du gouvernement, la regarde fixement, et lui dit d'un ton sévère : **Tout doit céder. Madame, en vue de circonstances si hautes, si majeures pour toute une nation. Nous espérons donc que votre mal passera d'ici au dîner projeté, dont vous ne pouvez vous dispenser sans paraître mauvaise Polonoise.**

Il faut donc qu'elle se lève, et, sur l'ordre de son mari, elle se rend chez Mme de Vauban, la maîtresse du prince Joseph, pour recevoir ses conseils sur la toilette qu'elle doit mettre et sur l'étiquette des cours. Là est le comble de l'habileté, car la livrer à Mme de Vauban, c'est la livrer sans défense à qui mène l'intrigue. Mme de Vauban, d'ailleurs, n'y voit pas malice et joue son rôle au naturel. Née Puget-Barbentane, ayant vécu à Versailles, réfugiée à Varsovie depuis l'émigration, et là, vivant publiquement avec un ancien amant retrouvé, elle estime que donner une maîtresse à un souverain, que ce souverain se nomme Louis XV ou Napoléon, est la mission la plus importante qu'il soit permis à un courtisan de remplir ; quant aux scrupules, à la pudeur, au devoir, à la fidélité conjugale, elle n'a jamais pensé qu'une femme au monde pût mettre ces préjugés en balance avec certains avantages. Toutefois, ici, ce ne sont point ces avantages qui peuvent tenter ; elle sent qu'il faut manœuvrer, qu'on n'aura raison de cette vertu qu'en employant des ressorts qui, à elle, ne sont pas familiers, et, après avoir accablé la nouvelle venue de protestations et de compliments, elle la confie à une jeune femme qui est chez elle un peu comme une dame de compagnie ; qui, divorcée et sans fortune, jolie, vive, étourdie, spirituelle, bien plus rapprochée par l'âge de Mme Walewska, a tout pour lui plaire, jusqu'à l'exaltation vraie ou feinte du patriotisme le plus ardent. **Tout, tout pour cette cause sacrée !** répète-t-elle à chaque instant. Elle s'insinue dans sa confiance, se glisse en ce cœur qui n'a jusque-là point connu d'amitié, qui aspire à s'épancher et se livre sans le savoir. Elle se met au mieux avec le mari, elle ne quitte point la femme, et, lorsque, par ses discours, ses exclamations, ses délires

patriotiques, elle la juge ébranlée, elle lui lit cette lettre écrite et signée par les personnages les plus considérables de la nation, les membres mêmes du gouvernement provisoire :

Madame, les petites causes produisent souvent de grands effets. Les femmes, en tout temps, ont eu une grande influence sur la politique du monde. L'histoire des temps reculés comme celle des temps modernes nous certifie cette vérité. Tant que les passions domineront les hommes, vous serez, mesdames, une des puissances les plus redoutables.

Homme, vous auriez abandonné votre vie à la digne et juste cause de la Patrie. Femme, vous ne pouvez la servir à corps défendant, votre nature s'y oppose. Mais aussi, en revanche, il y a d'autres sacrifices que vous pouvez bien faire et que vous devez vous imposer, quand même ils vous seraient pénibles.

Croyez-vous qu'Esther se soit donnée à Assuérus par un sentiment d'amour ? L'effroi qu'il lui inspirait, jusqu'à tomber en défaillance devant son regard, n'était-il pas la preuve que la tendresse n'avait aucune part à cette union ? Elle s'est sacrifiée pour sauver sa nation et elle a eu la gloire de la sauver.

Puissions-nous en dire autant pour votre gloire et notre bonheur !...

Ainsi, c'est la famille, c'est la patrie, c'est la religion qui ordonnent de céder, c'est l'Ancien et c'est le Nouveau Testament. Tout est mis en œuvre pour précipiter la chute d'une jeune femme toute simple, toute naïve, qui n'a ni mari à qui elle puisse se confier, ni parents qui veuillent la défendre, ni amis qui cherchent à la sauver. Tout conspire contre elle, et, pour l'achever, on lui lit le billet de Napoléon, celui-là même qu'elle a refusé d'ouvrir et qu'elle a renvoyé :

Vous ai-je déplu, madame ? J'avais cependant le droit d'espérer le contraire. Me suis-je trompé ? Votre empressement s'est ralenti, tandis que le mien augmente. Vous m'ôtez le repos ! Oh ! donnez un peu de joie, de bonheur, à un pauvre cœur tout prêt à vous adorer. Une réponse est-elle si difficile à obtenir ? Vous m'en devez deux.

N.

Et au moment où l'officieuse dame achève ce billet, le mari entre. Tout fier des succès que sa femme a obtenus et dont il se reporte à lui-même le mérite, sans rien comprendre, sans rien soupçonner de ce qu'on attend d'elle — car il est honnête homme, — il insiste encore pour qu'elle vienne à ce dîner. La pauvre enfant sent bien que le pas est décisif et qu'il l'engage. Mais tout le monde le veut : elle ira donc. Jusqu'au soir, le salon ne désemplit point de visiteurs affairés, apportant de muettes félicitations, et, pour qu'elle ne s'avise pas de changer pendant la nuit, près d'elle, de planton jusqu'au matin, s'attarde la dame de confiance de Mme de Vauban. En montant en voiture pour se rendre, ainsi contrainte, à ce dîner offert à l'Empereur, Mme Walewska se reposait sur cette idée que, n'aimant point Napoléon, elle n'avait rien à craindre de lui. A l'arrivée, les empressements de certains invités qui l'attendaient pour solliciter déjà sa protection achevaient de la dégoûter de sa prétendue victoire, et elle s'était bien affermie dans sa résolution de demeurer impassible, lorsque l'Empereur fit son entrée. Il était mieux préparé que le soir du bal et mieux inspiré pour distribuer au passage des phrases courtoises ; mais lorsque, ayant

parcouru rapidement le cercle, il arriva à elle et qu'on la lui nomma, il dit simplement : **Je croyais Madame indisposée ; est-elle tout à fait remise ?** Cette simple phrase, qui, par sa banalité voulue, déroutait les soupçons, lui parut à elle, par cela même, singulièrement délicate.

A table, elle se trouva placée à côté du Grand-maréchal, presque en face de l'Empereur, qui, dès qu'on fut assis, commença, avec ce ton bref qui était le sien, à questionner un des convives sur l'histoire de Pologne. Il paraissait écouter attentivement les réponses, en reprenait chaque terme et le discutait par des questions nouvelles ; mais, qu'il parlât ou qu'il écoutât, ses yeux ne se détournaient guère de Mme Walewska que pour s'adresser à Duroc, avec lequel semblait établie une sorte de muette correspondance. On eût dit que les propos que Duroc tenait à sa voisine étaient dictés par ses regards et par certains gestes parfaitement naturels, que l'Empereur exécutait comme machinalement, en poursuivant un discours des plus graves sur la politique européenne. A un moment, il porte la main au côté gauche de son habit. Duroc hésite quelques instants, regarde attentivement son maître, et, enfin devinant, pousse un **Ah !** de satisfaction. C'est du bouquet qu'il s'agit, du bouquet de Bronie. **Qu'est-il devenu ?** demande Duroc à sa voisine.

Elle s'empresse de répondre qu'elle conserve religieusement pour son fils les fleurs que l'Empereur lui a données. **Ah ! madame**, interrompt le Grand-maréchal à demi-voix, **permettez qu'on vous en offre de plus dignes de vous.** Elle sent là une allusion qui l'indigne, et riposte tout haut, en rougissant de honte et de colère : **Je n'aime que les fleurs !** Duroc reste un moment interloqué. **Eh bien !** finit-il par dire, **nous allons cueillir des lauriers sur votre sol natal, pour vous les offrir.** Cette fois, il a été plus adroit, il le sent bien à son trouble.

Et que devient-elle lorsque, à la rentrée dans les salons, au milieu de la confusion d'une sortie de table, l'Empereur s'approche d'elle, et, dardant sur elle ces regards dont nul œil humain n'a pu soutenir jamais la mystérieuse puissance, il lui prend la main, qu'il presse avec force, et lui dit tout bas : **Non ! non ! avec des yeux si doux, si tendres, avec, cette expression de bonté, on se laisse fléchir, on ne se plaît pas à torturer, ou l'on est la plus coquette, la plus cruelle des femmes.**

Il part ; tous les hommes le suivent, et elle se laisse entraîner chez Mme de Vauban. On l'y attend. Il n'y a là que des initiés, des convives du dîner, qui s'empressent autour d'elle : **Il n'a vu que vous, il vous jetait des flammes.** Seule, elle peut près de lui plaider la cause de la nation ; seule, elle peut l'attendrir et le déterminer à rétablir la Pologne. Peu à peu, comme si l'on obéissait à un mot d'ordre, on s'écarte. Au moment où Duroc fait son entrée dans le salon, elle s'y trouve seule avec cette dame de confiance qui s'est faite son ombre. Les portes fermées, Duroc s'assied près d'elle, pose une lettre sur ses genoux, et, prenant sa main, l'implore avec des douceurs dans la voix : **Pourriez-vous, dit-il, repousser la demande de celui qui n'a jamais essuyé de refus ? Ah ! sa gloire est environnée de tristesse, et il dépend de vous de la remplacer par des instants de bonheur.** Il parle longuement. Elle ne répond rien. Dégageant sa main, elle en a caché son visage, et elle pleure, comme une enfant, à gros sanglots. Mais l'autre femme répond pour elle ; elle garantit qu'elle ira au rendez-vous. Comme Mme Walewska s'indigne, elle lui fait honte de son manque de patriotisme, lui dit qu'elle est une mauvaise Polonaise, qu'on ne saurait trop faire pour Napoléon, et, congédiant le Grand-maréchal avec de nouvelles assurances, elle ouvre le billet qu'il a apporté et lit à haute voix :

Il y a des moments où trop d'élévation pèse, et c'est ce que j'éprouve. Comment satisfaire le besoin d'un cœur épris qui voudrait s'élancer à vos pieds et qui se trouve arrêté par le poids de hautes considérations paralysant le plus vif des désirs ? Oh ! si vous vouliez !... Il n'y a que vous seule qui puissiez lever les obstacles qui nous séparent. Mon ami Duroc vous en facilitera les moyens.

Oh ! venez ! venez ! Tous vos désirs seront remplis. Votre patrie me sera plus chère quand vous aurez pitié de mon pauvre cœur.

N.

Ainsi, le sort de son pays est entre ses mains. Ce ne sont plus les autres, c'est lui-même qui le dit. L'idée que, depuis cinq jours, chacun ressasse autour d'elle s'incruste dans son cerveau : il dépend d'elle que sa patrie renaisse, que sa nation voie abolis les honteux partages, que les membres déchirés se rejoignent et que l'Aigle blanc reprenne son essor. Quel rêve ! quel éblouissement ! Mais qu'est-elle, que sait-elle pour jouer un tel rôle ? On a la réponse prête. : elle n'aura qu'à suivre les conseils dont on ne la laissera pas manquer. Elle lutte encore. Quoi ! se livrer ainsi ! Sa pudeur en est révoltée. On lui répond qu'elle n'est qu'une provinciale, que ce sont là d'imbéciles préjugés, que cela ne compte pas. Croit-elle que d'autres ne sont pas toutes prêtes à prendre la place qui lui est offerte ? Pourquoi la laisserait-elle ? pourquoi douterait-elle du bien quelle peut inspirer ? Tout empereur qu'il est, Napoléon est ; un homme, rien de plus, et un homme amoureux. On lui arrache enfin : **Faites de moi ce que vous voudrez !**

Seulement, elle refuse d'écrire, de répondre au billet. Physiquement, elle n'en a pas la force. On la laisse seule pour venir demander conseil, mais on a soin de l'enfermer. Si elle allait changer d'avis, si elle allait s'évader ! Elle n'y songe pas : elle réfléchit, ou plutôt, abattue par toutes ces émotions, elle rêve.

Ne peut-elle, sans faillir, consentir à une entrevue ? Ne peut-elle, en inspirant à l'Empereur de l'estime, de l'amitié même, obtenir sa confiance, lui faire entendre les vœux de son peuple ? Il ne lui fera pourtant pas violence ! Elle n'a point d'amour à lui donner, mais de l'admiration, de l'enthousiasme, une pitié reconnaissante. Elle lui dira tout cela.

Et son imagination que rien n'a dépravée, son imagination, qui ne connaît que les caresses presque platoniques d'un époux septuagénaire, s'élance aux pays du rêve, aux pays où la pudeur des femmes n'a rien à redouter de la chasteté des hommes, où, ne comptant plus les sens abolis et méprisés, les âmes se parlent ; s'entendent et se complètent dans une harmonie presque divine.

On rentre. Tout est réglé ; elle n'écrira pas, elle ne parlera pas. Seulement elle ne bougera pas du palais. On l'y gardera toute la journée, et, le soir, on la remettra à ceux qui doivent la venir prendre. Et-lentement les heures coulent, et la pauvre femme, dans la terreur de cette attente, regarde alternativement l'aiguille qui court sur la pendule et cette porte fermée et muette par où viendra son arrêt de supplice.

A dix heures et demie, quelqu'un frappe. On la coiffe en hâte d'un chapeau à grand voile, on la couvre d'un manteau ; on la conduit, inconsciente et comme égarée, au coin de la rue, où une voiture stationne. On la pousse pour la faire monter. Un homme, en long manteau et en chapeau rond, qui tient la portière, rentre le marchepied et se place à côté d'elle. Pas un mot n'est échangé. On

roule, on s'arrête à une entrée secrète du Grand-Palais, on la descend de voiture ; on la mène, en la soutenant, jusqu'à une porte qu'on ouvre du dedans avec impatience. On la place sur un fauteuil.

Elle est en présence de Napoléon. Elle ne le voit pas, elle pleure. Lui est à ses pieds et commence à lui parler doucement -, mais, à un moment, ces mots **Ton vieux mari** lui échappent. Elle jette un cri, elle s'élançe, elle veut fuir ; des hoquets de sanglots la suffoquent. A ce mot, toute l'horreur, toute la grossièreté, toute l'ignominie de l'acte qu'elle va commettre lui apparaît, brusquement réalisée, tangible, infâme. Lui reste étonné. Il ne comprend pas. C'est la première fois qu'il se trouve en telle posture. Cette femme qui s'est fait prier, mais point tant (car il ignore les moyens qu'on a employés), qui est venue à un rendez-vous nocturne, et qui à présent étouffe de sanglots et se jette sur la porte, est-elle une rouée d'une coquetterie sans égale ou une naïve d'une ingénuité sans précédent ? Est-ce une comédie qu'on lui joue pour mettre ses désirs à l'enchère ? Mais non, il y a des cris dont l'accent ne trompe pas, des mouvements impulsifs qu'on ne joue pas, surtout à dix-huit ans.

De la porte, à laquelle elle se cramponne, il la ramène avec une tendre violence sur le fauteuil, et alors, avec une voix qui se fait bien plus caressante, quoique par instants et comme malgré lui il y perce le ton habituel de la domination, évitant de prononcer les mots, d'évoquer les idées qui la heurtent, cherchant des tournures et des périphrases pour ne la point blesser, il lui fait subir un interrogatoire en règle et, par la logique irrésistible de ses questions, il lui arrache des lambeaux de réponses dont il se fait des armes. S'est-elle donnée volontairement à celui dont elle porte le nom ? Est-ce par amour des richesses et des titres ? Qui l'a pu décider à unir sa jeunesse, sa beauté à peine éclosée, à une vieillese décrépite, presque octogénaire ? C'est sa mère qui a voulu ce mariage ! **Et tu pourrais avoir des remords !** s'écrie-t-il. Mais, elle, se réfugie alors en sa religion : **Ce qui a été noué sur la terre ne peut plus être dénoué que dans le ciel.** Il se met à rire ; elle s'indigne et redouble ses pleurs.

En vérité, qu'est cela ? Qu'est ce fruit d'espèce nouvelle et qu'il n'a jamais encore goûté ? Quoi ! une femme qui veut rester fidèle à son mari, fidèle aux principes de sa religion, et cette femme est là, chez lui, la nuit, à ses ordres ! C'est un mystère qu'il prétend éclaircir, et il presse encore plus ses questions : l'éducation qu'elle a reçue, la vie qu'elle a menée à la campagne, les sociétés qu'elle a fréquentées, sa mère, sa famille, il veut tout savoir, et d'abord le nom qu'elle a reçu au baptême : ce nom de Marie dont toujours il l'appellera désormais.

A deux heures du matin, on frappe à la porte : **Quoi ! déjà ?** dit-il. **Eh bien ! ma douce et plaintive colombe, sèche les larmes, va te reposer. Ne crains plus l'aigle, il n'a d'autres forces près de toi que celles d'un amour passionné, mais d'un amour qui veut ton cœur avant tout. Tu finiras par l'aimer, car il sera tout pour toi, entends-tu bien ?** Il l'aide à rattacher son manteau, il la conduit vers la porte ; mais là, la main sur le loquet qu'il menace de ne pas ouvrir, il lui fait jurer qu'elle reviendra le lendemain.

On la ramène chez elle : elle est un peu plus calme, presque rassurée. Il lui semble que sa chimère prend un corps, que son rêve se réalise. Il a été bon, il a été tendre, mais nullement violent : il l'a épargnée ce soir, pourquoi pas demain ? A neuf heures du matin, la dame de confiance est à son chevet. Elle tient un gros paquet qu'elle déballe mystérieusement après avoir soigneusement fermé la porte. Elle en tire plusieurs écrins couverts de maroquin rouge, des fleurs de serre entremêlées de branches de lauriers et une lettre cachetée. Mais à peine a-

t-elle sorti des écrins un magnifique bouquet et une guirlande de diamants, à peine a-t-elle tourné ces parures en ses mains pour leur faire jeter leurs feux, que, de son lit, Mme Walewska les lui arrache et les lance, pour les briser, à l'autre bout de la chambre. Elle entend qu'on reporte à l'instant ces diamants. Croit-on donc qu'elle est à vendre et qu'il suffira de cela pour qu'elle se livre ? Ce n'est pas là de quoi troubler la messagère ; elle décachette la lettre et en donne lecture.

Marie, ma douce Marie, ma première pensée est pour toi, mon premier désir est de te revoir. Tu reviendras, n'est-ce pas ? Tu me l'as promis. Sinon, l'aigle volerait vers toi ! Je te verrai à dîner, l'ami le dit. Daigne donc accepter ce bouquet : qu'il devienne un lien mystérieux qui établisse entre nous un rapport secret au milieu de la foule qui nous environne. Exposés aux regards de la multitude, nous pourrions nous entendre. Quand ma main pressera mon cœur, tu sauras qu'il est tant occupé de toi, et pour répondre, tu presseras ton bouquet ! Aime-moi, ma gentille Marie, et que ta main ne quitte jamais ton bouquet !

N.

La lettre a beau dire, on ne lui fera pas accepter les diamants, pas même les fleurs, pas même les lauriers. Elle a son excuse prête : on ne porte de bouquets au côté que dans les bals, et c'est à un dîner qu'elle doit se rendre. Quant à se soustraire à ce dîner, vainement l'essaierait-elle : autour d'elle toutes les têtes sont montées, toutes les ambitions sont en mouvement ; sa famille est enivrée, son mari demeure entièrement aveugle : pas un moment il n'a la perception de ce qui se joue autour de lui, et c'est lui le plus ardent à souhaiter les invitations.

Elle arrive ; on se presse autour d'elle, on l'examine, on se fait présenter. Il lui semble que tous ces inconnus savent son aventure de la veille. L'Empereur est déjà là. Il paraît mécontent : il fronce ses sourcils, il regarde la pauvre femme de son œil mauvais, son œil perçant et scrutateur qui jette une flamme.

A un moment, elle le voit brusquement s'avancer vers elle, et, pantelante à la pensée d'une scène publique, de quelque éclat irréparable, elle se souvient et met sa main à la place où devrait être le bouquet. Soudain, ses traits à lui se radoucissent, son œil éteint sa flamme, sa main répond par un signe analogue, et, avant qu'on ne passe à table, il appelle Duroc et lui parle un instant à l'oreille.

A peine est-elle assise, comme au précédent dîner, à côté du Grand-maréchal, que celui-ci l'attaque de reproches sur le bouquet ; mais elle riposte en prenant l'offensive sur les diamants : elle n'acceptera aucun présent de ce genre, qu'on se le tienne pour dit ! Comment oserait-elle se montrer ainsi parée ? Ce qui, seul, peut contenter son admiration et son dévouement, c'est une espérance pour l'avenir de son pays. **Cette espérance**, répond Duroc, **l'Empereur ne l'a-t-il pas donnée ?** Et il rappelle toute une série d'actes qui, dès maintenant, valent mieux que des promesses. Quant à savoir s'il l'aime, comment en douterait-elle ? A présent encore, il n'a d'yeux que pour elle. Pendant qu'il paraît uniquement occupé de la conversation générale, des questions qu'il pose et des réponses qu'il reçoit, il ne cesse de tenir la main sur son cœur. Tout à l'heure, s'il a appelé Duroc, s'il lui a parlé à l'oreille, c'est pour qu'il ne manquât point de rappeler la promesse qu'elle a faite de venir le soir. Et puis, des dissertations sur la misère des grandeurs, sur le besoin qu'éprouve un souverain tel que l'Empereur de trouver un cœur qui le comprenne, sur la gloire d'une telle mission que toute femme ambitionnerait...

Elle est venue une fois, il faut bien qu'elle revienne. On prend les mêmes précautions ; on la conduit de même. Elle entre. Il est sombre, soucieux. **Vous voilà enfin !** dit-il : **je n'espérais plus vous voir.** Il la débarrasse de son manteau, lui enlève son chapeau, l'installe dans un fauteuil, puis debout devant elle, sévèrement, il lui ordonne de se justifier. Pourquoi est-elle venue à Bronie ? Pourquoi a-t-elle cherché à lui inspirer un sentiment qu'elle ne partageait pas ? Pourquoi a-t-elle refusé ses fleurs, jusqu'à ses lauriers ? Qu'en a-t-elle fait ? Il y attachait l'espérance de tant d'intéressants moments, et elle l'en a privé. Sa main, à lui, n'a point quitté son cœur et sa main, à elle, est restée immobile ; une fois seulement elle a répondu. Et, se frappant le front, avec un geste de rage, il s'écrie : **Voilà bien une Polonaise ! C'est vous qui m'affermissez dans l'opinion que j'ai de votre nation.**

Déjà tout émue par cet accueil, profondément troublée par ces paroles, elle murmure : **Ah ! Sire, de grâce, cette opinion, dites-la-moi.**

Et il dit alors qu'il juge les Polonais passionnés et légers. Tout se fait chez eux par fantaisie et rien par système. Leur enthousiasme est impétueux, tumultueux, instantané ; mais ils ne savent ni le régler, ni le perpétuer. Et ce portrait des Polonais, c'est son portrait à elle. N'a-t-elle pas couru comme une folle pour l'apercevoir au passage ? Il s'est laissé prendre le cœur par ce regard si tendre, par ces expressions si passionnées, et elle, elle a disparu, il a eu beau la chercher, il ne l'a point trouvée ; et quand, enfin, une des dernières, elle est arrivée, elle était de glace. Qu'elle le sache : toutes les fois qu'il a cru une chose impossible, il l'a désirée avec plus d'ardeur. Rien ne le décourage pour l'obtenir. Cette idée de l'impossible l'aiguillonne et il avance toujours. Habitué qu'il est à ce que tout cède avec empressement aux désirs qu'il exprime, la résistance qu'elle lui oppose lui tient au cœur.

Peu à peu, il s'exalte ; feinte ou vraie, la colère lui monte au cerveau : **Je veux, entends-tu bien ce mot ? je veux te forcer à m'aimer ! J'ai fait revivre le nom de ta patrie : sa souche existe encore grâce à moi. Je ferai plus encore. Mais songe que, comme cette montre que je tiens à la main et que je brise à tes yeux, c'est ainsi que son nom périra et toutes les espérances, si tu me pousses à bout en repoussant mon cœur et en me refusant le tien.**

Devant cette violence, ces menaces, cette montre brisée qui vole en éclats, la pauvre femme tombe roide sur le parquet... Quand elle sort de son évanouissement, elle ne s'appartient plus. Il est là, près d'elle, essuyant les larmes qui, goutte à goutte, tombent de ses yeux.

Désormais c'est une liaison, si l'on peut ainsi appeler l'habitude prise par elle de venir, chaque soir, au palais, subir, avec une passive résignation, des caresses dont elle espère toujours le prix ; car ce n'est point pour si peu qu'elle s'est donnée ou plutôt qu'elle s'est laissé prendre : pour qu'un gouvernement provisoire soit nommé, qu'un embryon d'armée soit créé et que quelques compagnies de cheveau-légers soient agrégées à la Garde de l'Empereur des Français. Le seul salaire qui puisse la contenter, qui puisse l'absoudre à ses propres yeux, c'est la Pologne rétablie comme nation et comme État. Incapable de feindre un sentiment que son cœur n'éprouve pas, de simuler une passion qu'elle ignore sa pudeur, elle n'a rien de ce qu'il faut pour dominer un amant et pour le conduire, pas même assez d'habileté pour lui cacher le mobile auquel elle obéit. Elle remet chaque soir la conversation sur le seul sujet qui l'occupe ; elle reçoit des consolations, des espérances, des promesses même, mais toujours

pour plus tard, pour l'avenir, un avenir dont, à présent, elle envisage le supplice sans qu'elle puisse y fixer aucun terme.

Ce n'est pas que, dans son pays, elle rencontrât autour d'elle une réprobation. Sauf son mari qu'elle a dû quitter, chacun s'empresse à lui faire la cour, non comme à une favorite, mais comme à une victime, car nul n'ignore ce qu'elle souffre et combien elle est digne d'estime, de respect et de pitié. Ce sont les propres sœurs de son mari, la princesse Jablonowska et la comtesse Birginska, qui se sont instituées ses chaperons. Il ne tiendrait qu'à elle d'occuper, à Varsovie, la première place, et, si elle était autre, elle y paraîtrait en souveraine. Elle aurait des ennemis alors, mais comme elle cherche l'ombre et qu'elle ne prétend à rien, on ne la redoute pas ; on l'encense moins, mais on la plaint davantage.

Son aventure, d'ailleurs, n'a rien de choquant pour une société qui pare simplement les habitudes de polygamie orientale du scepticisme élégant apporté de Versailles ; qui a reçu et retenu les exemples de morale de Catherine la Grande et qui trouve, lorsqu'il lui plaît, dans le divorce, la sanction légale, et même religieuse, de ses fantaisies extra conjugales.

Nul grand seigneur, en ce temps-là, qui, à côté de sa femme, n'ait, dans le monde, une maîtresse attitrée et n'entretienne en quelque'un de ses châteaux une ou plusieurs Géorgiennes favorites.

Par suite, Napoléon apparaît aux chefs de la noblesse polonaise comme un souverain singulièrement chaste, car il fait la guerre sans traîner un harem à sa suite ; il n'a point accepté les femmes qui toutes se seraient offertes à lui : il n'en a désiré qu'une, et il a attendu qu'elle se donnât.

La conduite qu'ils ont tenue eux-mêmes, ces nobles, leur semble non seulement naturelle, mais strictement obligée. Il fallait que, venant à Varsovie et y résidant, Napoléon eût une femme, et il fallait qu'ils lui offrissent celle qui pouvait lui plaire le mieux.

Par bonheur, cette femme s'est rencontrée telle qu'en cent ans ils n'eussent point trouvé la pareille : simple, naïve, pudique, désintéressée, uniquement animée de la patrie, capable d'inspirer un sentiment durable et une passion vraie, incarnant ce qu'il y a dans la nation de plus aimable et de plus généreux.

Elle ne sera pas pour Napoléon une maîtresse de passage, elle sera une sorte d'*épouse à côté* ; qui ne participera, à la vérité, ni aux dignités de la couronne ni aux splendeurs du trône, mais qui occupera un rang spécial, qui sera l'ambassadrice de sa patrie près de l'Empereur, sa femme polonaise. Par un lien très léger encore, mais qu'elle pourra resserrer plus tard, elle unira le cœur de Napoléon aux destinées de la Pologne. Rien que par sa muette présence, elle l'obligera à se souvenir de ses promesses, à se justifier de ne les point tenir, lui imposera le remords de sa dette non payée.

Et, au fond, cela, n'est pas si mal raisonné, car, presque chaque soir, il revient à ce problème que lui rappelle constamment cette femme.

Il sent bien, et il le lui dit, que ce n'est point lui qu'elle aime, mais sa patrie, et elle ne s'en défend point. Très franchement elle le déclare, et lui qui se mettrait en défiance s'il soupçonnait qu'une femme voulût le conduire ou se servir de lui, il livre son secret à cette enfant naïve et sincère ; il la sent si profondément détachée de ce qui fait l'ambition des autres femmes ! il souhaiterait tant la

contenter ! et, débiteur insolvable, il ne peut lui payer le salaire qu'elle avait droit d'espérer !

Tu peux être sûre, lui dit-il, que la promesse que je t'ai faite sera remplie. J'ai déjà forcé la Russie à lâcher la part qu'elle usurpait, le temps fera le reste. Ce n'est pas le moment de réaliser tout, il faut patienter. La politique est une corde qui casse quand on la tend trop fort. En attendant, vos hommes politiques se forment. Car combien en avez-vous ? Vous êtes riches en bons patriotes ; vous avez des bras, oui, j'en conviens : l'honneur et le courage sortent par tous les pores de vos braves, mais cela ne suffit pas : il faut une grande unanimité.

Sans cesse — et c'est là l'étrange et le surprenant, car jamais homme n'a moins admis qu'une femme lui parlât de politique — sans cesse, et comme malgré lui, il revient, dans ces entretiens du soir, à ce qu'il faut faire pour améliorer le sort du peuple, pour répandre le bien-être, pour déterminer un effort unanime, fût-ce aux dépens de l'aristocratie possédante.

Tu sais bien, lui dit-il, que j'aime ta nation ; que mon intention, mes vues politiques, tout me porte à désirer son entier rétablissement. Je veux bien seconder ses efforts, soutenir ses droits : tout ce qui dépendra de moi sans altérer mes devoirs et l'intérêt de la France, je le ferai sans nul doute ; mais songe que de trop grandes distances nous séparent : ce que je puis établir aujourd'hui peut être détruit demain. Mes premiers devoirs sont pour la France, je ne puis faire couler le sang français pour une cause étrangère à ses intérêts et armer mon peuple pour courir à votre secours chaque fois qu'il sera nécessaire.

De ces hautes pensées, par un revirement qui laisse son interlocutrice interdite, il tombe aux commérages des salons, aux historiettes particulières, aux anecdotes secrètes. Il veut qu'elle lui raconte la vie privée de chacun des personnages qu'il rencontre. Sa curiosité est insatiable et s'applique aux minuties. C'est pour lui le moyen de se former, en quelque lieu qu'il se trouve, en celui-ci surtout où de si grands intérêts sont en jeu, une opinion sur la classe dirigeante.

De cet ensemble de petits faits qui se gravent dans sa mémoire, dont il est si friand qu'il étonne de sa science la femme qui l'écoute, il tire ses conclusions, et elle s'aperçoit alors qu'elle a donné des armes contre elle-même : elle proteste, elle s'indigne du jugement qu'il porte, et la querelle finit par un tape légère qu'il lui donne sur la joue en lui disant : **Ma bonne Marie, tu es digne d'être Spartiate et d'avoir une patrie.**

Il ne l'aimerait point comme il l'aime s'il ne s'occupait de ses toilettes. C'est chez lui une prétention d'y être passé maître. **Vous savez que je me connais très bien en toilettes**, écrivait-il à Savary. Dès le Consulat, lorsqu'il s'agissait d'envoyer des présents de modes à quelque souveraine, reine d'Espagne ou de Prusse, c'est lui qui les choisissait. A sa cour, nulle femme mal habillée n'échappe à sa critique, et Joséphine même, qui l'a habitué au plus grand luxe, à l'élégance la plus recherchée, au goût le plus raffiné, n'est pas à l'abri des observations. Surtout il déteste les robes d'une couleur foncée. Mme Walewska s'obstine à n'en porter que de très, simples, et toujours blanches, grises ou noires. Celles-ci lui déplaisent infiniment, et il le lui dit. **Une Polonaise, réplique-t-elle, doit porter le deuil de sa patrie. Quand vous la ressuscitez, je ne quitterai plus le rose.**

Ainsi tout le ramène à ce même sujet ; mais il ne s'en fâche point et son amour très vif n'en est pas diminué. C'est le temps où il écrit à son frère Joseph : **Ma santé n'a jamais été aussi bonne, tellement que je suis devenu plus galant que**

par le passé. Et cette confiance est à ce point hors de ses habitudes qu'elle est significative.

Il ne lui suffit pas de voir sa maîtresse tous les soirs en particulier, il faut qu'elle soit de tous les dîners, de toutes les fêtes où il se rend, pendant le temps qu'il passe à Varsovie, avant la campagne d'Eylau. Et là, point d'instant où il ne veuille communiquer avec elle par ce langage mystérieux et muet qu'il lui a enseigné et où elle est maintenant bien plus experte que Duroc lui-même. Elle comprend à présent ces gestes de la main, ces signes des doigts qui ne s'adressent qu'à elle seule, par lesquels elle seule suit une pensée d'amour qui n'est livrée qu'à elle, dans le même temps où l'Empereur soutient avec toute l'assemblée une conversation animée, une discussion sérieuse, qu'il raconte des événements avec une précision absolue ou qu'il prononce les plus solennels discours.

Cela t'étonne ? lui dit-il. Sache donc que je dois remplir dignement le poste qui m'est assigné. J'ai l'honneur de commander aux nations : je n'étais qu'un gland, je suis devenu chêne. Je domine, on me voit, on m'observe, de loin comme de près. Cette situation me force à jouer un rôle qui, quelquefois, peut ne pas m'être naturel, mais que je dois soutenir pour rendre compte, bien plus à moi-même qu'aux autres, de cette représentation commandée par le caractère dont je suis revêtu. Mais, tandis que je fais le chêne pour tous, j'aime à redevenir gland pour toi seule. Et comment ferais-je, quand la foule nous observe, pour te dire : *Marie, je t'aime !* Et toutes les fois que je regarde, j'ai cette envie-là, et je ne puis m'approcher de ton oreille sans déroger.

Quand il transporte son quartier général à Finckenstein, il faut qu'elle le suive, et, là, c'est une existence mélancolique, toute semblable à celle qu'elle menait jadis à Walewice près de son vieux mari. La solitude en est uniquement coupée par les repas, tête à tête avec l'Empereur, servis par un simple valet de chambre de toilette. Les heures lentes sont usées à des lectures ou des tapisseries. La distraction, c'est la parade, regardée par les jalousies closes : une vie de recluse toute aux ordres du maître, sans nulle société, nul plaisir, nulle coquetterie ; et, cette vie, elle en est satisfaite, bien plus que de la vie brillante, agitée et mondaine qu'elle avait à Varsovie.

Aussi réalise-t-elle pour lui le type de la femme tel qu'il a cru le trouver en Joséphine : la femme douce, complaisante, attentive, timide, qui n'a point de désirs, ni même, à ce qu'il semble, de volonté, qui est toute à lui, et que si elle attend de lui une grâce, c'est une grâce à ce point colossale, à ce point impersonnelle, qu'il est déjà d'une âme singulièrement haute d'en concevoir la chimère, et que l'espérer d'un homme, c'est égaler presque cet homme à un dieu.

Tout cela est pour le prendre par ses fibres les plus intimes, et c'est pourquoi, lorsqu'il va quitter la Pologne sans avoir accompli le rêve pour lequel cette femme s'est donnée à lui ; lorsque, elle, désespérée et désabusée, après l'avoir conjuré une fois encore de lui rendre sa patrie, refuse de le suivre à Paris, annonce qu'elle va se retirer au fond d'une campagne pour y attendre dans le deuil et la prière la réalisation des promesses qu'il n'a point tenues, c'est lui, à son tour, qui supplie : *Je sais, lui dit-il, que tu peux vivre sans moi... Je sais que ton cœur n'est pas à moi... Mais tu es bonne, douce ; ton cœur est si noble et si pur ! Pourrais-tu me priver de quelques instants de félicité passés chaque jour près de toi ? Je n'en puis avoir que par toi, et l'on me croit le plus heureux de la terre.* Et il dit cela avec un sourire si amer et si triste, que, prise par un

sentiment étrange de pitié pour ce maître du monde, elle promet de venir à Paris.

Elle y arrive au commencement de 1808, et désormais cette liaison mystérieuse, que traversent sans doute quelques infidélités de la part de Napoléon, mais qui n'en demeure pas moins, pour lui, sa grande, son unique affaire de cœur, s'établit sur un pied si étrange que, si l'on n'en avait trouvé des preuves certaines ; si la confrontation de divers témoins qui, inconsciemment, fournissent çà et là quelques détails isolés, quelques dates authentiques, ne permettait de rétablir la chaîne des événements, on n'oserait affirmer la continuité de faits que les contemporains les mieux instruits ont paru ignorer.

Pendant la campagne de 1809, Mme Walewska se rend à Vienne, où une maison fort élégante a été préparée pour elle près du palais de Schoenbrunn ; elle y devient enceinte, et, après la paix de Vienne, elle retourne faire ses couches à Walewice, où naît, le 4 mai 1810, Alexandre-Florian-Joseph Colonna-Walewski. N'est-on pas en droit de se demander, après ce qu'on sait à présent, si certaines des hésitations qu'a manifestées Napoléon au moment de traiter avec l'Autriche, ses incertitudes au sujet du sort qu'il ferait à la Pologne, n'ont pas été dues à la présence de celle à laquelle il avait si formellement promis le rétablissement de sa patrie ?

A la fin de 1810, après une saison aux eaux de Spa, Mme Walewska, accompagnée de sa belle-sœur, la princesse Jablonowska, revient à Paris et y amène son fils nouveau-né : elle habite un joli hôtel dans la Chaussée-d'Antin, d'abord rue du Houssaie, n° 2, puis rue de la Victoire, 48. Tous les matins, l'Empereur envoie demander ses ordres. On met à sa disposition des loges dans tous les théâtres, on ouvre devant elle les portes de tous les musées. C'est Corvisart qui est chargé de surveiller sa santé ; c'est Duroc qui a mission expresse de satisfaire ses désirs, de lui procurer la vie matérielle la plus large et la plus agréable. — L'Empereur fait par mois dix mille francs de pension.

Un seul exemple de son pouvoir : à Spa, un jeune Anglais, M. S..., s'est permis une plaisanterie d'un goût au moins contestable à l'égard de la princesse Jablonowska. La princesse, au retour, l'invite à les accompagner, elle et Mme Walewska, au Musée d'artillerie. Dans la salle des armures, la société s'arrête devant l'armure de Jeanne d'Arc, et, pendant que M. S... la considère, l'héroïne étend les bras, saisit le jeune Anglais et le presse contre son cœur. Il se débat, il étouffe, il demande grâce ; mais ce n'est que sur l'ordre de Mme Walewska que Jeanne d'Arc lui rend la liberté. N'est-ce point là — surtout quand on sait la jalousie de Napoléon pour ses musées — une preuve certaine de puissance ?

Aussi souvent qu'il peut s'échapper, l'Empereur vient passer quelques moments avec elle, ou bien il la fait venir au château avec son fils, auquel il a, dès l'arrivée, conféré le titre de comte de l'Empire. Personne dans la société — sauf les Polonais — ne soupçonne cette liaison : Mme Walewska, en effet, se montre à peine, ne reçoit que quelques compatriotes. Sa tenue est parfaite, son train modeste, sa conduite extrêmement réservée. Si elle va prendre les eaux à Spa, ses belles-sœurs l'y conduisent. C'est chez sa belle-sœur, dans une maison louée à Mons-sur-Orge, qu'on appelait le Château de Brétigny et qui appartenait à la duchesse de Richelieu, qu'elle passe la belle saison. Vainement veut-on l'entraîner : elle n'a point d'autre préoccupation que de cacher ce dont tant d'autres femmes seraient si fières. Cette maison de campagne qu'elle habite, fort modeste, tout à fait retirée, est son univers, et elle n'en sort que le moins possible. Néanmoins on s'occupe d'elle chez les ambassadeurs et même les

espions ; et c'est pour dire entre autres sottises qu'elle a à la Cour officiellement les *petites entrées* ; or les *entrées particulières* qui étaient le comble de la faveur n'étaient point accordées une fois pour toutes, mais devaient être renouvelées, même pour les dames de la Maison, à chaque voyage dans un nouveau palais. Les listes existent et Mme Walewska n'y figure point. Il est vraisemblable que les petites entrées qu'elle avait, n'étaient en rien officielles.

Au commencement de 1812, l'état des relations avec la Russie fait prévoir la guerre prochaine, on s'en réjouit fort à Mons. La princesse Jablonowska reçoit de Varsovie lettres sur lettres annonçant que l'Empereur a pris l'engagement positif de rétablir la Pologne dans son intégrité. Toutes ses dames s'empressent d'écrire à leurs intendants qu'on ouvre leurs châteaux aux Français, qu'on les y traite comme on traiterait les maîtres. C'est pour l'Empereur une exaltation presque déraisonnante. Dans la soirée, on chante des airs nationaux, on tire des feux d'artifice ; on danse même, mais la mazurka. Le matin, on fait dire des messes et l'on assiste à des neuvaines. Pas une de ces dames qui n'ait au bras l'écharpe aux couleurs nationales. C'est une reprise, mais presque plus violente, des accès de 1807 et 1809. Un jour, chez la princesse, Kosciuszko arrive en visiteur. Il voit cet enthousiasme, ce délire, ces écharpes : il s'approche de la maîtresse de la maison, et, sans rien dire, dénoue l'écharpe qu'il presse sur son cœur.

Kosciuszko était-il en droit de juger ainsi les desseins de Napoléon ? En tout cas, les intentions de Napoléon à l'égard de Mme Walewska se trouvent affirmées, à cette date même par un acte à ce point exceptionnel qu'il est impossible de n'y point voir, en même temps qu'une précaution prise à la veille d'une grande guerre contre toutes les éventualités, une avance marquée aux gentilshommes polonais dont l'Empereur tient à exciter le dévouement. Il n'est pas un seul des nombreux décrets rendus en matière de constitution de titres et de dotations qui renferme des clauses analogues. Unique en son genre, il déroge expressément à tous les principes qui ont servi de base à la Noblesse impériale et rappelle par certaines de ses clauses les dispositions prises par Louis XIV à l'égard des Légitimés.

Le majorât composé, ainsi qu'il résulte de l'état joint au décret, de soixante-neuf fermes ou parcelles de terre louées à divers moyennant une somme totale de 169.516 fr. 60, provenait des biens réservés par l'Empereur lors de l'accession de Murat au trône de Naples et formait le reliquat des domaines qui avaient servi à établir la dotation des ducs d'Otrante, de Gaète, et de Tarente et du comte Régnier.

Les lettres patentes furent signées par l'Empereur à Königsberg le 15 juin ; l'investiture du majorât fut donnée par le Conseil du sceau le 13 août, le mandataire de Mme Walewska prit possession des biens le 12 octobre, et la jouissance des loyers data du commencement de l'année rurale.

Mme Walewska était venue à Varsovie pour assister à la résurrection de sa patrie. L'archevêque de Malines l'y traitait en *fac-similé d'Impératrice*, et on s'étonnait de son *aplomb modeste* dans une situation assez difficile, car on ne doutait point que, sous prétexte de ses affaires, le vrai mobile de son voyage n'eût été l'espoir d'être appelée au quartier général. Elle n'y est point mandée et retourne à Paris, où il semble qu'elle se répande davantage dans le monde. Ce n'est pas parce que, sur les invitations réitérées de Joséphine, elle se rend à Malmaison avec son fils que l'Impératrice comble de jousjoux et de cadeaux ; mais c'est qu'on lui voit des toilettes qui ne peuvent être faites que pour la Cour impériale. Voici paraître en 1813 deux *grands habits* : l'un est une robe de

velours noir avec chérousque en tulle lamé d'or fin, l'autre un grand habit en tulle blanc avec chérousque et toque à plumes.

Jusque-là, bien qu'elle soit élégante et que, pour ses robes du soir, elle dépense, chez Leroy seulement, plus de trois mille francs par semestre, elle n'a point de robe de cour. Dans ses toilettes, elle continue à affectionner le blanc ou les nuances éteintes, un peu endeuillées ; on lui voit des robes en levantine lilas, en tulle blanc avec trois montants d'acacia, en tulle blanc garni en roses effeuillées et appliquées : ou bien c'est le blanc et le bleu, les couleurs polonaises : comme une robe en taffetas ombré bleu et blanc, une robe en tulle bleu garnie de bruyères et de marguerites blanches...

Napoléon, pour se souvenir d'elle, n'a pas besoin qu'elle se montre à la Cour : il n'en faut pour preuve qu'une lettre écrite de Nogent, le 8 février 1814, au milieu des angoisses de la campagne de France, au lendemain de Brienne, à la veille de Champaubert : craignant que Murat ne confisquât la première dotation, il a chargé son trésorier général, M. de la Bouillerie, d'établir un nouveau majorât de cinquante mille livres de rente pour le jeune comte Walewski, de façon que, en cas qu'il mourût, sa mère en fût héritière. Il s'inquiète à la pensée que toutes les formalités ne sont pas accomplies, que les actions sur les Canaux formant 30.000 livres de rente ne sont point immobilisées, que les vingt autres mille francs sur le Grand Livre ne sont point inscrits, et il écrit de sa main à La Bouillerie :

J'ai reçu votre lettre relativement au jeune Walewska. Je vous laisse carte blanche. Faites ce qui est convenable, mais faites de suite. Ce qui m'intéresse, c'est surtout l'enfant, et la mère après.

N.

Nogent, 8 février.

De cela, elle ne sait rien, car jamais âme ne fut plus désintéressée que la sienne. A Fontainebleau, aux derniers jours, lorsque l'Empereur, abandonné de tous, venait de chercher dans la mort un asile que sa destinée lui refusa, elle arrive, et, toute une nuit, dans une antichambre, elle attend qu'il la fasse appeler. Lui, absorbé par ses pensées, épuisé par cette crise physique qu'il vient de traverser, ne songe à la demander qu'une heure après qu'elle est repartie. **La pauvre femme !** dit-il, **elle se croira oubliée !**

Elle lui écrit et, de sa main, il répond :

Marie, j'ai reçu votre lettre du 15. Les sentiments qui vous animent me touchent vivement. Ils sont dignes de votre belle âme et de la bonté de votre cœur. Lorsque vous aurez arrangé vos affaires, si vous allez aux eaux de Lucques ou de Pise, je vous verrai avec un grand et vif intérêt ainsi que votre fils pour qui mes sentiments seront toujours invariables. Portez-vous bien, n'ayez point de chagrin, pensez à moi avec plaisir et ne doutez jamais de moi.

N.

Le 16 avril.

Au mois d'août, elle est à Florence. Elle va s'embarquer pour aller à Naples reconnaître les biens qui sont à son fils et solliciter de Murat qu'il les lui

conserve. Elle fait demander à l'Empereur de vouloir bien la recevoir et, à la fin du mois, accompagnée de son fils, de sa sœur, de son frère, le colonel Laczinski, elle débarque à l'île d'Elbe et passe une journée près de l'Empereur à l'Ermitage de la Marciana. En 1815, dès qu'elle apprend le retour de Napoléon à Paris, elle se hâte d'accourir et, parmi ces femmes dont le dévouement survit à la fortune et qui se montrent les plus assidues à l'Élysée et à Malmaison, c'est elle qu'il faut citer la première.

Mais, après le départ pour Sainte-Hélène, elle se crut libre. M. Walewski étant mort depuis 1814, elle épousa en 1816, à Liège, où il avait dû se réfugier après le second retour des Bourbons, un cousin de l'Empereur, le général comte d'Ornano, ancien colonel des dragons de la Garde, un des plus brillants et des plus braves officiers de la Grande Armée. Ce mariage affecta vivement le captif de Sainte-Hélène. L'Empereur, dit un de ses compagnons, avait toujours conservé une tendresse extrême à Mme Walewska, et il n'était pas dans sa nature de permettre à ce qu'il aimait d'aimer autre chose que lui. Au reste, la pauvre femme n'eut point le temps de se familiariser avec le bonheur. Le 9 juin 1817, elle accouche à Liège. Elle rentre à Paris, où son mari a obtenu de revenir, et, à peine arrivée, elle meurt en son hôtel de la rue de la Victoire, le 15 décembre 1817.

Quant à son fils, dont l'Empereur avait dit dans son testament : *Je désire qu'Alexandre Walewski soit attiré au service de la France dans l'armée*, on sait quelle brillante carrière il a remplie. Sa vie de soldat, d'écrivain, de diplomate et d'homme d'État est mêlée trop intimement à l'histoire contemporaine pour qu'il soit nécessaire de s'y étendre et pour qu'il soit opportun de l'apprécier.

VI. — LE DIVORCE.

La mort de Napoléon-Chartes a aboli les rêves d'hérédité que Napoléon avait formés ; la naissance de Léon a dissipé ses incertitudes sur sa descendance ; l'amour pour Mme Walewska a fait décroître dans son cœur l'image de Joséphine. A Tilsitt, il n'y a peut-être point un échange direct de paroles sur une alliance avec une grande-duchesse de Russie, mais, dès le retour de Tilsitt, tout se prépare en vue du divorce : pour la première fois, l'Empereur en accepte l'idée. Seulement, ici, de la conception de l'idée à la réalisation, quel long intervalle ! Ailleurs, dans les opérations où son esprit seul est engagé, lorsque la résolution est prise, il ne souffre point de délai et poursuit son but sans que rien l'arrête. Ici, c'est bien son esprit qui a envisagé les inconvénients de la stérilité de Joséphine, les avantages d'un divorce et d'un second mariage, mais c'est son cœur qui s'oppose à ses desseins politiques et qui, durant deux pleines années, de juillet 1807 à octobre 1809, le fait hésiter, se donner et se reprendre, dans une attitude étrange que la politique n'explique point, que l'amour seul détermine.

Avant que Napoléon ait acquis l'énergie de rompre avec une femme à laquelle l'ont attaché une habitude de dix années, une grande passion, l'ardeur de son tempérament, la vanité même, une femme qu'il a aimée assez pour l'appeler à partager son trône et pour la préférer quelquefois, elle et les siens, à ceux qui lui tiennent par le sang, il faut que, fil à fil, le lien qui les unit se soit usé et brisé et que le divorce, cessant d'être seulement profitable, soit devenu nécessaire. Du premier coup, il n'a pu se résigner à sacrifier cette compagne à laquelle il prête d'autant plus de qualités qu'il se croit au moment de se rendre plus coupable envers elle. **Elle n'y résistera point : elle en mourra !** N'en arrive-t-il pas à penser que sa fortune a lui dépend d'elle et de son étoile ?

Mais ce n'est point une vaine superstition qui l'arrête, pas même le souci de l'opinion que prendront de lui ses anciens compagnons d'armes, l'armée et le peuple, si, deux années après le couronnement, il répudie la femme qu'il a fait sacrer : il ne s'occupe point de l'opinion : il n'écoute que son cœur et il recule. Devant ses hésitations, quelques-uns de ses plus affidés, tels que Fouché, s'imaginent de précipiter le dénouement, et veulent, par d'adroites insinuations, déterminer Joséphine à prendre elle-même l'initiative du sacrifice. Napoléon ne peut méconnaître que cet excès de zèle peut être inspiré par les projets qu'il a formés, que même il a laissé entrevoir. Mais, plus il se sent faible, plus il est violent ; il s'encolère, il désavoue rudement Fouché, il le traite comme jamais nul homme, de quelque condition qu'il fût, n'a été traité par lui. C'est lui qu'un de ses ministres a pensé faire céder à sa pression ! Et ce ministre, ce policier fuyant, se permet de pénétrer dans sa vie intime, d'entrer sa face hideuse dans la chambre conjugale ! Joséphine profite de l'indignation momentanée, et, bien dirigée par Talleyrand, qui, cette fois, pour une cause ou une autre, veut faire obstacle à Fouché, elle va droit à Napoléon, qui n'ose avouer son projet, hésite, chancelle, se laisse reprendre.

Alors, c'est fini pour un temps des listes de princesses nubiles établies d'après les almanachs, des renseignements confidentiels réclamés des agents extérieurs, des portraits soigneusement réunis pour se former une opinion. Napoléon **revient à sa femme bien plus que par le passé, par de fréquentes visites nocturnes.** Il la

presse dans ses bras, il pleure, il lui jure la tendresse la plus vive. En vain l'attaque-t-on à nouveau et croit-on l'avoir convaincu, la vue de sa femme ranime en lui tous les sentiments anciens, et c'est elle, maintenant, qui, prenant son avantage, pose la question et envisage en apparence, plus résolument que lui-même, l'hypothèse du divorce. Ce n'est point elle — et elle le lui signifie — qui viendra au devant de sa résolution : s'il ordonne, elle obéira ; mais il faut qu'il commande. Et il n'a point la force de commander. Pour assurer son pouvoir, pour fonder l'édifice de sa dynastie, pour garantir — selon les prévisions humaines — la perpétuation de son œuvre, l'homme au cœur de fer doit écarter une femme, et il ne le peut pas. Pour amoureux qu'il est redevenu, au moins par intermittences, s'est-il fait plus fidèle ? Non, — et dans le sentiment qu'il éprouve pour sa femme, la fidélité n'a rien à voir. Son amour est fait de souvenirs, de pitié, de reconnaissance, de tendresse ; le désir n'y est qu'une réminiscence, sans illusion sur la beauté et la jeunesse de la femme. Par suite, si Napoléon trouve à sa portée des femmes plus jeunes et plus jolies, il peut fort bien les désirer et les prendre, sans que son affection pour Joséphine en soit diminuée. Ce séjour à Paris et à Fontainebleau d'août à octobre 1807 est le beau temps de Mme Gazzani, et même Mme Gazzani n'est point seule. L'amusement purement physique qu'elle procure, et auquel son extrême beauté a pu seule donner un semblant d'intérêt, ne pourrait occuper Napoléon deux mois durant. A Fontainebleau, on croit qu'il va devenir amoureux de Mme de B., dame pour accompagner la princesse Pauline. Cette dame de B., dont le mari a un semblant d'alliance avec les Beauharnais et qui doit à cette parenté lointaine sa place à la Cour, en est une des plus jolies femmes. Sa beauté superbement épanouie — elle vient d'avoir vingt-huit ans — s'étale sur un corps gigantesque, un corps de cinq pieds six pouces. Certains trouvent même que, pour cette immense taille, la tête est trop petite et les traits enfantins ; mais ceux-là ne l'ont point vue en reine du jeu d'échecs au quadrille du bal Marescalchi. De l'esprit avec cela, point d'argent et nul préjugé.

L'Empereur la voit aux déjeuners de chasse, dont elle ne manque pas un, et la remarque ; il le lui fait savoir, et on dit même qu'il le lui écrit. Son appartement ayant été choisi au rez-de-chaussée du château, sur le jardin de Diane, est propice aux visites du soir : il faut passer par la fenêtre, et, dans l'embrasement, une haute marche expose les imprudents à des chutes bruyantes, mais la dame est accueillante et sait faciliter les accès. Elle s'en trouve bien, et le mari, fort âgé et des plus naïfs, s'en frotte les mains : *Ma femme*, dit-il un jour dans un salon, *a dans l'esprit des ressources incroyables. Nous ne sommes pas riches, et nous le paraissions grâce à son talent : c'est un vrai trésor !* Tant elle travaille qu'elle le fait chambellan d'un des rois frères de l'Empereur, le dernier promu, et baron de l'Empire, pour qu'elle soit baronne. Mais l'aventure, dont quelques-uns ont douté tant le secret fut bien gardé, n'est point suivie après le voyage de Fontainebleau, et le mari doit rabattre de ses joies. Il éprouva d'autres déplaisirs. Mme de B... se brouilla avec sa princesse à propos d'un brillant officier ; elle fut rayée des listes impériales et dut se retirer dans sa terre, tandis que l'officier partait pour l'Espagne, où il fut grièvement blessé. Au retour, après guérison pour lui et divorce pour la dame, il y eut mariage, et on serait indiscret à citer des dates.

Peut-être encore à ce moment se trouve-t-il quelque temps en liaison avec une autre dame de la princesse Pauline, une certaine Mme de Mathis pour laquelle nul ne paraît s'expliquer le goût qu'il a pris. *Elle est*, dit l'un, *petite, blonde, ronde comme une boule et un peu moins fraîche qu'une rose.* — *C'était*, dit un

autre, une petite blonde assez grasse à laquelle je ne trouvais rien de remarquable et je n'ai jamais conçu ce sentiment-là. Elle vécut tard et avec sa perruque blonde toute frisottée, sur sa tête trop grosse pour son corps, si épais fût-il, et que des toutes petites jambes portaient à peine, on s'étonnait qu'elle eût pu jamais avoir quelque agrément et que l'Empereur l'eût trouvée de son goût. Mais elle en avait des preuves écrites et qu'elle ne se faisait pas faute de montrer.

Pour avoir pris des distractions, pour être revenu au lit conjugal, pour s'être laissé toucher par ses souvenirs, pour s'être attendri et énervé. Napoléon ne s'est point convaincu, n'a point renoncé à l'idée qui l'obsède, qui le hante, que sous toutes les formes lui représentent ses conseillers et, bien plus vivement, sa propre ambition et sa raison. C'est bien en vue du divorce futur qu'il part en Italie à la fin de 1807. Une des inquiétudes de Joséphine, c'est le sort qui, elle répudiée, sera fait à son fils. Or, si Napoléon, dès 1805, a établi Eugène en Italie comme vice-roi ; si, en 1806, lorsqu'il l'a marié à la princesse Auguste, il lui a donné le titre de Fils de France, les promesses qu'il a faites n'ont point encore reçu la sanction suprême d'un acte législatif, et l'assurance de l'hérédité du royaume sur la tête d'Eugène et de ses descendants est purement verbale. Il veut donc sur ce point rassurer à la fois sa femme et la maison de Bavière ; il veut aussi s'éclairer sur un projet d'union qui serait décent. S'il a regretté de n'avoir point épousé la Vice-Reine, la princesse Auguste, la plus belle personne des Cercles, comme on disait avant lui, la sœur d'Auguste, la princesse Charlotte, ne serait-elle point la femme qui lui conviendrait ? et c'est pour cela, sans doute, qu'il convoque à Milan le roi, la reine et la princesse de Bavière. Entre temps, il réfléchit qu'il ne saurait être le beau-frère de son beau-fils. De plus, la jeune fille lui plaît moins qu'il n'espérait. Il la laisse donc à ses étranges destinées et se retourne à un nouveau plan : celui d'une alliance de famille.

N'est-elle point déjà grandelette et bonne à marier, cette Lolotte qu'il n'a point vue depuis cinq ans et que jadis, la tenant par la main, il menait par ses salons consulaires ? C'est la fille des premières noces de Lucien avec cette Catherine Boyer que Napoléon aimait en sœur, malgré qu'elle fût la fille de petits aubergistes de Saint-Maximin du Var et que, à ses débuts dans la famille, elle ne sût même pas signer son nom. Sans doute, depuis qu'elle a échappé à la tutelle d'Élisa, depuis qu'elle est partie de France avec son père et sa belle-mère, Lolotte a dû embrasser leurs querelles ; mais elle n'a pas encore quinze ans, les souvenirs de la première enfance peuvent se réveiller en elle. D'ailleurs, si vraiment l'écart de l'âge est trop grand, si la jeune fille éprouve des répugnances, si lui-même conçoit des scrupules, à défaut de son trône, ne peut-il appeler Lolotte à partager quelqu'un des trônes d'Europe, qu'il bonapartiserait ainsi : celui d'Espagne par exemple. Pour son jeu d'avenir, ce n'est point une carte inutile que cette fille de son sang, la seule à peu près nubile. Il la fait ramener à Paris ; il l'établit chez Madame Mère en observation ; mais Lolotte y reste peu. Elle égaie son père par ses correspondances sur la Cour, ne semblant point se douter que ses lettres sont surveillées. Napoléon reconnaît qu'il n'y a rien à faire de la fille de Lucien ; il la renvoie en Italie. Elle n'y trouva point une couronne souveraine, mais du moins une couronne fermée : elle épousa en 1815 le prince Gabrielli et ne mourut qu'en 1865.

Pour les projets matrimoniaux, le voyage d'Italie a donné de médiocres succès, et pourtant Fouché s'est encore agité à répandre et à accréditer le bruit du divorce, s'exposant à des lettres fulminantes qui n'arrêtent point son intrigue. Si fin soit-il et avisé d'ordinaire, il ne comprend pas que le moment est passé ; que

si les périls d'Eylau, du complot formé en son absence, ont pu toucher politiquement l'esprit de l'Empereur, l'impression n'a pas été assez vive pour être durable, il faut savoir attendre.

Et c'est bien ainsi que fait Napoléon à son retour, pendant les trois mois qu'il passe à Paris. Son cœur est tout occupé de Mme Walewska, récemment arrivée de Pologne. Sa pensée est distraite par quantité d'affaires, celles d'Espagne surtout, qu'il prétend mener à bien avant de reprendre avec Alexandre l'entretien de Tilsitt. Ce n'est que par intermittences qu'il revient au divorce : plus incapable que jamais — bien qu'à présent Talleyrand l'y pousse — de prendre une décision, et surtout de signifier une volonté, agité, nerveux au point d'en être vraiment malade, d'en avoir de terribles crises d'estomac, et, dans ces jours-là, attirant sur son lit sa femme toute vêtue pour un cercle de Cour, pleurant sur elle et sur lui-même, sanglotant qu'il ne peut la quitter.

Non ! il ne peut. On dirait que, par un sort, il lui est lié, qu'elle possède contre lui un talisman d'amour. Bien qu'il dise parfois qu'il la trouve vieille et qu'elle est laide, c'est avec elle, durant le séjour à Marrac, des enfantillages et des jeux gamins d'amant tout à fait épris. Il ne semble plus qu'il lui reste un souci d'avenir et une arrière-pensée de rupture quand, dans les promenades, devant les cheveau-légers d'escorte, il poursuit Joséphine sur la plage, la poussant dans l'eau à la *chambre d'amour*, en riant à plein gosier. Ou bien des fantaisies comme ce jour où l'Impératrice se pressant perd ses souliers, où lui, les prenant, les jetant au loin, la contraint de monter dans la voiture ainsi déchaussée, pour mieux voir et sentir ces pieds qu'il aime.

Et, en ces moments, ce n'est pas seulement le physique qui le touche, mais le moral : jamais Joséphine n'a été mieux inspirée qu'en ce voyage de Bayonne, jamais elle ne s'est mieux employée à le servir, n'a déployé plus de finesse.

Comme à bon droit il la trouve à sa place, intelligente, adroite, pleine de tact, en l'étrange rencontre qu'il faut subir avec les souverains d'Espagne. Comme ensuite, pendant ce voyage triomphal à travers les provinces du Midi et de l'Ouest, par une température à ce point torride qu'il faut marcher de nuit pour avoir un peu de fraîcheur ; pendant ce voyage où chaque station est marquée par des fêtes pareilles, également peu distrayantes, des réceptions et des présentations sans fin, où il subit lui-même la lassitude des ovations ; comme elle, toujours debout, toujours prête malgré migraines et malaises, toujours exacte et ponctuelle, toujours un sourire gracieux sur les lèvres, dit à propos à chacun le mot qui le flatte, sait d'un geste touchant et qui conquiert détacher et offrir aux femmes et aux jeunes filles les bijoux dont elle a eu soin de se parer, et, d'un présent officiel et banal, faire un cadeau personnel et intime ! Comme elle a l'air de s'intéresser aux choses et aux êtres, aux familles, aux enfants, à tout ce qui flatte le mieux les mères ! Comme elle semble née pour le doubler, pour mettre sa faiblesse caressante près de sa puissance dominatrice, pour séduire les cœurs en même temps que lui enflamme les esprits !

Et pourtant, quoiqu'il ait subi plus qu'autre le charme de Joséphine pendant ces quatre mois (d'avril à août) où il a vécu uniquement avec elle et ne lui a fait qu'une courte infidélité avec Mlle Guillebeau, au retour, l'idée du divorce le reprend, et nul doute qu'elle ne soit pour beaucoup dans le voyage d'Erfurt. C'est pour insinuer à Alexandre qu'il est disposé à offrir son trône à une des grandes-duchesses qu'il emmène Talleyrand. Mais là, Talleyrand, au lieu de servir son maître, le trahit sans scrupule : c'est lui qui fournit à l'Empereur de Russie le

moyen d'éluder la demande de Napoléon, qui jette les bases d'une coalition nouvelle contre la France et prépare la guerre de 1809.

Après Erfurt, il faut qu'à toute course Napoléon regagne Paris et la frontière d'Espagne. Il se confie aux demi-paroles, aux demi-promesses que lui a faites Alexandre et s'imagine qu'après en avoir fini avec l'émeute espagnole, rien ne sera plus simple que de réaliser le mariage russe. Ce n'est point une émeute, c'est une insurrection : où il croyait que deux mois suffiraient pour un triomphe définitif, il en met trois pour ne remporter que de stériles victoires. Puis, des complots à Paris dans sa propre famille, sa mort escomptée, l'Autriche en armes de nouveau et se préparant à l'offensive, la révolte des peuples prêchée en Allemagne par les Archiducs et la guerre sainte fomentée par les sociétés secrètes. Il repart de Benavente, franchissant les relais au galop de ses chevaux éperonnés, courant la poste comme un de ses pages. Pas même trois mois à Paris, le temps de démasquer quelque traître, de mettre ses affaires en ordre, d'organiser une armée et de la pousser vers le Danube, et il repart, l'Autriche ayant attaqué, l'archiduc Charles ayant envahi le territoire de la Confédération.

Mais quand, à Schönbrunn, après cette course vertigineuse qui a duré presque sans arrêt dix-sept mois, il s'arrête et réfléchit, la nécessité inévitable du divorce lui apparaît. Ce n'est pas seulement l'obligation d'assurer l'hérédité, et pourtant, un fils lui naissant, que deviendraient les trames ténébreuses de Murat et de Caroline ? — C'est aussi l'utilité, à Paris, lui absent, d'un représentant de sa personne autour de qui se rallieraient ses amis, en des cas comme celui d'une descente anglaise ou d'une levée de boucliers royaliste. Et Joséphine n'est plus là pour troubler ses sens par le souvenir des amours anciennes. Une autre femme, aussi attentive, bien plus timide et réservée, autrement jeune et belle, et celle-ci féconde, lui tient une société discrète et tendre, lui donne par surcroît la promesse, la certitude d'une paternité prochaine. Aussi, plus d'hésitation ! C'est décidé, c'est résolu, c'est fini de cette lutte qui, depuis deux pleines années, a occupé son esprit et tordu son cœur ; cette lutte avec lui-même, où les journées et les nuits ont été emplies par l'angoisse nerveuse de la rupture, où, avant de se déterminer au sacrifice, il a épuisé toutes les combinaisons qu'a pu lui offrir la fertilité de son esprit. Adoption d'un enfant naturel, simulation d'une grossesse, retour même à un des fils d'Hortense, il a tout envisagé, tout retourné, se serait prêté à tout ; mais, de fait, un seul système est pratique, un seul peut assurer l'Empire. Il le sent, il le comprend. Aussi, pour s'épargner les émotions, pour les épargner surtout à sa femme, pour ne point retomber aux hésitations et aux faiblesses, de Schönbrunn même, il ordonne à l'architecte de Fontainebleau qu'on ferme la communication entre l'appartement de l'Impératrice et son appartement. Et quand Joséphine arrive — en retard pour la première fois, — il défend sa porte, demeure avec ses ministres. Plus d'entretien particulier, point d'occasion pour une explication ; toujours, à dessein, du monde entre lui et elle. A des intermédiaires, à des affidés, des insinuations ; aux plus intimes, des ouvertures. Pour le dernier combat, après avoir tenté d'Hortense qui se refuse, il appelle d'Italie Eugène, et quand il le sait en route, il provoque lui-même, à Paris, la suprême conversation, celle où il doit d'obligation annoncer à Joséphine sa résolution. Elle s'y attend, non pas seulement depuis 1807, mais depuis toujours. Le voilà donc éclaté, ce coup dont elle a mis toute son adresse à se garantir, dont la terreur a empoisonné toute sa vie, ce divorce menaçant dès le retour d'Egypte, dont la pensée obsédante revient au moment du Consulat à vie, lors de la proclamation de l'Empire, à chacune des époques où la Fortune semble plus la combler !

Mais cette fois rien à faire, rien à tenter, nulle échappatoire, nul remède. Elle risque quand même les évanouissements et les larmes, mais sans espoir de le reprendre, uniquement pour tirer de la situation le meilleur parti possible. Elle veut un établissement pour son fils, des promesses et des actes. Pour elle-même, elle entend d'abord et surtout ne point s'éloigner de Paris, puis que ses dettes soient payées, puis qu'on lui conserve le rang et les prérogatives d'Impératrice, puis qu'elle ait de l'argent, bien de l'argent. Et elle en a, elle a tout ce qu'elle veut : l'Élysée pour palais de ville, Malmaison pour résidence de campagne, Navarre pour château de chasse, trois millions par année, une maison d'honneur égale à sa maison d'autrefois, le titre, les armoiries, les gardes, l'escorte, tout le train extérieur d'une Impératrice régnante, une place à part dans l'État.

Mais de l'argent, des palais, des titres, ce n'est rien pour lui ; il donne mieux : il donne ses larmes. Il donne ces jours de deuil usés à Trianon au jeu — lui qui ne joue jamais ! — et cette perpétuelle inquiétude au sujet de sa femme, qui lui fait, sur la route de Malmaison, précipiter à galop éperdu les pages, les écuyers, les chambellans, les grands officiers, pour avoir des nouvelles toutes fraîches, à chaque instant, de chacune des heures qu'elle passe sans lui. Et, comme un amant inquiet, le plus fidèle et le plus tendre des amants, il écrit lettre sur lettre, oblige tout ce qui l'entoure à des visites, prétend connaître jusqu'au moindre détail de la vie de la répudiée. Point d'attention, point de grâces, point de gentillesses qu'il ne fasse, se sentant ou se croyant coupable. Il voudrait qu'elle aussi prît sa décision, acceptât l'irrévocable, fût bonne figure à sa destinée nouvelle, lui enlevât ainsi à lui le souci de la savoir malheureuse par lui.

Et pourtant, quand il vient à Malmaison la voir et la consoler, il ne l'embrasse point, il n'entre point dans les appartements, il s'arrange toujours pour demeurer en vue, car il veut que Joséphine et tout le monde sachent que c'est à jamais fini. C'est ainsi un respect de plus qu'il lui témoigne en ne permettant point que personne puisse penser que sa femme d'hier demeure sa maîtresse de demain. Et puis, qui sait ? peut-être se défie-t-il de ses sens — et en ce cas, ce n'est pas seulement du respect qu'il montre : il témoigne combien vif, et puissant, et durable, et survivant à tout, même à la jeunesse et à, la beauté, a été et demeure encore cet amour qui date de treize ans, l'amour le plus passionné à ses débuts, le plus persistant malgré les accidentelles infidélités, le plus impérieux et le plus aveugle que jamais homme ait éprouvé.

VII. — MARIE-LOUISE.

Jusqu'ici, toutes les femmes que Napoléon a possédées, il les a tenues pour des subalternes. Le prestige que, au début, Joséphine a exercé sur lui a complètement disparu à partir de 1806. Voyant à sa cour les plus grandes dames de l'ancienne France, des Montmorency, des Mortemart, des Laval, il a pris les Beauharnais pour ce qu'ils sont et a acquis une plus exacte notion des distances. De ses maîtresses, nulle n'a été pour flatter sa vanité par sa naissance ou la mode où elle s'est mise. Il n'en a point recherché de cette sorte, ou, si l'on veut admettre qu'il l'a fait, il s'est vite dégoûté et n'a même pas été jusqu'au bout.

D'ailleurs, la belle vanité qu'il tirerait, au point où il est, de conquêtes telles qu'il en pourrait faire en France ! Pour satisfaire, par la femme, l'esprit d'ambition qui est en lui, il faut que l'aventure soit égalée à sa fortune ; il faut pour le moins une fille de race impériale, et c'est ce qu'il rencontre lorsque l'Empereur d'Autriche mendie son alliance et lui offre pour épouse sa fille aînée, Marie-Louise.

Cette fois, ce n'est plus, comme jadis avec Joséphine, l'accès dans un faubourg Saint-Germain imaginaire : c'est l'entrée dans la famille des rois, c'est l'apparentage avec ce qui domine le monde par l'ancienneté de la race et par l'illustration historique : avec les Bourbons et les Habsbourg-Lorraine. C'est, gravi, le dernier échelon qui restât à franchir pour être égalé, au moins en sa pensée, à ceux qui l'ont précédé sur ce trône, sa conquête ; même pour se relier à eux par une appellation qui établisse comme une descendance. Il pourra dire : Mon oncle, en parlant de Louis XVI ; Ma tante, en parlant de Marie-Antoinette, car, deux fois par sa mère et par son père, sa future femme est la nièce de la Reine et du Roi de France.

Désormais, en s'adressant aux empereurs et aux rois, il ne sera plus réduit au protocole de fraternité illusoire d'usage entre souverains : il sera réellement leur beau-fils ou leur petit-fils, leur cousin ou leur beau-frère : le système napoléonien qu'il a établi en Occident et qu'il a, depuis quatre ans, tenté de rattacher aux différents systèmes dynastiques par les mariages d'Eugène, de Stéphanie et de Jérôme, se trouvera, par son mariage à lui, aggloméré avec le système autrichien, comme jadis était le système des Bourbons. Sa dynastie perdra cet air improvisé qui lui est une faiblesse, et acquerra, avec des quartiers de noblesse qui feront passer sur son origine révolutionnaire, ces parentés qui, seules, paraissent à Napoléon constituer en politique un lien solide et durable.

Par ce mariage, son esprit d'ambition est donc satisfait ; mais son esprit de domination, comment s'accommodera-t-il d'une femme qui, ayant de tels aïeux, entraînant un tel surcroît de grandeur, doit avoir, de naissance et d'instinct, la conscience de ce qu'elle est et de ce qu'elle vaut, la volonté de s'établir en une place digne d'elle, et cette certitude d'infaillibilité qui, étant le propre des princes nés princes, suffit à les hausser en leur conscience au-dessus du commun des êtres ?

Par une surprenante fortune, il se trouve que le terrain a été préparé comme à dessein. L'enfant qu'on lui livre n'imagine point qu'elle puisse avoir d'autre volonté que celle de son père ; elle sait que sa destinée sera toujours subordonnée aux intérêts de sa maison, que sa personne est destinée à servir d'appoint dans quelque traité, et elle a été élevée de façon qu'elle subira sans

répugnance, presque sans conscience, l'époux quelconque que la politique lui imposera.

C'est pour un tel emploi qu'elle a été formée dès sa prime enfance.

On lui a appris quantité de langues : l'allemand, l'anglais, le turc, le bohème, l'espagnol, l'italien, le français, même le latin, car on ignore où sa destinée l'emportera. Plus son vocabulaire est étendu, plus elle connaît de mots divers pour exprimer la même idée, moins elle a d'idées ; c'est ce qu'il faut encore !

On l'a poussée aux arts d'agrément, musique et dessin, qui font une occupation décente et relevée aux princesses oisives, en quelque lieu qu'elles aillent.

On l'a tenue dans le littéral de la religion, en l'astreignant à de minutieuses pratiques, mais on l'a gardée des disputes sur les dogmes, car il se peut que l'époux espéré soit pour le moins schismatique.

Pour les mœurs, un mystère soigneusement épaissi : l'Archiduchesse doit ignorer que, dans la nature, existent des êtres de sexes différents. Avec des précautions dont s'avisent seuls les casuistes de la grande école espagnole, on s'est ingénié, pour ménager son innocence, à de tels raffinements pudibonds qu'ils en deviennent presque obscènes. Dans les basses-cours, rien que des poules, point de coq ; point de serin dans les cages, rien que des serines ; point de petits chiens dans les appartements, rien que des chiennes. Les livres — et quels pitoyables livres ! — sont expurgés ciseaux en main ; des pages, des lignes, des mots même coupés, sans qu'il vienne à l'idée des coupeurs que, devant ces trous, les archiduchesses rêvent. Il est vrai qu'une gouvernante, une aja, puis une grande maîtresse, tient la bride aux rêves. C'est elle qui commande dans les appartements, assiste aux leçons, dirige les jeux, surveille les domestiques et les institutrices. Ni jour ni nuit, elle ne quitte son élève. Comme cette charge passe pour grande et tient à la politique, la titulaire change si les ministres tombent : Marie-Louise a eu cinq gouvernantes en dix-huit ans ; mais l'éducation est réglée par des lois sévères et si strictes que, à travers les mutations de personnel, elle seule reste pareille.

Pour divertissements, ceux qu'on a dans un couvent : des fleurs à cultiver, des oiseaux à soigner, parfois quelque goûter sur l'herbe avec la fille de la gouvernante. Les jours de sortie, une intimité familiale très douce, mais très bourgeoise, avec des vieux oncles qui font de la peinture ou de la musique. Nulle toilette, point de bijoux, point de bals, aucune participation aux honneurs de cour, seulement quelques voyages pour les Diètes. Ce qui a le plus marqué dans la mémoire de Marie-Louise, ce qui l'a le plus distraite, c'a été ses fuites devant les invasions françaises : la discipline perdait alors de sa régularité et l'on se relâchait des pensums.

Ainsi, ce n'est point une femme qu'on livre à Napoléon, c'est une enfant pliée à une règle si sévère, si uniforme et si étroite que toute discipline sera douce en comparaison et que le moindre plaisir sera nouveau.

Mais si l'éducation a, chez elle, ainsi comprimé la nature, n'est-il pas à craindre que la nature ne veuille prendre ses revanches ? C'est ici l'éducation qu'ont reçue les filles de Marie-Thérèse, et l'on a vu à l'œuvre Marie-Antoinette à Versailles, Marie-Caroline à Naples, Marie-Amélie à Parme. Sans doute ! mais Napoléon suppose que les maris s'y sont mal pris, et il a fait son plan. La pensionnaire qu'il reçoit passera tout simplement du couvent de Schœnbrunn ou de Laxenbourg dans le couvent des Tuileries ou de Saint-Cloud. Il n'y aura en plus que le mari.

Ce seront les mêmes règles inflexibles, la même rigueur de surveillance ; nulle liberté de relations, point de lecture qui ne soit censurée, nulle visite masculine qui soit permise, l'aja remplacée par une dame d'honneur, et quatre femmes rouges montant perpétuellement la garde, deux aux portes, deux dans l'appartement, nuit et jour, comme des sentinelles devant l'ennemi.

Ainsi, puisque, mari, il est contraint d'apprendre à sa femme ce que son éducation tout entière a pris pour but de lui cacher, il suppléera à cette ignorance protectrice par les précautions matérielles : nul homme, si haut ou si bas qu'il soit placé sur l'échelle sociale, ne restera seul, ne fût-ce un instant, avec l'Impératrice.

Autour d'elle, l'ancienne étiquette du temps de Louis XIV, l'étiquette relâchée par l'indifférence de Louis XV et la faiblesse de Louis XVI, revivra tout entière. Mais, où la royauté voilait ses défiances sous l'apparence d'honneurs traditionnels, en employant les plus grandes dames du royaume à surveiller la Reine, sous couleur de lui tenir compagnie, Napoléon portera la netteté impitoyable de ses consignes militaires, et en accusera rigueur en chargeant de les appliquer des veuves ou des sœurs de soldats.

Ce n'est point jalousie, car il ne connaît point encore la femme pour laquelle il légifère : c'est prudence et précaution. Il a dit au Conseil d'État : **L'adultère est une affaire de canapé**, et il demeure convaincu, peut-être par expérience, que tout tête-à-tête entre homme et femme tourne facilement au criminel. Avec cette méfiance de la femme il doit trouver fort à son goût le système adopté par les Orientaux. S'il ne peut, parce que ce n'est point de mode en Occident, enfermer sa femme dans un harem, il supplée aux eunuques par les femmes rouges et remplace les grilles par l'étiquette. Sauf le nom, la prison est pareille. Il est vrai que, la prison acceptée, il entend y donner à sa femme toutes les jouissances matérielles qu'elle peut souhaiter : tant pis si elles se trouvent presque de tous points semblables à celles qu'offrirait un Sultan à une odalisque favorite !

A Vienne, Marie-Louise a ignoré les robes élégantes, les dentelles exquises, les schalls rares, les lingerie luxueuses : elle aura ici, pourvu qu'aucun marchand de modes ne l'approche et que les choix soient faits par sa dame d'atours, tout ce que l'industrie française produira de plus nouveau et de plus cher. Il lui en donne un avant-goût par le trousseau et la corbeille qu'il lui envoie, qu'il a vus lui-même article par article et qu'il a fait emballer sous ses yeux.

Ce sont les douze douzaines de chemises en batiste fine garnies de broderies, de dentelles et de valenciennes qui coûtent 19.386 fr., les vingt-quatre douzaines de mouchoirs qu'il paye 10.704 francs, les vingt-quatre camisoles de 9.060 francs, les trente-six jupons de 6.354 francs, les vingt-quatre bonnets de nuit de 5.642 francs, et les serre-tête, les fichus de nuit, les peignoirs, les fichus du matin, les robes (une de 5.000 fr. en point à l'aiguille), les pelotes, les frottoirs, les serviettes de toilette, jusqu'aux linges de garde-robe. Pour 94.666 francs de lingerie que fournissent Mlles Lolive et de Beuvry.

Puis, c'est pour 81.199 francs de dentelles — et il y a un schall d'Alençon de 3.200 francs, une robe d'Angleterre de 4.500 francs, une de 4.800, une de 8.000 ! — ce sont les 64 robes de Leroy, payées 126.976 francs, ce sont les dix-sept schalls de cachemire payés 39.860 francs ; ce sont les douze douzaines de bas, et, de ces bas, il en est depuis 18 francs jusqu'à 72 francs la paire ; ce sont les soixante paires de souliers et de brodequins, de toute couleur, de toute étoffe,

fabriqués sur les mesures envoyées de Vienne, et si mignons tous, que Napoléon, les faisant jouer au bout de ses doigts, les déclare de [bon augure](#).

Toutes les élégances, toutes les raretés, toutes les richesses de ce Paris qui, par le monde, régit le goût et donne la mode, il les étale devant elle : pour 411.736 fr. 24 cent, de fanfreluches. Et chaque année, elle en aura presque autant, puisque, pour sa toilette seule, elle en aura par mois 30.000 francs à dépenser : 360.000 francs par an.

A Vienne, elle avait à peine quelques pauvres bijoux qu'une bourgeoise de Paris eût méprisés : des bracelets en cheveux, une parure en petites perles, une autre en pastilles vertes, l'écrin d'une princesse ruinée. Elle aura à Paris des diamants comme nulle souveraine n'en eut jamais : ces treize diamants entourant le portrait de l'Empereur qui ont coûté 600.000 francs, un collier de 900.000 francs, deux pendeloques de 400.000, une grande parure, plus riche encore, composée d'un diadème, un peigne, une paire de boucles d'oreilles, deux rangs de chatons, et une ceinture : une parure où entrent 2.257 brillants et 306 roses ! Elle aura une parure en émeraudes et brillants de 289.865 francs, une en opale et brillants de 275.953 francs, puis une en rubis et brillants, une en turquoises et brillants, sans compter la parure de diamants fournie par le trésor de la Couronne, et qui est estimée 3.325.724 francs.

En Autriche, les chambres qu'elle habitait étaient des plus simples : elle trouvera en France des appartements dont l'Empereur lui-même a ordonné et surveillé la décoration, qu'il a fait tendre tout de neuf de façon que rien n'y rappelât l'ancienne habitante ; des appartements qui, en quelque palais qu'elle aille résider, renferment les mêmes petits meubles d'usage journalier, afin qu'elle retrouve partout ses habitudes et ait à sa main les mêmes objets. Lui-même a présidé aux choix et aux places. Il en est si fier, qu'il invite chacun de ses hôtes à en faire la visite. Aux Tuileries, avec le roi et la reine de Bavière, il s'engage dans le petit escalier noir qui de son cabinet va à la chambre de l'Impératrice — escalier si étroit que le roi, avec son gros ventre, le descend à grand-peine de côté ; — lorsqu'on arrive en bas, toujours dans le noir, la porte est fermée, et les trois Majestés font volteface pour remonter, non sans effort, en ordre inverse. A Compiègne, c'est lui encore qui fait à la reine de Westphalie les honneurs de ce cabinet de bains meublé et tendu en cachemire des Indes, 400.000 francs de cachemires !

Telle qu'elle a été élevée, les gouvernantes, pour le salut de son estomac, lui interdisaient les friandises : comme il la sait gourmande à la façon des Viennoises, qui prennent à toute heure des gâteaux et du café au lait, il change, pour lui plaire, les règlements de sa table, y multiplie les entremets, les bonbons, les petits fours, et prévoit un goûter complet de pâtisserie.

Elle est généreuse et n'a pu rien donner jusqu'ici que les menus ouvrages qu'elle faisait elle-même. Elle pourra gorger maintenant de ses présents son père, et ses frères, et ses sœurs, et sa belle-mère, et tout son monde, leur envoyer chaque année pour plus de deux cent mille francs d'objets de Paris : toilettes, porcelaines, livres, nécessaires et petits meubles. Lui-même, dès avant qu'elle n'arrive, a donné le signal.

Elle ne peut savoir si elle aime les spectacles, puisque jamais on ne l'y a conduite : mais elle ne serait point de son temps et de son pays si elle ne les aimait point. Elle aura donc le spectacle, musique ou comédie, aussi souvent qu'il lui plaira, soit qu'elle aille avec lui dans les théâtres, soit qu'elle fasse jouer les acteurs

dans son palais. Quoi encore ? Tout ce qu'elle voudra : chiens, oiseaux, maître de musique, de peinture ou de broderie, toutes les estampes, toutes les curiosités des petits Dunkerque, tout, pourvu qu'elle se plie à la discipline du harem et qu'elle accepte cette vie, toute semblable au surplus à celle qu'elle a menée. Elle n'en sortira que pour les grandes cérémonies civiles et religieuses, pour les grands bals, les spectacles, les cercles, les chasses, les villégiatures, les voyages d'apparat. Elle apparaîtra alors hautaine, presque hiératique sous son costume de Cour chargé de diamants, gardée par son cortège de dames et d'officiers, aperçue de loin et de bas par les peuples, comme une idole.

Ainsi lui pare-t-il les grilles et lui orne-t-il sa prison ; ainsi rêve-t-il de la maintenir enfant en l'amusant avec des joujoux ; ainsi règle-t-il minutieusement sa vie, pour qu'elle passe sans secousse de l'état d'archiduchesse captive à Schoenbrunn à l'état d'impératrice captive à Paris ; ainsi assure-t-il l'obligation de sa fidélité et prétend-il mettre l'épouse de César au-dessus et en dehors du soupçon. Et s'il agit ainsi et avec cette rigueur, ce n'est pas tant parce qu'il est son époux que parce qu'il pense à sa paternité prochaine et se prépare à son rôle de fondateur de dynastie. La femme qu'il enferme ainsi sous quatre femmes rouges a, suivant lui, cette mission spéciale, on peut dire unique, d'être mère par lui. Elle est le moule destiné à recevoir et à développer le germe dynastique, et c'est à assurer, à démontrer la légitimité de la filiation de ce germe que tendent toutes ces précautions. Napoléon n'a point si tort, car la doctrine monarchique tient là tout entière.

Que Marie-Louise devienne mère, il n'en doute pas. Ses informations à ce sujet sont prises avec la dernière minutie. Outre qu'elle est **parfaitement formée**, elle a de bons exemples dans sa famille. Sa mère a eu treize enfants, sa grand-mère dix-sept, son arrière-grand-mère vingt-six. C'est bien là, comme il disait à Champagny, **le ventre** qu'il a voulu épouser. Quant à lui-même, il est rassuré. Il a à son actif deux expériences authentiques et toute défiance nerveuse est dissipée. Qu'elle vienne donc à présent et qu'elle se hâte, celle qui va assurer la succession de son trône et gagner l'avenir pour sa race.

Mais cette femme lui plaira-t-elle ? Pourra-t-il physiquement la désirer et de quel désir ? De Vienne on lui a envoyé son portrait : c'est une fille aux longs cheveux blonds, divisés sur le front en grosses touffes pendantes ; un front assez élevé, des yeux d'un bleu de faïence, la face marquée de la petite vérole et piquetée de rouge ; le nez un peu creusé à la racine, les lèvres grosses, le menton lourd et saillant, les dents blanches, assez séparées et portées en avant, une gorge belle, mais très forte, tout à fait d'une nourrice ; les épaules larges et blanches ; des bras maigres, des mains toutes petites, des pieds charmants. Elle est grande pour une femme : cinq pieds deux pouces (1 mètre 674 millimètres), — moins grande que lui seulement de quatre lignes (9 millimètres). Plutôt une belle femme, mais sans grâce, ni souplesse, ni charme. Cela peut s'acquérir, croit-il, aussi bien que l'élégance et l'aisance. D'ailleurs, la hauteur dans l'abord ne lui déplait pas et il y trouve de l'impérial. Ce qu'il regarde avant tout, c'est qu'elle paraisse à tous de la race dont elle sort. Lorsque Lejeune, l'aide de camp de Berthier, arrive à Compiègne, précédant de quelques jours l'Impératrice, Napoléon fait apporter le portrait qu'il a reçu de Vienne et questionne Lejeune qui, par bonheur, était autant peintre que soldat, sur toutes les parties de la ressemblance. Lejeune montre alors un profil d'elle qu'il a dessiné et, tout de suite, Napoléon s'écrie : **Ah ! c'est bien la lèvres autrichienne !** Il prend sur la table, où elles sont éparses, des médailles des Habsbourg, il compare les profils et il s'extasie. C'est là la femme qu'il souhaitait, c'est l'Impératrice !

Depuis que la négociation est conclue, depuis qu'il voit son rêve s'accomplir, il trépigne d'impatience de le posséder. En vain, pour rompre ses pensées, fait-il chaque jour de dix à quinze lieues en chassant à courre : cette idée l'obsède ; il en parle à chacun, il voudrait que les préparatifs de la réception fussent achevés avant d'être commencés. Si, au Louvre, pour l'installation de la chapelle dans le Grand-Salon, on lui objecte qu'on ne sait où mettre les immenses tableaux : **Eh bien !** répond-il, **il n'y a qu'à les brûler**. Il se préoccupe — lui ! — de l'effet qu'il produira ; il se fait faire par Léger, le tailleur de Murat, un costume de Cour tout couvert de broderies qui le gêne au point qu'il ne peut le garder. Il fait venir un cordonnier nouveau pour que ses souliers soient plus fins ; il veut apprendre à valser et s'y donne mal au cœur. Comme écrit Catherine de Westphalie à son père, **ce sont des choses que ni vous ni moi n'aurions imaginées**.

Et, à mesure que le cortège de l'Impératrice, de Vienne gagne l'Allemagne, puis la France, son impatience croît. Il veut tenir la femme : bien plus que la femme, ce que représente la femme. En chacune des villes où, selon un itinéraire qu'il a fixé heure par heure, Marie-Louise s'arrête, il expédie des pages, des écuyers, des chambellans, avec des lettres, des fleurs, du gibier qu'il a tué. De chacune, il attend des lettres, des lettres de l'Impératrice, des lettres de Berthier, des lettres de sa sœur Caroline qui lui amène sa femme, des lettres des dames, des écuyers, des préfets. Il en prendrait des pages, des laquais et des postillons.

A la fin il n'y tient plus. Marie-Louise a couché à Vitry le 26 mars. Le 27, elle doit venir à Soissons ; le 28, seulement, doit avoir lieu l'entrevue. Le cérémonial en est imprimé. Le pavillon où les époux par procuration se rencontreront est construit et tapissé. Les troupes sont commandées. Les repas sont préparés. Les villes sont dans l'attente. Mais qu'importe ! Le 27, au matin, il part de Compiègne avec Murat, sans escorte, sans suite, par une pluie battante. Sous le portail de l'église de Courcelles, il attend.

Voici la grande berline à huit chevaux qui s'arrête pour relayer. Napoléon s'approche. L'écuyer de service l'annonce. Caroline le nomme. Le marchepied s'abaisse. L'Empereur, tout trempé, est dans la voiture. On repart, on brûle les villages où les maires sont de planton, discours en main ; on brûle les villes en fête où le dîner refroidit, l'excellent dîner que Bausset a commandé. Sans manger, à neuf heures passées du soir, on arrive à Compiègne. L'Empereur abrège les discours, les présentations, les compliments. Il mène Marie-Louise dans son petit appartement de l'intérieur.

Là, à elle de se souvenir de la leçon que son père lui a faite **d'être à son mari tout à fait et de lui obéir en toute chose...**

Le lendemain, à midi, il se fait servir à déjeuner près du lit de l'Impératrice par les femmes de son service. Et, dans la journée, il dit à un de ses généraux : **Mon cher, épousez une Allemande. Ce sont les meilleures femmes du monde, douces, bonnes, naïves et fraîches comme des roses**. Pense-t-il qu'on va s'étonner qu'il ait pris autant au sérieux le mariage par procuration et n'ait point attendu les cérémonies qui vont suivre ? En tout cas, il a sa justification prête. **Henri IV, dit-il, en a fait de même**, et cela répond à tout.

Je n'ai pas peur de Napoléon, dit Marie-Louise à Metternich trois mois après son mariage, **mais je commence à croire qu'il a peur de moi**.

Ces trois mois auraient donc suffi amplement pour dissiper cette terrible angoisse qui, de Vienne à Compiègne, l'avait étreinte au point de troubler toutes ses fonctions physiques, et pour changer entièrement les rôles. Mais comment l'admettre ? Il aurait peur, lui, d'une fille de dix-huit ans qu'il a prise sans façon, à la hussarde, le soir même où elle est arrivée et en passant toutes les cérémonies d'État et d'Église ? Sans doute : c'a été là le mouvement impulsif, et plus il y a, au fond de lui, de timidité et d'embarras, plus il est porté à se montrer brutal. Ce n'est pas tant la femme qu'il a voulu posséder que ce que représentait la femme. Les sens entraînent pour assez peu dans son désir ; mais ce désir était chauffé par son ambition tout entière. Avoir cette femme, c'était l'impossible, l'irréalisable, et c'est pour cela qu'il s'est emparé d'elle tout de suite, dès qu'il l'a tenue, comme s'il craignait qu'elle ne lui échappât. C'est ainsi qu'il a fait en d'autres circonstances, au Caire et à Varsovie, où il ne s'agissait point d'une telle épouse, où le désir n'était que physique.

Mais presque aussitôt après, la réaction s'opère. La femme qu'il a prise, à son tour s'empare de lui. Les sens, qui d'abord ne jouaient presque aucun rôle, dominant à présent. Il veut être aimé, craint de ne point l'être ou de ne pas paraître tel.

Il ne se contente plus de la chair qu'il a conquise et qu'il détient ; il veut l'esprit aussi et que cette femme avoue, proclame qu'elle est heureuse par lui. Aux Tuileries, un matin, il fait venir Metternich et l'enferme avec l'Impératrice ; au bout d'une heure, il rouvre la porte et rentre en riant : **Eh bien ! dit-il, avez-vous bien causé ? L'Impératrice a-t-elle dit bien du mal de moi ? A-t-elle ri ou pleuré ? Je ne vous en demande pas compte. Ce sont vos secrets à vous deux.** Ce qui ne l'empêche pas, dès le lendemain, d'interroger Metternich et, comme l'autre se défend de répondre, sur la parole même que l'Empereur a donnée : **L'Impératrice n'a pas une plainte à formuler ; j'espère que vous le direz à votre empereur et qu'il vous croira plus que d'autres.**

En vérité, en prenant ainsi ses témoins, en rompant ainsi pour eux la clôture, ce n'est point l'empereur François qu'il entend rassurer, c'est lui-même. Il veut se convaincre que sa femme s'est donnée tout entière à lui, qu'elle ne garde point d'arrière-pensée, qu'elle se plaît à la vie très bourgeoise, comme il dit, qu'il lui fait mener ; que, par suite, il trouvera près d'elle le bonheur domestique auquel il aspire.

Cette femme, pourtant, dès sa petite enfance, a subi et partagé contre lui l'animadversion ambiante. Sa **maman** lui a conté, quand elle avait six ans, que **Monsignore Buonaparte, le Corsicain**, s'est sauvé d'Égypte, désertant son armée, et qu'il s'est fait Turc. Elle a cru fermement qu'il battait ses ministres, qu'il avait tué de sa main deux de ses généraux. L'année même qui a précédé son mariage — cette année qui a vu Eckmühl, Vienne bombardée, Essling et Wagram — elle l'a tenue pour la dernière que le monde dût vivre, et c'était Napoléon l'**Antéchrist**. **La colère me dévorait**, écrivait-elle après Znaïm, **si je devais dîner avec un de ses maréchaux**. Lorsque le divorce a éclaté, elle n'a point admis un instant qu'il pût être question d'elle. **Papa**, disait-elle, **est trop bon pour me contraindre sur un point d'une telle importance**. Elle plaignait seulement la pauvre princesse qu'il choisirait, **car elle était sûre que ce ne serait point elle qui deviendrait la victime de la politique**. Quand la nouvelle de son mariage a pris corps : **Priez pour moi**, écrivait-elle à une amie d'enfance. Et elle ajoutait : **Je suis prête à sacrifier mon bonheur particulier au bien de l'État**. On lui demanda son avis, mais pour la forme. Les archiduchesses n'ont d'opinion que celle de

leur père. Elle se résigna ; mais Napoléon ne devait pas moins apparaître à son imagination pareil à l'ogre des contes de fées. Qu'on y pense : l'homme de la Révolution, celui qui quatre fois était entré à Vienne en conquérant ; qui avait contraint son père l'empereur, la Sacré Majesté Impériale ! à venir à son bivouac mendier la paix, tous ses sentiments d'aristocrate et de patriote, de princesse et de fille, ce qui est le plus sacré dans l'âme humaine et ce qui est le plus vibrant dans l'orgueil aristocratique, devait le lui faire détester.

Mais dès qu'il l'a épousée, on ne sait trop si elle y pense, tant l'éducation qu'elle a reçue l'a faite pareille à un automate, tant le cerveau étroit secrète peu d'idées ; tant le tempérament chez elle, dès les premiers jours, s'éveille et prend le dessus. On se demande si Napoléon n'a point raison lorsqu'il semble croire que si Marie-Louise avait éprouvé quelque répugnance contre son mariage, c'eût été purement au physique. **On lui avait toujours dit, raconte-t-il, que Berthier était, pour la figure et l'âge, mon exacte ressemblance. Elle laissa échapper qu'elle y trouvait une heureuse différence.** Tout le passé est-il donc lavé et effacé par ce fait que cette archiduchesse est devenue physiquement sa femme, que physiquement le mari ne lui a point déplu ? Qui sait ? Si invraisemblable que la chose paraisse, avec Marie-Louise, elle est probablement vraie.

Aussi, Napoléon tient-il à lui prouver qu'il est et qu'il demeure bon mari. Il a cessé, dès le Consulat, de faire chambre commune avec Joséphine, prétextant ses occupations et son travail ; en réalité, pour assurer sa liberté. Si Marie-Louise l'exigeait, il se remettrait à l'attache, car, dit-il, **c'est le véritable apanage, le vrai droit d'une femme** ; mais, tandis que lui, frileux dans les appartements, y fait entretenir du feu presque été comme hiver, elle, élevée à la dure dans ces immenses palais glaciaux des environs de Vienne, ne peut supporter la chaleur. Souvent, avec des tendresses de jeune mari, il lui dit : **Louise, couche chez moi**, et elle, avec son accent dur d'Allemagne, répond : **Il y fait trop chaud**. Lorsque, descendant dans la chambre de sa femme, il ordonne qu'on allume le feu, l'Impératrice, survenant, prescrit qu'on l'éteigne et, comme **Sa Majesté est chez elle**, les femmes rouges obéissent et l'Empereur, qui a froid, s'en va. Cela lui donnerait des facilités pour être infidèle, mais il n'y pense guère, ou, s'il y pense, il se cache comme un débiteur qui ferait banqueroute. Sans doute, en 1811, il a l'air de faire quelque attention à la princesse Aldobrandini-Borghèse, Mme de La Rochefoucauld, qu'il a mariée avec 800.000 francs de dot au beau-frère de Pauline, et qu'il vient de nommer dame du Palais. Mais c'est seulement la jeunesse, l'entrain et l'élégance de cette jeune femme qui le frappent. — Au moins on peut le croire. — Il paraît aussi se ménager la duchesse de Montebello, dame d'honneur de l'Impératrice, et l'on en fait scandale dans les correspondances privées, mais rien n'est moins sûr, et, de fait, la duchesse ne semble guère l'avoir en gré. Ce qu'il se permet, ce sont en réalité des aventures tout obscures, soigneusement dissimulées et dont personne ne parle parce que personne ne les connaît. A Caen, pendant le voyage de Normandie, une rencontre — est-ce bien la première ? — avec Mme Pellapra, femme du receveur général du Calvados, le Pellapra du procès Teste-Cubières. Il la retrouvera à Lyon en 1815, au retour de l'île d'Elbe, et alors les pamphlétaires saliront à l'envi **Mme Ventreplat**. A Saint-Cloud une passade avec une certaine Lise B..., la pareille des lectrices de jadis, mais nulle liaison, au plus trois ou quatre entretiens en particulier. Voilà tout. Sa fidélité est à ce point authentique, qu'il laisse, à présent, voir à tout venant le petit appartement qui, à Compiègne, ouvrant par une porte masquée sur le corridor où sont les chambres des dames

invitées, communique avec son appartement par un escalier dérobé et qui, jadis, recevait les visiteuses de bonne volonté.

Il fait mieux : il sait ou croit savoir que Marie-Louise peut prendre ombrage de ses visites à Malmaison et de ses visites rue de la Victoire. Celles-ci demeurent à ce point mystérieuses, que nul pour ainsi dire n'en a connaissance. Celles-là, moins fréquentes d'année en année, à mesure que Joséphine lui donne, par sa dépense, plus de motifs d'être mécontent, sont aussi secrètes, et il a soin de recommander aux officiers de n'en point parler : [Cela](#), dit-il, [ferait de la peine à ma femme](#).

L'âge survenant, — car il a passé la quarantaine, — a pu éteindre certaines ardeurs. De plus, sa jeune femme avec sa peau fraîche, son corps laiteux de Viennoise amoureuse et naïve, lui plaît physiquement, — beaucoup trop, dit Corvisart. La fidélité s'explique. Mais c'est toute sa vie qu'il change. De son adolescence pauvre, solitaire et mélancolique, il est resté, comprimé en lui, très tard, un goût pour les jeux de main, les gamineries bruyantes et actives. Cela n'est point sorti en son temps et se fait issue. Avec les dix-huit ans de Marie-Louise, par là, ses quarante et un ans se trouvent appariés : il est plus enfant qu'elle, avec une sorte de passion pour des amusements de collégien. Le voici à cheval, qui la poursuit en courant par les parterres de Saint-Cloud. Le cheval bute, le cavalier tombe et se relève en riant et en criant : Casse-cou ! Le voici, reprenant des parties de barres de Malmaison, jouant au ballon et à cache-cache. A la vie cloîtrée préparée pour elle, et qu'elle a toute acceptée, elle n'a proposé qu'un amendement : elle a voulu monter à cheval, fantaisie d'usage pour les princesses de Lorraine, dès qu'elles sont libres de la tutelle maternelle. Marie-Antoinette a fait de même, et l'on se rappelle les objurgations de Marie-Thérèse. Napoléon ne veut point laisser à un autre le soin de faire le maître de manège. C'est lui qui met l'Impératrice en selle et, tenant le cheval par la bride, il court à côté. Lorsque l'écolière a trouvé à peu près son assiette, chaque matin, après déjeuner, il se fait amener un de ses chevaux, l'enfourche sans prendre le temps de passer ses bottes et, dans la grande allée, où, tous les dix pas, un homme d'écurie est de planton pour parer à toute chute, il chevauche près de sa femme, en bas de soie, s'amusant dans les temps de galop aux cris qu'elle pousse, excitant les chevaux pour les faire courir, tombant lui-même plus souvent qu'il ne voudrait. Le soir, en petit comité, il met en train les petits jeux ; c'est le temps où ils fleurissent : *le Furet du Bois joli*, *les Ciseaux croisés*, *Colin-maillard* sous toutes ses formes, les jeux à pénitences dont on fait des volumes. Il y joue comme les autres, mais avec une médiocre patience et sans se soumettre à devenir, au gré des dames, *Pont d'Amour*, *Cheval d'Aristote*, *Roi de Maroc* ou *Portier du Couvent*.

Marie-Louise, jusque-là, n'avait qu'un talent de société dont elle était fière : c'était de remuer son oreille sans bouger aucun muscle de sa face. Talent insuffisant. A présent, elle joue au billard, pour lequel elle s'est prise de passion, et provoque l'Empereur, qui s'en tire si mal que, pour se trouver de force, il demande des leçons à un de ses chambellans.

Et toujours, qu'elle veuille dessiner le profil de son mari — lequel se prête à poser pour elle quand il. ne le fait pour aucun peintre ; — qu'elle s'asseye à son piano et joue pour lui des sonates à l'allemande qu'il goûte peu, ou qu'elle lui montre ses ouvrages, le baudrier ou le ceinturon qu'elle lui brode — que brode plutôt la maîtresse de broderie, Mme Rousseau — il est là attentif, occupé d'elle, cherchant à l'égayé, à l'amuser, [sa bonne Louise-Marie](#), et de son tutoiement

bourgeois il étonne cette cour à présent collet-monté, où les maris du faubourg Saint-Germain se gardent de tutoyer leurs femmes.

Ces habitudes-là ne sont point pour choquer Marie-Louise. Elle s'y fait vite, rendant à son mari tutoiement pour tutoiement, donnant des petits surnoms d'amitié à ses belles-sœurs, appelant sa belle-mère maman, mais c'est à une condition : que son mari ne la quitte point et qu'il soit à ses ordres. Et il s'y met.

Lui qui, jusqu'ici, a réglé son existence sur ses occupations, il est contraint à présent de concilier — parfois de sacrifier — ses occupations aux goûts, aux désirs, parfois aux caprices de sa femme. Il avait l'habitude de déjeuner seul, rapidement, sur un coin de table, lorsque ses affaires lui permettaient d'y penser. Maintenant — au moins pendant les années 1810 et 1811, car après il se libère — c'est un gros déjeuner à heure fixe avec sa femme, un déjeuner où l'on sert un potage, trois entrées, un rôti, deux entremets, quatre hors-d'œuvre de cuisine et un dessert complet, au lieu des quatre plats que jusque-là on lui avait présentés.

Dans les voyages — et, de 1810 à 1812, il y a cinq grands voyages en Normandie, en Belgique, en Hollande, sur le Rhin et à Dresde —, ce n'est point elle, comme jadis Joséphine, qui attend l'Empereur, c'est l'Empereur qui l'attend. Elle n'est jamais prête ni pour la chasse, ni pour les réceptions, ni pour le spectacle, et il monte patiemment la garde, se contentant, comme à Fontainebleau, de chantonner en fouettant avec sa cravache le sable de la cour.

Elle n'admet point qu'il s'éloigne, et il ne s'éloigne point quelque nécessité qu'il y ait qu'il aille en Espagne prendre lui-même le commandement de ses armées. Chaque jour, il voudrait partir. Ses équipages sont tout prêts, à la frontière. Ils y resteront jusqu'aux derniers jours.

Il aimait à la chasse les longues randonnées, les courses à l'aventure, à toute bride, à perdre l'haleine, qui, après le travail assidu et prolongé, activaient son sang. A présent, comme elle entend suivre toutes les chasses, qu'elle ne veut point se désheurer et qu'il faut être rentré pour les repas — sa grande affaire — il ne chasse plus, il se promène de façon que les calèches puissent suivre et que le dîner ne refroidisse pas.

Il n'est point seulement un mari fidèle, mais un mari galant, un mari amoureux et qui guette les occasions d'être agréable. Qu'il soit généreux, qu'il offre à sa femme, aux étrennes, une parure de rubis du Brésil de 400.000 francs quand elle en souhaiterait une de 46.000 ; qu'il lui donne après ses couches ce collier de perles de huit rangs, contenant 816 perles et coûtant 500.000 francs qu'on volera à Blois, cela n'est qu'impérial ; mais, ce qui montre l'amant dans le mari, ce sont des bracelets avec des dates, des noms en pierres de couleur ou en diamants, ces bonbonnières, ces médaillons où, sous toutes formes, Napoléon s'ingénie à placer son effigie. Et n'est-ce point elle qui proclame cet amour quand elle fait, par Nitot, entourer son portrait à elle de perles fines et de pierres de couleur formant ces mots : **LOUISE, JE T'AIME**, et qu'elle fait poser ce médaillon à l'écritoire de son mari ?

S'il ne l'aimait point comme il fait, il ne prendrait point ombrage de la moindre phrase de journal, du moindre vers qui le présente en berger amoureux. Dès qu'il voit imprimé quelque mot qui lui semble violer l'intimité de sa pensée, vite au ministre de la Police une lettre fulminante où il ne conteste point qu'il aime, mais où il défend qu'on le dise.

Pour s'attirer la tendresse de sa femme, il s'ingénie aux attentions pour sa famille : à l'empereur François, c'est à chaque instant des cadeaux de livres et de gravures ; à l'impératrice Maria-Ludovica d'Este, des toilettes ; aux archiduchesses et aux archiducs, des livres, des meubles, des robes, des armes, des bijoux. Il ne s'agit point ici des présents de Marie-Louise, laquelle expédie par courrier des monceaux d'effets, mais de ceux de Napoléon lui-même. En une seule fois, après l'entrevue de Dresde, où l'impératrice d'Autriche a littéralement dévalisé la garde-robe de sa belle-fille, on expédie aux frais de l'Empereur, à sa belle-famille, huit nécessaires, dont un de 28.000 francs, deux montres d'or, neuf schalls, trente et une robes en pièces, vingt-six robes confectionnées, trente-deux chapeaux, toques et casques : des objets pour 122.642 fr. 70.

Point de chatterie qu'il n'ait à sa cour pour le grand-duc de Wurtzbourg, l'oncle de sa femme, pour Metternich, pour Schwarzenberg, pour quiconque est Autrichien. **Il les gorge de diamants**, c'est lui qui le dit, et rien n'est plus vrai.

La preuve la meilleure encore qu'il donne de son amour, c'est que, tout jaloux qu'il est, il n'ose gronder. La méfiance en lui est demeurée entière, malgré le temps qui s'est écoulé, l'amour qu'on lui témoigne et les précautions par lesquelles sa sécurité devrait être assurée et qu'il a toutes maintenues. En voici la preuve : lorsque, devant la nécessité de la guerre en Russie, il est obligé de quitter sa femme, par chaque courrier il se fait adresser un rapport circonstancié sur les promenades qu'elle a faites, les visites qu'elles a reçues, les façons dont elle a occupé ses soirées ; et ce rapport est rédigé par un subalterne qui emploie du papier à chandelle, qui écrit *Vildavre* pour Ville-d'Avray ; et, sur cet ignoble papier, en face de ces notes informes, lui, si méticuleux en matière de protocole, met, de sa main, des signes d'interrogation et de rappel. Voilà donc l'homme, et nulle preuve ne saurait être plus démonstrative, non de sa jalousie, mais de sa continuelle attention. Et pourtant, si quelque chose en la conduite de sa femme lui déplait, il se contraint, il n'ose la reprendre en face ; il s'ingénie à trouver un intermédiaire qui porte ses plaintes. L'Impératrice, se promenant dans le parc de Saint-Cloud avec Mme de Montebello, s'est laissé présenter par la duchesse un de ses parents auquel elle a parlé. Le lendemain, au lever, l'Empereur retient l'ambassadeur d'Autriche, lui raconte l'histoire, et comme Metternich s'excuse de ne point comprendre où va la confidence : **C'est, lui dit Napoléon, que je désire que vous parliez du fait à l'Impératrice**. Comme l'autre refuse, il insiste : **L'Impératrice est jeune, dit-il, elle pourrait croire que je veux faire le mari morose. Ce que vous lui direz fera plus d'impression sur elle que ce que je pourrais lui dire.**

Il y a plus : s'il est une maîtresse que Napoléon ait aimée, l'unique, pourrait-on dire, qui ait occupé sa pensée, c'est le pouvoir. Et ce pouvoir, si ardemment refusé à Joséphine que, pour un mot où elle *semble* parler de politique, il lui inflige, par le *Moniteur*, le plus cruel des désaveux ; ce pouvoir dont Napoléon est jaloux à ce point que, ni à ses plus vieux conseillers, ni à ses frères, ni à qui que ce soit au monde, il n'a consenti à en abandonner l'ombre seulement ; en 1813, aux heures les plus périlleuses pour son empire, il le partage avec sa femme. Il établit solennellement Marie-Louise Régente de l'Empire : Impératrice, Reine et Régente !

A présent, les décrets sont rendus, au nom de l'Empereur, par l'Impératrice ; par l'Impératrice, les grâces sont accordées, les nominations signées, les proclamations lancées. A présent, plus de ces Bulletins par lesquels, depuis 1800, le maître faisait partout entendre sa parole, annonçait et commentait ses

victoires, distribuait la gloire et rendait ses comptes de conquêtes ; c'est Sa Majesté l'Impératrice Reine et Régente qui a reçu de l'armée telles ou telles nouvelles. Les conscrits de l'année funeste ce sont ses conscrits à elle : les Marie-Louise, comme le peuple les appelle.

Du haut en bas de l'échelle gouvernementale, les faiblesses se manifestent, les défections se préparent, les trahisons s'accomplissent. Il n'est plus là. Son nom même a disparu. Ce nom de Marie-Louise, on ne le craint point. Il ne dit rien au peuple, il ne signifie rien. Mais Napoléon n'en veut point démordre : il s'applaudit de ce qu'il a établi. Sa femme en sait, à elle seule, plus que Cambacérès, plus que tous les Bonaparte réunis. Plus la catastrophe est proche, plus le péril est imminent, plus il s'attache à cette pensée que elle, elle seule, sauvera tout.

Et, par hasard — car de son départ de Paris, et de la capitulation, et du reste, elle n'est pas responsable — par hasard, c'est par elle que tout est perdu. Il lui écrit une lettre en clair, non chiffrée, où il indique le mouvement suprême qu'il va tenter contre les armées alliées. Cette lettre tombe aux mains des coureurs de Blücher, et Blücher s'empresse de la mettre, *décachetée*, aux pieds de la fille auguste de Sa Majesté l'Empereur d'Autriche.

VIII. — L'ÎLE D'ELBE.

En toute cette confiance marquée, étalée, affirmée, Napoléon a-t-il été uniquement guidé par l'amour ? En cette façon d'agir, la politique avait de sa part ? Comptait-il que l'empereur d'Autriche, rencontrant en face sa fille et son petit-fils, détournerait ses coups, n'oserait et ne pourrait frapper ? Avec l'Impératrice, mise ainsi en vedette, préparait-il déjà, pour le cas de revers insurmontables, une abdication personnelle qui sauverait au moins sa dynastie ? S'était-il figuré que les souverains d'Europe, trouvant non plus lui, mais une des leurs, et non des moins qualifiées, installée sur ce trône, hésiteraient à l'en renverser, accepteraient et confirmeraient la substitution qu'il aurait lui-même accomplie, et au lieu d'en chasser son fils, se croiraient intéressés à assurer son règne ?

Pour admettre ces dernières hypothèses il faudrait que déjà, dès avril 1813, avant Lutzen, avant cette première campagne où il fait à chaque instant éclater sa confiance en sa fortune, Napoléon en désespérât. Qu'il eût quelque arrière-pensée à l'égard de l'Autriche, qu'il tînt Marie-Louise pour un gage certain d'alliance, qu'il se confiât au lien de parenté, qu'il se reposât sur la bonne foi de François II, non sa foi d'empereur, mais sa foi de beau-père, certes.

Napoléon n'a pas même été effleuré d'un soupçon. Jamais il n'a admis que sa femme fût la complice de ses ennemis : en quoi il avait raison, car on n'avait eu garde de la prévenir et elle jouait son rôle au naturel bien mieux que si on le lui avait soufflé. Ce n'est que beaucoup plus tard, à Sainte-Hélène, même pas entièrement, soit qu'il lui répugnât d'aller au fond de ces choses, soit qu'il lui déplût d'élucider cette cause majeure de ses désastres, que Napoléon a fait la liaison entre son second mariage et les événements qui l'ont suivi. **C'était l'abîme**, a-t-il répété, **qu'on m'avait couvert de fleurs**. Mais encore dirait-on qu'il ne veut point s'y attarder, qu'il ne lui plaît point de plonger dans le gouffre d'impuretés. Il semble qu'il a le dessein d'empêcher que sa femme et le souvenir de sa femme en soient salis, qu'elle soit chargée devant l'histoire d'une part quelconque de responsabilité dans le grand drame dont son inconscience a été un des principaux ressorts et qui, si on le regarde avec des yeux non prévenus, apparaît tel qu'un drame d'Eschyle, large, simple, naturellement héroïque.

Loin d'en vouloir à cette femme qui l'a précipité des sommets, à mesure qu'il en tombe, il lui témoigne plus d'amour et de confiance, comme pour la consoler des désillusions que lui va causer l'agression de sa patrie native, la levée de bouclier de son père, ce qu'elle regarde sans doute comme une trahison des siens envers elle-même. Même à ce moment, ce n'est pas qu'il doute de lui ou qu'il ait des incertitudes sur sa fortune : le propre de sa nature est d'espérer même contre l'espérance, et bien des journées de la campagne de France sont, par cette vertu des forts, les sœurs de l'immortelle journée de Castiglione. Ce n'est que tout à fait aux derniers jours qu'il se voit contraint d'admettre cette hypothèse que l'ennemi peut entrer dans Paris, s'emparer de l'Impératrice et du Roi de Rome : ce serait un court triomphe, car l'occupation momentanée de Paris ne change rien au plan stratégique qu'il a formé ; mais il ne saurait souffrir la pensée que sa femme et son fils puissent être la proie du vainqueur. C'est pour les soustraire à une telle insulte qu'il donne à Joseph l'ordre formel d'abandonner Paris, d'en faire partir tous les éléments de résistance et tous les hommes du

gouvernement. Il compromet ainsi tout son édifice, car Talleyrand sait bien se soustraire à l'injonction de suivre la cour. Talleyrand a rassemblé tous ses fils de longue date ; il s'est ménagé près du roi Joseph, près de l'Impératrice, à la préfecture de la Seine, à la police, partout, des complices sur qui il exerce une inexplicable influence et qui semblent liés à lui par un pacte infernal. Avec eux il achève, en 1814, l'œuvre de trahison qu'il a commencé à ourdir à Tilsitt, en 1807.

Mais renverser le gouvernement de l'Empereur avec l'aide et l'appui de cinq cent mille baïonnettes étrangères, ce n'est que la moitié de la tâche que s'est donnée le prince de Bénévent. Il ne se tiendra satisfait que s'il a rompu les liens que lui-même a contribué à former entre Napoléon et Marie-Louise. L'Empereur croit qu'il lui restera cette consolation suprême d'avoir auprès de lui sa femme et son enfant. S'il n'engage point formellement l'Impératrice à le rejoindre à Fontainebleau, c'est qu'il s'imagine encore que ses larmes auront quelque pouvoir sur l'empereur François et que son avenir en pourra être amélioré : mais elle ira le rejoindre dès qu'il aura formé un établissement : elle aura elle-même une souveraineté qui lui appartiendra en propre, elle voisinera avec lui qui se résigne à une existence de petit prince ou croit s'y résigner ; elle viendra lui tenir compagnie et, comme elle l'aime, [qu'elle a aimé en lui moins l'empereur que l'homme](#), la vie encore pourra être heureuse pour eux deux, pour cet enfant qu'ils verront grandir.

A ces projets, à ces rêves, Marie-Louise est toute disposée à s'associer. Certes elle aime son mari et elle voudrait l'aller retrouver, mais pour une âme qui se rencontre fidèle au devoir, combien parmi celles qui l'entourent viles et vendues ! Le vide se fait autour de cette jeune femme qui jamais, dès l'enfance, n'a été habituée à penser par elle-même ; qui, depuis qu'elle existe, pliée à la discipline, n'a connu que des maîtres et ne sait qu'obéir. Son père étend la main sur elle. Elle se débat encore et veut s'insurger, car l'amour qu'elle ressent pour Napoléon est de force à lutter en son cœur, même contre le respect filial. Mais cet amour, Talleyrand s'arrange pour le tuer. Il a près de Marie-Louise une femme qui lui appartient et qui est entre les plus remuantes, et les plus politiques de son temps. Soufflée par Talleyrand, elle insinue d'abord, elle affirme ensuite que Napoléon ne l'a jamais aimée, qu'il l'a trompée constamment. L'Impératrice s'obstine-t-elle ? Mme de Brignole mande les deux valets de chambre qui viennent d'abandonner, à Fontainebleau, leur maître et leur bienfaiteur, et elle leur fait dire ce qu'elle veut, les mensonges dont ils sont convenus avec M. de Talleyrand. Personne pour inspirer du courage, souffler de l'énergie à cette grande fille molle, incapable de résolution, en qui le tempérament joue le premier rôle et qui est plus blessée de ces infidélités qu'on lui raconte qu'elle n'est atterrée par la chute de son trône. De même qu'elle a été livrée en holocauste, moderne Iphigénie, et qu'elle s'est laissé livrer, elle se laisse délivrer à présent, où la politique défait, comme dit Schwarzenberg, ce que la politique avait fait. Ce n'est point le travail d'un jour : elle luttera encore près d'une année contre l'Europe entière acharnée contre elle et mettant en jeu tous les ressorts pour avoir raison de ce cœur de petite fille. L'orgueil, la vanité, la jalousie, l'envie, on emploiera tout et l'on ne parviendra à triompher que lorsqu'on l'aura en quelque façon contrainte à remplacer l'amour par l'amour, que le pudique empereur d'Autriche aura obligé sa fille à un concubinage public. Alors toute l'Europe monarchique applaudira et une souveraineté sera la récompense de l'adultère.

Napoléon n'a point l'idée d'une telle abjection. De chacune des étapes qu'il parcourt sur sa voie douloureuse, il écrit à sa femme une lettre comme jadis quand elle s'avancait triomphalement sur le territoire de l'Empire au bruit des cloches sonnantes en volée, des canons tirant en salve, l'armée et le peuple formant la haie à son passage et les maréchaux d'Empire la saluant de l'épée. Lui, maintenant escorté par les commissaires des alliés, au milieu des cris de mort hurlés par la populace aux gages des Verdets, s'achemine vers cette île que l'Europe, dans la peur qu'elle a encore gardée de lui, lui a abandonnée. Mais ces lettres de jadis, froides et glacées par l'étiquette, adressées à une inconnue, comment les mettre en parallèle de celles qu'il écrit aujourd'hui ? Quatre seulement sont publiques : quatre lettres à [sa bonne Louise](#), sa [bonne Louise-Marie](#). Oubliant tout ce qu'il souffre, il n'y parle que des peines qu'elle éprouve ; il s'inquiète de sa santé, car on a eu soin de mettre en avant qu'elle avait besoin de prendre les eaux d'Aix, ce qui est un moyen de retarder la réunion, et consciemment ou non, Corvisart s'est prêté à faire le jeu des ennemis de l'Empereur. Mais cela pas plus que le reste, Napoléon ne le soupçonne. Il se réjouit du dévouement de Corvisart auquel, de Fréjus, il adresse une lettre qui, si elle était méritée, serait son meilleur titre de gloire. Loin de s'opposer au voyage à Aix, il le presse et le souhaiterait accompli pour que sa femme pût le rejoindre plus tôt. Si elle ne peut venir de suite à l'île d'Elbe, elle se hâtera sûrement de s'installer à Parme et, pour qu'elle n'y manque de rien, il y envoie pour sa garde un détachement de cheval-légers polonais et pour ses écuries une centaine de chevaux d'attelage.

A peine est-il à Porto-Ferrajo qu'il s'inquiète d'organiser dans chacun des palais — tristes palais ! — destinés à sa résidence un appartement pour l'Impératrice. Voici celui de Porto-Longone qui sera de six pièces, celui de Porto-Ferrajo qui aura la même dimension. Et il presse les travaux, car elle peut arriver d'un instant à l'autre. Il l'attend pour tirer les feux d'artifice, pour donner des bals, pour faire des excursions, subordonnant à sa pensée tous les détails de son existence, au point que lui, si peu habitué d'ordinaire à publier ses sentiments, ordonne au peintre qui décore le plafond du salon d'y représenter [deux pigeons attachés à un même lien dont le nœud se resserre à mesure qu'ils s'éloignent](#).

C'est pour cela qu'il apporte un tel mystère à recevoir, le 1er septembre, la visite de Mme Walewska. Elle va à Naples réclamer, près de Murat, le maintien de la dotation que Napoléon a accordé à son fils sur les biens qu'il s'était réservés dans le royaume de Naples ; profitant de la relâche à Porto-Ferrajo elle a sollicité de voir l'Empereur. Depuis le 20 août, il est installé à l'ermitage de la Madona de Marciana. C'est dans une forêt de châtaigniers centenaires, où les grandes chaleurs l'ont forcé à se réfugier, près d'une chapelle bien bâtie, une maison faite d'un rez-de-chaussée composé de quatre petites pièces. Les ermites, que Napoléon n'a point voulu déposséder, sont installés dans la cave. Pour la suite, bien peu nombreuse, composée du capitaine de gendarmerie Paoli, de Bernotti, officier d'ordonnance, de quelques mameluks et seulement de deux valets de chambre, Marchand et Saint-Denis, on a dressé, sous les châtaigniers, une tente de grandes dimensions, près d'une source qui se perd dans un tapis de mousse fraîche tout embaumée de muguet, d'héliotrope, de violettes, de toutes les fleurs sauvages. Point de cuisine : l'Empereur descend pour dîner à Marciana où est installée Madame Mère et remonte chaque soir à son ermitage.

Au reçu de la lettre de Mme Walewska les ordres sont expédiés avec le plus grand mystère et de façon que le secret soit le mieux gardé. C'est à la nuit close qu'elle débarque le 1er septembre ; elle trouve au port une voiture à quatre

chevaux et trois chevaux de selle. Elle monte dans la voiture avec son fils ; sa sœur, qui l'accompagne, son frère le colonel Laczinski, en uniforme polonais, se mettent à cheval et l'on part sous un merveilleux clair de lune. A Procchio, on trouve l'Empereur venu à la rencontre, suivi de Paoli et des deux mameluks. Mme Walewska prend elle-même un cheval, car on ne peut songer à faire rouler plus loin la voiture ; Bernotti se charge de l'enfant et l'on arrive tant bien que mal au haut de la montagne. A la maison, l'Empereur dit en se découvrant à la visiteuse : **Madame, voilà mon palais**, et il abandonne aux dames la disposition des quatre petites pièces qui la composent et où des lits ont été dressés. Lui-même se réfugie sous la tente, dans les murs de laquelle dorment les deux valets de chambre. La fin de la nuit est orageuse : grand vent, grande pluie. Au matin piquant, l'Empereur, qui n'a pas dormi, appelle Marchand. Celui-ci lui raconte que le bruit s'est répandu à Porto-Ferrajo que la visiteuse est Marie-Louise et que l'enfant qu'elle amène est le Roi de Rome. Sur ce bruit, le docteur Foureau s'est empressé de se rendre à l'Ermitage pour offrir ses services et il est là, attendant les ordres.

L'Empereur, habillé, sort de la tente. Un beau soleil, que tamise l'ombre épaisse des châtaigniers, a déjà ressuyé les terrains environnants. Dans ce paysage, cueillant des fleurs de la montagne, joue l'enfant mystérieux. Napoléon l'appelle et, s'asseyant sur une chaise que Marchand a apportée, le prend sur ses genoux. Puis, il fait chercher Foureau qui se promène dans les environs. **Eh bien, Foureau**, lui dit-il, **comment le trouvez-vous ?** — **Mais, Sire**, répond le docteur, **je trouve le Roi bien grandi**. Napoléon rit de bon cœur, car le jeune Walewski a un an de plus que le Roi de Rome, **mais la beauté de ses traits, ses cheveux blonds bouclés répandus avec profusion sur ses épaules lui donnent une grande ressemblance** moins avec le Roi de Rome qu'avec le portrait qu'Isabey a fait de lui où il l'a vieilli peut-être à dessein.

Napoléon plaisante quelques instants le docteur, et le congédie en le remerciant de l'empressement qu'il a mis à venir offrir ses services. Mme Walewska paraît à son tour, sortant de la maison. Depuis les jours de Varsovie, elle a pris un peu d'embonpoint, mais sa taille n'a pas souffert et sa physionomie ouverte et calme est demeurée aussi attrayante. Quant à sa sœur, âgée de dix-huit ans, elle a **une tête d'ange**. C'est une de ces enfants blondes dont la jeunesse a le parfum d'une fleur rare. La table est dressée sous les châtaigniers : le déjeuner arrive tout préparé de Marciana et le repas est plein de gaieté. Puis la journée se passe en causeries et en promenades aux environs. Au dîner, l'Empereur veut que l'enfant, qui n'a point déjeuné avec lui, soit assis à ses côtés. Mme Walewska résiste, disant que son fils est trop turbulent, mais Napoléon l'exige. Il n'a pas peur des espiègleries ; lui-même, en son enfance, était très volontaire et très diable. **Je donnais des coups à Joseph, et je le forçais encore à faire mes devoirs. Si j'étais puni par du pain sec, j'allais l'échanger contre le pain de châtaignes de mes bergers, ou bien j'allais chez ma nourrice qui me donnait des poulpettes.** L'enfant, d'abord très sage, ne tarde pas à s'émanciper et l'Empereur lui dit : **Tu ne crains donc pas le fouet ; eh bien ! Je t'engage à le craindre. Je ne l'ai reçu qu'une fois, et je me le suis toujours rappelé.** Et il raconte alors son aventure ; comment, en son enfance, Pauline et lui se sont moqués de leur grand'mère et comment ils ont été fouettés par Madame qui n'entendait point raillerie. **Mais je ne me moque pas de maman**, répond l'enfant avec un air contrit qui ravit l'Empereur. Il l'embrasse tendrement en lui disant : **C'est bien répondu.**

Le soir tombe et, à neuf heures, les visiteurs repartent pour s'embarquer. L'Empereur les accompagne jusqu'à la plage, et, embrassant son fils, on l'entend

murmurer : [Adieu, cher enfant de mon cœur](#). Mme Walewska, pour les frais de son voyage, emporte un bon au porteur de 61.000 francs sur le trésorier de l'Empereur et son arrivée à Naples est d'autant plus opportune que, par un décret du 15 septembre, le Roi Joachim Napoléon va confisquer toutes les dotations constituées par le gouvernement français. Seule, elle obtient, par un nouveau décret du 30 novembre, une exception en faveur de son fils, et une donation nouvelle aux mêmes conditions que l'Empereur avait posées. Son séjour à Naples se prolonge assez pour qu'elle s'y trouve encore à la fin de mars 1815.

Malgré toutes les précautions prises, malgré l'arrivée et le départ à la nuit close, trop de gens avaient intérêt à être informés de ce que faisait l'Empereur pour que cette aventure passât inaperçue. Les insulaires ne manquèrent point de dire que l'inconnue était Marie-Louise ; le commissaire anglais et les espions des Bourbons, mieux avisés, se doutèrent qu'il s'agissait d'une maîtresse. Mais ils voulurent voir de l'amour, alors qu'il n'y avait que de la tendresse et de la reconnaissance. La présence de Mlle Laczinska écarte toute idée de rapprochement intime. Si l'Empereur eut à l'île d'Elbe quelque passade, ce ne fut certes point avec cette prétendue comtesse de Rohan, vulgaire intrigante, qui y était, dit-on, venue faire on ne sait quelle réclamation et offrir on ne sait quels services ; ce fut avec une femme beaucoup plus inconnue, la même qu'il avait reçue trois ou quatre fois dans l'appartement de l'Orangerie de Saint-Cloud, et qui, de son propre mouvement, avait rejoint Porto-Ferrajo. Était-elle mariée dès ce moment au colonel B... ou l'épousa-t-elle à l'île d'Elbe ? on ne sait trop ; mais, mariée ou non, son dévouement fut pareil et il est malheureux qu'on n'ait sur elle que si peu de détails. Elle ne se contenta pas de venir à l'île d'Elbe ; en 1815, on la vit arriver à Rambouillet, demandant, implorant que Napoléon lui permit de le suivre ; dans le plus profond désespoir, lorsqu'elle lui refusa. Avec trois mille francs qu'on lui donna, elle passa, dit-on, aux Etats-Unis, où elle espérait le retrouver.

Nul ne semble avoir soupçonné qu'à l'île d'Elbe l'Empereur ait donné quelques instants à cette femme. Par contre on a souvent réédité de prétendues lettres qu'un misérable prêtre aux gages de M. le duc de Blacas avait falsifiées pour accréditer certaines calomnies. Il est inutile de s'y arrêter.

A l'île d'Elbe, Napoléon se trouvait en une crise à la fois morale et politique qui l'obligeait à la réserve la plus grande. Il connaissait assez Marie-Louise pour savoir que la moindre infidélité qu'elle apprendrait, savamment exploitée par son entourage, la blesserait au cœur. Il venait d'expédier le capitaine Hurault, époux d'une des femmes rouges, pour tenter d'approcher d'elle à Aix-les-Bains, et de lui porter des paroles. Il venait de recevoir des indications qui pouvaient lui faire espérer une correspondance régulière. Le moment eût été mal choisi pour faire scandale.

Le temps passe, tout le mois de septembre, sans lettre, sans communication quelconque qui lui parvienne. Il se détermine, le 10 octobre, à écrire à ce grand-duc de Toscane sur l'amitié duquel il compte encore, et que, dès le 19 avril, il désignait à sa femme comme l'intermédiaire naturel entre eux.

Nulle réponse. C'est que le drame s'est accompli et que la famille impériale d'Autriche a eu la joie de déshonorer à jamais cette fille d'Autriche, impératrice des Français. Napoléon le sait ou l'ignore, mais nul ne peut dire qu'alors il l'ait su. Après une telle lettre écrite à un tel homme, il ne peut plus en écrire. On lui a pris sa femme, on lui a pris son fils. Les Bourbons ne paient pas la somme

annuelle stipulée à Fontainebleau. Il va être obligé de licencier sa garde et ne pourra pas même opposer un semblant de résistance et se faire tuer avec ses grognards, quand les rois ordonneront sa déportation en quelque île de l'Océan, les Açores, par exemple, que propose Talleyrand le 13 octobre, parce que *c'est, dit-il, à cinq cents lieues d'aucune terre.*

Il faut qu'il meure, qu'il se laisse assassiner par les bandits que soudoie Brulart, ou enlever par les rois que Talleyrand conseille. Il préfère risquer la suprême partie avec la France et pour la France. Le retour est décidé.

IX. — LES CENT-JOURS.

Au jour de l'an de 1815, Napoléon avait reçu une lettre de l'Impératrice, qui lui donnait des nouvelles de son fils, disait qu'il était charmant, que bientôt il pourrait écrire lui-même à son père. Comment, pourquoi cette lettre ? On ne sait. Un remords peut-être. Quoi qu'il en soit, elle maintenait le lien, semblait lui prouver que Marie-Louise n'avait nullement renoncé à le rejoindre ; que, si elle se taisait, c'était par contrainte. Il suffirait qu'elle redevînt libre pour qu'elle se hâtât d'accourir. Il suffirait que Napoléon eût un trône à lui offrir pour que ses geôliers lui rendissent sa liberté. Aussi, à peine l'Empereur est-il à demi rassuré sur son entreprise que, de Lyon, le 12 mars, il s'empresse d'avertir Marie-Louise. Mais comme elle avait fait antérieurement pour les lettres qui lui avaient été adressées de l'île d'Elbe, elle remet le billet qu'elle reçoit aux mains de son père et celui-ci le communique aux plénipotentiaires alliés. Nulle réponse.

Dès son entrée à Paris, l'Empereur a rétabli presque sur le pied ancien la Maison de l'Impératrice et il a donné des ordres pour que les appartements soient remis en état. Dix jours après, le 1er avril, il écrit à l'empereur d'Autriche, **Monsieur mon frère et très cher beau-père**, une lettre officielle où il réclame **l'objet de ses plus douces affections, son épouse et son fils**. Et il termine ainsi : **Je connais trop les principes de Votre Majesté, je sais trop quelle valeur elle attache à ses affections de famille pour n'avoir pas l'heureuse confiance qu'elle sera empressée, quelles que puissent être d'ailleurs les dispositions de son cabinet et de sa politique, de concourir à accélérer l'instant de la réunion d'une femme avec son mari et d'un fils avec son père.**

Nulle réponse. Devant ce silence opposé aussi bien à ses lettres officielles qu'à celles dont il avait, avant leur départ, chargé officieusement les diplomates autrichiens accrédités près des Bourbons, Napoléon se confirme dans l'opinion que la politique continue à paralyser l'élan naturel de sa femme et il se décide à employer, pour parvenir jusqu'à elle, des voies secrètes. Il expédie à Vienne des agents qu'il choisit parmi les mieux à même d'arriver jusqu'à Talleyrand et jusqu'à l'Impératrice : Flahaut et Montrond. Montrond seul perce les lignes ; mais lorsqu'il s'agit de remettre à Marie-Louise le billet dont il est porteur, Méneval, l'ancien secrétaire du cabinet de l'Empereur, qui, devenu en 1813 secrétaire des commandements de l'Impératrice, l'a suivie en Autriche, s'interpose. Il sait où en sont les choses avec Neipperg et c'est rendre service à l'Empereur que brûler le billet qu'il a écrit à sa femme. Méneval n'ose pourtant pas écrire directement la vérité, il comprend quel coup il portera à son maître : c'est par une lettre anonyme, d'une écriture déguisée, qu'il s'imagine d'avertir quelqu'un dont il sait l'invariable fidélité : Lavallette. L'Empereur en a connaissance, mais Lavallette doute, se persuadant qu'une telle missive anonyme peut être un coup de la politique autrichienne. Comment Napoléon ne douterait-il pas aussi ?

On va être éclairci : Ballouhey, secrétaire des dépenses des deux Impératrices, un honnête homme, et sur la fidélité duquel on peut compter, est en route, venant de Vienne par Munich, où il doit prendre les instructions du prince Eugène. L'Empereur est si impatient de le voir qu'il donne ordre que, de Belfort, on lui télégraphie son passage et qu'il fait mettre à son domicile, à Paris, un planton qui, au débotté, l'amènera droit à l'Elysée. Ballouhey arrive le 28 avril et l'Empereur le retient deux heures pleines : mais, s'il tire de lui des notions utiles

dont le prince Eugène l'a chargé, il n'obtient pas la pleine lumière sur ce qui lui importe le plus. Ballouhey, comptable d'une scrupuleuse exactitude, attaché jusqu'au fanatisme à Joséphine, puis à Marie-Louise, est d'une nature trop timorée pour oser affirmer ce qui, à Vienne, est le secret du Congrès, de la Cour et de la Ville tout entière.

Il faut attendre Méneval qui, renvoyé de Vienne, arrive enfin douze jours plus tard. Cette fois, plus d'illusion possible. C'est Marie-Louise qui en se mettant, le 12 mars, par lettre officielle, sous la protection des Puissances, a provoqué la déclaration furibonde signée le 13 par les plénipotentiaires alliés. En récompense, Neipperg a été nommé son maréchal de Cour. C'est elle qui, le 18 mars, a consenti à livrer son fils, immédiatement séparé de sa gouvernante, Mme de Montesquiou, et de tous ses domestiques français. Et lorsque Méneval a pris congé d'elle, elle-même l'a chargé de dire à l'Empereur qu'elle ne prêterait jamais les mains à un divorce, mais qu'elle se flattait qu'il consentirait à une séparation amiable, que cette séparation était devenue indispensable, qu'elle n'altérerait pourtant pas les sentiments d'estime et de reconnaissance qu'elle lui conservait. Elle est décidée, sa résolution est irrévocable et son père lui-même n'aurait pas le droit de la forcer à retourner en France.

Méneval dut ajouter d'autres détails plus intimes, car il n'était plus temps de cacher la vérité. Peut-être commençait la première de ces grossesses qui devaient peupler les avenues de Burg de bâtards adultérins, titrés princes et qualifiés altesses pour la honte de la Maison d'Autriche. Lorsque Dubois, l'accoucheur, avait affirmé à Napoléon, après la naissance du Roi de Rome, qu'un second enfant mettrait en péril les jours de Marie-Louise, l'Empereur, quelque désir qu'il eût d'une postérité nombreuse, d'un second fils pour occuper le trône d'Italie, se l'était tenu pour dit : M. de Neipperg n'eut point de ces scrupules et prouva diverses fois comme le baron Dubois avait pu se tromper.

Si, dans l'intimité de son cœur, Napoléon n'avait plus le pouvoir de conserver le moindre doute, au point de vue politique, il était nécessaire que la nation ignorât la vérité et qu'elle gardât sur l'Impératrice les illusions que l'Empereur lui supposait. Un an auparavant, il estimait que rien n'était plus propre à émouvoir les peuples que la pensée de cette femme et de cet enfant confiés à la France ; aujourd'hui, la captivité où on les tenait, cette séparation qui violait toutes les lois divines et humaines, cet attentat à la foi conjugale et à l'amour paternel commis par les rois armés pour rétablir en France le régime des bonnes mœurs, lui semblait de nature à soulever tout ce qu'il restait de généreux dans les cœurs d'hommes et de patriotes. La douleur que l'Impératrice a éprouvée lorsqu'on l'arracha à son devoir, les trente nuits qu'elle a passées sans dormir en 1814, la prison réelle qu'elle subit, le traité de Fontainebleau violé par les rois qui lui ont arraché sa femme et son fils, l'indignation de la vieille reine Marie-Caroline disant à sa petite-fille : **On t'empêche de sortir par les portes, sors par la fenêtre et va retrouver ton mari**, le Roi de Rome — il dit à présent le Prince Impérial ! — séparé de sa mère, Mme de Montesquiou chassée, tremblante sur l'existence de son pupille, il veut que Méneval raconte tout, dans un rapport tout prêt **si la Chambre fait une mention pour le Roi de Rome**. La Chambre !...

Pas une fois, durant les Cent-Jours, pas une fois durant ses six années d'agonie, une parole d'amertume ou seulement une parole de blâme n'est sortie de sa bouche contre cette femme : toujours son souvenir lui revient à l'esprit paré de jeunesse et de fraîcheur. C'est la franchise, c'est la loyauté mêmes. **C'est l'innocence et tous ses attraits**. Il n'est pas un de ses compagnons de captivité

qui ne rapporte les mêmes conversations, presque dans les mêmes termes. Dans les journaux, apprend-il quelque accident qui lui soit survenu, il se fait expliquer l'article jusqu'à trois fois. Un bâtiment d'Europe jette-t-il l'ancre dans la rade de Jamestown, il se persuade qu'il va recevoir une lettre de l'Impératrice et il passe tout le jour, inquiet et nerveux, sans travailler. Lui enlève-t-on un de ses serviteurs, Las Cases ou O'Meara, c'est d'abord à Marie-Louise qu'il songe à l'adresser, remettant, par exemple, à son chirurgien ce billet : *S'il voit ma bonne Louise, je la prie de permettre qu'il lui baise les mains. Dans son testament, le 5 avril 1821, il écrit cette phrase : J'ai toujours eu à me louer de ma très chère épouse l'Impératrice Marie-Louise. Je lui conserve jusqu'au dernier moment les plus tendres sentiments. Je la prie de veiller pour garantir mon fils des épreuves qui environnent encore son enfance.* Et ce n'est pas assez : ce n'est pas assez, sur cette modeste garde-robe qui fait à présent sa fortune, que le legs de ses dentelles ; c'est, le 28 avril, sept jours avant sa mort, son cœur même qu'il veut qu'Antommarchi arrache de son corps : *Vous le mettrez dans l'esprit-de-vin, vous le porterez à Parme à ma chère Marie-Louise, vous lui direz que je l'ai tendrement aimée, que je n'ai jamais cessé de l'aimer. Vous lui raconterez tout ce que vous avez vu, tout ce qui se rapporte à ma situation et à ma mort...*

En vérité, Hudson Lowe a bien fait d'obliger Antommarchi à placer dans le cercueil le vase d'argent qui contenait le cœur de Napoléon. Qu'en eût fait M. de Neipperg ?

Au moins, à défaut de cette femme, cette étrangère, d'autres, et peu importe d'où elles venaient, de France, d'Irlande ou de Pologne, ont, aux derniers jours de gloire, durant ce court règne de trois mois, entouré l'Empereur de leur beauté fidèle, réjoui son cœur de leur enthousiasme, et se faisant par dévouement, même celles qui étaient le moins faites pour la politique, ses espionnes et ses avertisseuses, ont, avec leur instinct plus qu'avec leur raison, fourni des conseils qui eussent mérité d'être suivis. Ainsi George au sujet de Fouché ; ainsi Mme Pellapra, qui s'est hâtée de revenir de Lyon, et qui, elle aussi, surprend certaines démarches du duc d'Otrante ; ainsi Mme Walewska, qui est accourue de Naples et qui, dès son arrivée, est reçue avec son fils à l'Elysée, apporte des paroles de la part de Murat. Mme *** est la première à se présenter à l'Empereur, et, reprenant d'autorité son titre et son rang de dame du Palais, elle est des fidèles du 20 mars, de celles qui, dans les salons illuminés des Tuileries, attendent impatiemment le revenant de l'île d'Elbe. Et bien d'autres, Mme Dulauloy, Mme Lavallette, Mme Ney, Mme Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, Mme de Beauvau, Mme de Turenne, se disputent de le voir et de lui plaire. A ce moment, sur quelques-unes des femmes de France, sur ces têtes charmantes et parées pour l'amour, passe ce souffle divin qui fait les héroïnes et les martyres, qui inspire des actes suprêmes de dévouement et de courage, et qui met les âmes de niveau avec les périls les plus inattendus.

On le vit bien durant toute cette période sinistre, qui retient justement le nom de Terreur Blanche, et dont on essaie en vain, aujourd'hui, de pallier les atrocités : les femmes, ces femmes de l'Empire, qui avaient fait l'ornement et la joie des fêtes impériales ; ces femmes d'élégance et de grâce, les plus dépensières et gâcheuses qu'on vît jamais, montrent alors, au milieu de la lâcheté universelle des hommes, un courage, une énergie, une présence d'esprit qui les immortalisent. Aux Tuileries durant les Cent-Jours, à Malmaison après Waterloo, elles avaient déjà prouvé comme elles savaient affirmer leur foi et honorer le malheur.

Et ce ne sont point seulement des connues, des célèbres, mais des ignorées et des obscures, comme cette femme qui, à la revue des Fédérés, s'approche de l'Empereur et lui remet une pétition, un rouleau de papier soigneusement ployé : lorsqu'il ouvre le rouleau, il s'en échappe vingt-cinq billets de mille francs. Et celle-ci qui, le 23 juin, la veille du jour où Napoléon va quitter l'Elysée pour Malmaison, écrit au valet de chambre de l'Empereur en l'invitant à se rendre à l'église Saint-Philippe du Roule, pour une communication importante. Marchand va au rendez-vous, trouve, à la place indiquée, une femme en prières, à demi voilée, pas assez pour dissimuler ses traits d'une rare beauté. Il s'approche et lui demande en quoi il peut la servir. Elle reste un instant sans répondre. Puis, avec un extrême embarras, elle dit que les malheurs de l'Empereur l'ont émue profondément, qu'elle voudrait le voir, le consoler, l'admirer. Napoléon, à qui cette prière est rapportée, sourit et répond : **C'est une admiration qui peut mener à une intrigue, il n'y faut pas donner suite.** Mais l'offre naïve de ce cœur, en ce jour, à cette heure, le touche assez pour que, plus tard, à diverses reprises il parle de l'inconnue de Saint-Philippe du Roule.

Trouva-t-il au moins, dans la captivité, quelque femme qui lui apportât cette sorte de consolation que seule la femme peut donner à l'homme ? On sait ses jeux enfantins avec miss Elisabeth Balcombe dans son séjour à Briars ; on devine quelque habitude prise avec une femme à qui sa conduite sous l'Empire semblait devoir interdire à jamais de l'approcher, et qui, deux fois divorcée, chassée de la Cour, avait, par le simple fait de son mariage, amené la disgrâce de son troisième mari. Mais si les libéralités testamentaires que l'Empereur lui accorda donnent quelque poids aux rapports des commissaires étrangers ; si, vraisemblablement, la présence de cette femme fut l'occasion de la discorde qui se mit entre les compagnons de l'Empereur, si son départ marqua encore une de ces étapes douloureuses qu'il fallait que Napoléon parcourût, on sait sur cette partie du drame de Sainte-Hélène trop peu de chose pour y pouvoir insister. La femme y joua son rôle : voilà tout ce qu'on peut dire.

A côté de celle-ci, courtisane émérite, que l'intérêt conduit à Rochefort et que l'intérêt maintient à Sainte-Hélène, une autre femme se rencontre, vraiment digne, celle-là, d'admiration : Mme la comtesse Bertrand. Heureuse mère, heureuse épouse, elle trouve dans le devoir accompli la satisfaction de sa conscience. A Paris, par sa naissance, par ses parentés avec les Fitz-James, elle serait des premières à la Cour et à la Ville. Elle vit dans une maison, une cahute plutôt, infestée de rats, à portée de l'Empereur, sans avoir même la consolation de le soigner et de lui être utile. Elle est là jusqu'au bout, belle, sensible et grave, gardant en matrone romaine l'intégrité de son honneur, apparaissant, en ce dernier cortège qui mène le captif enfin expiré jusqu'à la vallée du Géranium, pareille à une statue de la Douleur et c'est elle, une Anglaise de naissance, qui, seule femme, pleure sur celui que l'Angleterre a assassiné.

FIN DE L'OUVRAGE